This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

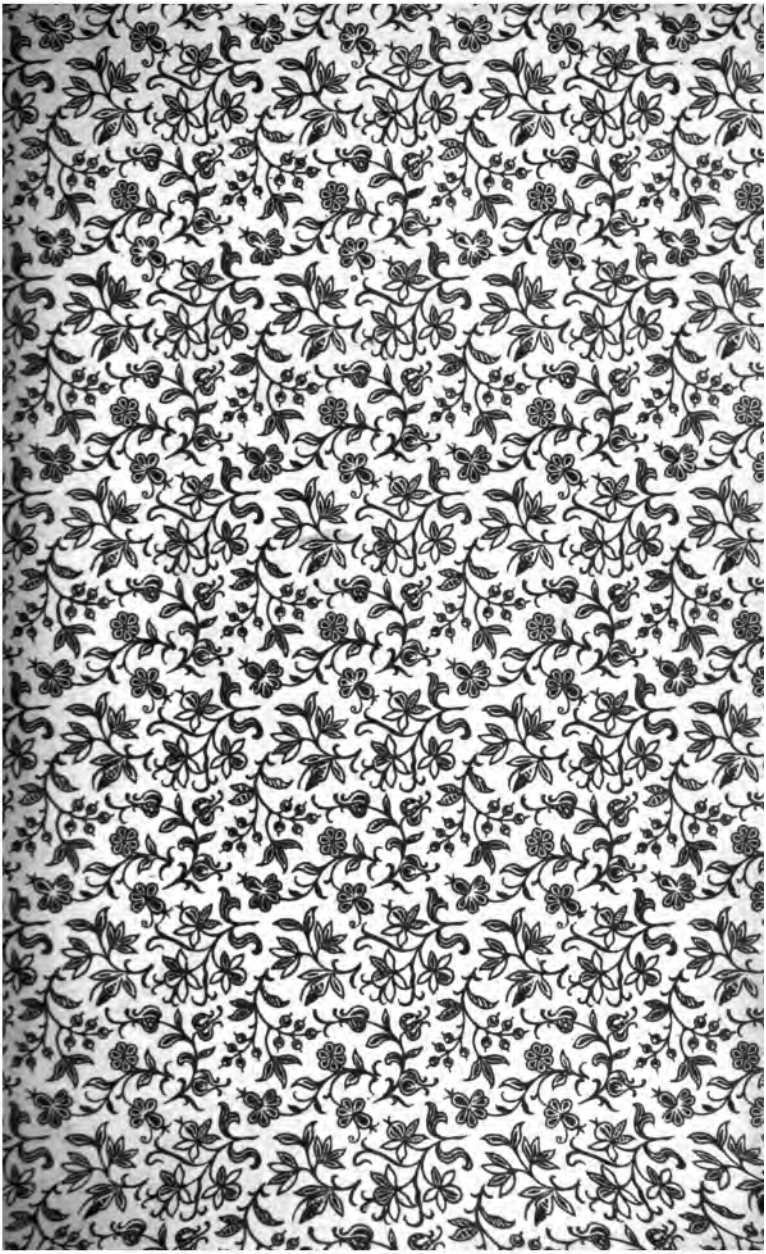
p 5235.180.2

Harvard College Library

FROM THE

PRICE GREENLEAF FUND

Residuary legacy of $711,563 from E. Price Greenleaf, of Boston, nearly one half of the income from which is applied to the expenses of the College Library.



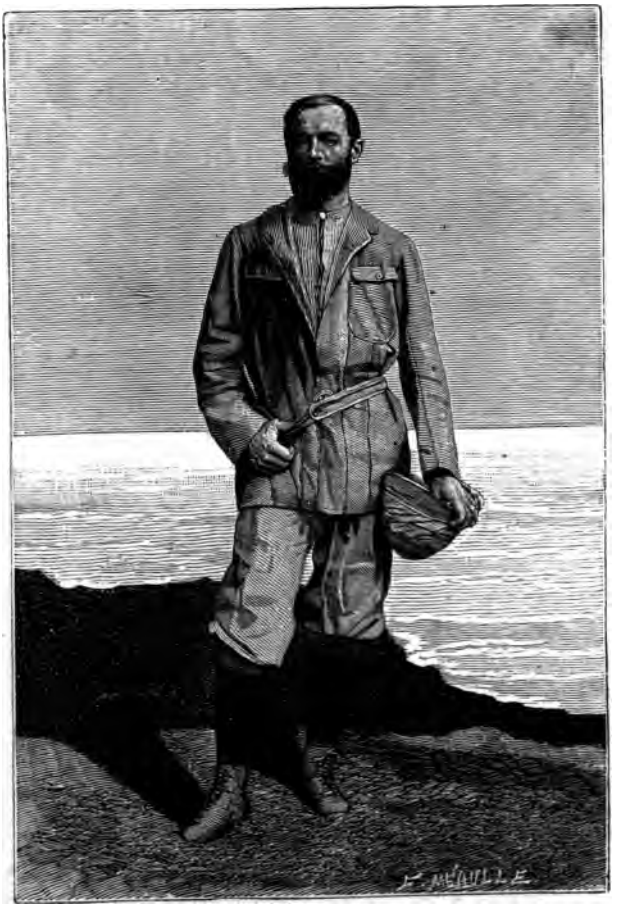
DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

PAR LE

FOUTAH-DJALLON

VOYAGE A TIMBO

7132-83. — Corbeil. Typ. et stér. Crete



Olivier de Sanderval.

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

PAR LE

FOUTAH-DJALLON

CARNET DE VOYAGE

DE

OLIVIER DE SANDERVAL
Ingénieur
Ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures

DESSINS DE

BENETT, DUFAUX, LEPIND, H. VOGEL, E. ZIER, M. PIRIOU

D'APRÈS LES CROQUIS DE L'AUTEUR

Gravure de F. Méaulle

AVEC 2 CARTES IMPRIMÉES EN COULEUR

PARIS

P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1883

~~Afr 5280.4~~

~~I. 6774~~

Afr 5235.180.2

HARVARD COLLEGE
MAR 19 1904
LIBRARY.

Price Secretary Fund

AVANT-PROPOS

Les points du globe qui n'ont pas encore été visités par des Européens sont rares aujourd'hui, et le nouveau à chercher n'est plus dans des aventures toujours les mêmes et cent fois décrites, ni dans des mœurs qui autrefois nous paraissaient étranges, mais qui aujourd'hui sont connues et comprises.

Le nouveau peut être dans la manière d'organiser les pays découverts et dans l'utilité à en retirer.

Jusqu'à présent, nos relations avec les vastes contrées africaines n'ont pas été en raison directe de la fertilité du sol, du plus ou moins de densité des populations noires, de leurs besoins, de leur docilité relative.

L'Afrique nous a livré l'Égypte, l'Algérie et le Cap, c'est-à-dire le Nord et le Sud, — tout ce qui ne nous est pas fermé par son climat meurtrier. Du surplus de son immense superficie, une étroite bande le long de ses côtes, n'excédant guère jamais une centaine de kilomètres en profondeur, nous est encore assez facilement accessible; ces territoires toutefois ne sont praticables qu'à un petit nombre de tempéraments privilégiés qui peuvent, mais en se dépensant, lutter contre les ardeurs d'un climat excessif.

La traite des esclaves, en entretenant la guerre de tribu à tribu, empêchait aussi les Européens de se frayer la route

au milieu de peuplades défiantes et jalouses de leur commerce, et enlevait toute sécurité aux rapports pacifiques.

L'heure est venue de pénétrer plus avant et d'étendre aux pays de l'intérieur, plus salubres en général et merveilleux au point de vue de la production et des ressources naturelles de tout genre, les avantages de la civilisation et de la science.

Au nord de l'équateur, parmi les régions encore peu explorées qui offrent le meilleur champ aux spéculations d'un avenir prochain et qui méritent à bon droit de fixer notre attention, est tout d'abord le territoire qu'arrose le Niger et qui forme la rive sud du Sahara, cette vaste et dangereuse mer de sable qui sert de refuge aux nomades ennemis de notre Algérie.

Le choix de la route la plus commode et aussi la plus profitable à la colonisation pour accéder au cœur même du pays du Niger est en ce moment, on peut le dire, à l'ordre du jour. A cet égard le Foutah-Djallon présente un intérêt de premier ordre. Ses hauts plateaux fertiles, bien arrosés et où la température est celle de la France, moins les froids de l'hiver, sont habitables comme un paradis terrestre ; et du côté de l'Océan il est abordable par plusieurs estuaires, véritables ports de mer, qui baignent en quelque sorte le pied même de ses premières collines.

Là est la vraie route par laquelle la civilisation pénétrera dans l'intérieur du grand continent sous ces latitudes, parce que là est le climat favorable où les Européens peuvent vivre et créer un centre d'influences permanent et fort.

Le Foutah-Djallon est pour les blancs la clef du Soudan.

« Son sol granitique, écrivait il y a vingt-trois ans le lieutenant Lambert, nourrit la population la plus forte, la mieux douée de l'Afrique occidentale et la plus ouverte au souffle de la civilisation ; c'est à travers ses défilés que le commerce européen du littoral trouvera la route la plus directe et la plus sûre pour atteindre les marchés du haut Niger et de ce Soudan vers lequel depuis près d'un siècle il tend à s'ouvrir des chemins [1]. »

1. « Voyage dans le Foutah-Djallon exécuté d'après les ordres du co-

J'avais le vif désir d'étudier sur place ces conditions que la raison laisse supposer, que les cartes géographiques indiquent aux yeux et qu'ont signalées les voyages dans cette région de Watt et Winterbottom (1772) ; de Mungo-Park (1795-1805); de Mollien (1819) ; de René Caillé (1827) et de tant d'autres; et plus récemment ceux du major Laing (1822), qui releva astronomiquement les sources du Niger par 9°13′ de latitude nord et 11°20′ de longitude ouest (Gr.); de Hecquard (1852); de Mage, de Lambert (1860); de Zweifel et Moustier; de Galliéni (1879).

Toutefois, en ce qui concerne plus particulièrement les intérêts français, les avantages du Foutah-Djallon avaient été plutôt pressentis que nettement formulés. Étudiés trop rapidement et sans but déterminé, ils n'avaient point été exposés sous leur vrai jour. Le gouvernement cherchait encore un chemin pour gagner le Niger par le haut Sénégal, et c'est pendant que la mission officielle de Galliéni était près de Ségou-Sikoro, où elle fut retenue pendant un an par le sultan Ahmadou, que je résolus de mettre à exécution mon projet longtemps caressé d'exploration du Foutah-Dallon.

J'organisai d'abord sur la côte des comptoirs destinés à me créer des relations avec les chefs dont je devais traverser les États, et par des cadeaux ou des échanges, je fis préparer ma voie. Cela devait m'éviter un séjour et des retards à la côte, et je n'entamais pas mes forces d'avance. C'est alors que je fis visiter par M. Astrié l'archipel des Bissagots et, entre autres îles, celle d'Orango, où commandait un terrible roi connu par ses exploits de forban.

Lorsque je me crus suffisamment renseigné, je quittai l'Europe, en novembre 1879, plein de curiosité et aussi d'espérance. De nombreuses sympathies m'accompagnaient; le succès me paraissait assuré.

Je voulais en premier lieu rechercher le point de la côte qui pourrait être relié le plus utilement par une voie ferrée au

lonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, par Lambert, lieutenant d'infanterie de marine, 1860. Cartes et dessins communiqués par le ministère de la marine et des colonies. » — (*Tour du Monde.*)

Niger supérieur navigable ; puis gagner les hauts plateaux du Foutah et obtenir de l'almamy de Timbo la permission écrite de construire un chemin de fer à travers ses États ; enfin atteindre le Niger vers le confluent du Tankisso et le descendre jusqu'à la latitude de Sakatou, pour étudier le Soudan.

L'almamy ou iman de Timbo, Ibrahim-Saury, dont l'autorité est reconnue dans tout le Foutah-Djallon, prince musulman d'un caractère jaloux et inquiet, ennemi résolu et puissant de toute influence européenne, m'a fermé la route; il était engagé dans une guerre interminable avec son voisin de Dinguirray, et il s'opposa à mon passage au delà de son royaume.

Je n'ai pu ainsi accomplir que la première partie de mon voyage sur la côte, et de la côte à Timbo et Sarreboval, mais c'était, je crois, la moins facile et la plus importante.

Je m'étais assuré, dans la mesure du possible, l'autorisation de l'almamy d'aller lui parler de chemin de fer ; le soupçonneux autocrate me retint deux mois près de lui pour étudier et discuter mes propositions. J'arrivai peu à peu à le convaincre, lui et ses nombreux conseillers, que son intérêt était de favoriser mes projets, et le 2 juin 1880, Ibrahim-Saury me délivrait, avec le consentement de tous les grands chefs assemblés, un engagement écrit en arabe par lequel il m'autorisait à construire un chemin de fer dans ses États.

A ce document matériel il ajouta mille promesses verbales de concours effectif et me désigna les points de son royaume, Baléo, Tenné Kakriman, etc., qui à son avis méritaient d'attirer mon attention.

Afin de prendre connaissance plus ample du pays, je revins à la côte par une autre route que celle que j'avais déjà suivie, et je ne m'arrêtai plus que pour remettre le pied sur le sol de la France.

Mon voyage avait duré onze mois. Je n'avais pu descendre le Niger, mais le plus important de mes souhaits était réalisé : j'avais apprivoisé les chefs du Foutah-Djallon et je rapportais écrit par le tout-puissant almamy un engagement qui tient une porte ouverte sous ces latitudes à l'influence

européenne vers l'intérieur de ce qu'on appelle encore à cette heure « le continent mystérieux. »

On aurait grand tort de supposer *a priori* que les hommes étrangers à notre civilisation et aux prodiges de la science moderne que je venais entretenir d'une conception aussi neuve pour eux que celle de la traction de chariots sans le secours de bêtes de traits, fussent incapables de me comprendre. Les noirs du Foutah, en relation constante avec la côte, ont vu ou connaissent par ouï-dire les bateaux à vapeur. Ils en parlent sans cesse avec une admiration superstitieuse. Ils ont un mot, *lanaturchi*, pour désigner ces engins mystérieux. Je trouvai donc leur esprit tout préparé à accueillir l'idée d'un chariot à vapeur poussé sur terre par la même puissance inconnue domptée par les blancs. De là l'attention que j'obtins tout d'abord et que les chefs foulahs apportèrent dans la longue discussion de mes propositions et ensuite dans leurs engagements conscients et réfléchis.

En parlant de chemin de fer mon but immédiat était d'éveiller et de tenir intéressée et favorable l'attention des chefs du Foutah, ce en quoi, je viens de le dire, je réussis à souhait. Ce premier avantage obtenu, il fallait penser à se rendre effectivement maître du pays. Mais pour dominer au Foutah-Djallon est-il besoin d'en faire la conquête dans le sens strict du mot? Tel assurément n'est pas mon avis. Pour conquérir le Foutah-Djallon les armes à la main, la dépense en argent serait énorme, la dépense en hommes effroyable. Les blancs ne pourront jamais lutter contre les noirs sous le soleil de ces régions tropicales, à moins d'avoir partout des refuges bien construits pour s'abriter et se reposer. La guerre serait forcément longue, et, sans cesse renaissante, elle créerait chez les indigènes une animosité absolument contraire à nos intérêts.

Nous ne devons pas porter la guerre chez les Foulahs, mais au contraire aider le Foutah-Djallon et le mettre en valeur. Le commerce d'échange qui apporte avec lui le bien-être est l'arme active et sûre qui nous le livrera. Mais ici le com-

merce veut être protégé par le prestige de notre supériorité intellectuelle, avec les apparences au moins de notre puissance.

Sur la côte les Européens s'éloignent rarement au delà du rayon de protection de nos postes militaires. La multiplication de ces postes, jalonnant pour ainsi dire la route vers l'intérieur, est une nécessité qui s'explique d'elle-même. Toutefois ce parti ne saurait être pris sans beaucoup de circonspection et de mesure. Les rois du Foutah ne subissent pas sans regrets, souvent même sans colère, les postes qu'on a pu leur imposer sur les côtes. Ils verraient avec défiance la création de nouveaux points fortifiés, et il est probable que si ce réseau d'un nouveau genre devenait tout à coup trop menaçant pour eux, ils s'opposeraient à toute construction de route.

Pour ménager tout d'abord ces susceptibilités, il faudrait, au début, se borner à l'installation d'un petit railway à voie étroite comme celui de Festiniog [1] en Angleterre. Il répondrait d'ailleurs amplement aux besoins présents. Les gares de ce chemin de fer, échelonnées, de 50 en 50 kilomètres, seraient des postes militaires suffisants; leur sécurité et leur efficacité seraient assurées par leur communication constante avec la côte pourvoyant aux ravitaillements nécessaires.

Le chemin de fer une fois installé chez les Foulahs et les gares-postes occupées, l'allure pacifique de notre occupation et les avantages naturels qu'ils en tireraient effaceraient sans doute bientôt les regrets tardifs que pourrait leur inspirer le fait accompli d'une occupation étrangère même librement

1. Le chemin de fer de Festiniog (Pays de Galles), qui fonctionne depuis 1832, a été établi avec des rails de 6 kilog. par mètre sur une voie de 0m,60 de large à 7500 fr. le kilomètre. Le poids des rails a été augmenté peu à peu à mesure que le trafic plus important a demandé des vitesses plus grandes (40 kilomètres à l'heure) et des locomotives plus pesantes (22 tonnes); il transporte aujourd'hui annuellement plus de 200,000 voyageurs qui fournissent le quart de ses recettes. — (Voir à ce sujet la note de M. Decauville).

Des rails légers et une vitesse de 100 kilomètres *par jour* seront pendant longtemps suffisants dans le Foutah-Djallon pour desservir le Niger.

consentie. Il serait d'ailleurs de simple équité en même temps que de bonne politique de conserver au Foutah, à tout le moins provisoirement, ses institutions appropriées à ses mœurs, de façon à ne pas heurter inutilement le sentiment populaire et à maintenir dans le pays ses habitants, qui en font la richesse.

Le chemin de fer ne serait ainsi d'abord qu'un simple moyen économique de conquête pacifique utile à tous. Il aurait l'importance première et les effets d'un service postal régulier, il transporterait des colons, des soldats, tout le matériel d'exploitation et de ravitaillement et des marchandises d'Europe, et il permettrait de porter promptement sur le Niger les embarcations à vapeur qui nous assureront la réelle domination dans le Soudan.

Pendant un certain temps sans doute, la voie nouvelle ne transporterait que des produits agricoles — abondants mais de peu de valeur : arachides, riz, maïs, ou des produits lourds et de plus grande valeur, mais peu abondants relativement à ce que peut transporter un chemin de fer : or, ivoire, caoutchouc, cire, cuirs, coton.

Mais le Foutah-Djallon pouvant produire en abondance le café, la canne à sucre, l'indigo, le tabac, le tannin, etc., le commerce augmenterait, l'industrie viendrait plus tard utiliser ces éléments et le chemin de fer aurait par là un trafic rémunérateur. Il serait temps alors de desservir cette activité industrielle par une grande voie qui jusque-là serait une dépense inutile et perdue.

Pour gagner le Niger, le Foutah-Djallon me paraît préférable au Sénégal. La voie de Timbo est plus courte, plus saine et plus sûre.

I. — La ligne du Sénégal a 1300 kilomètres.

Celle de Timbo a 600 kilomètres pour relier un port de l'Atlantique au même point à peu près du Niger.

La ligne du Sénégal traverse des contrées malsaines, où la température excessive (45°) et la fièvre jaune, trop souvent épidémique, rendent le séjour très difficile aux Européens.

II. — La ligne de Timbo traverse des pays granitiques très sains, arrosés par de belles eaux courantes et où la température est, aux jours les plus froids, 6° au-dessus de zéro; aux jours les plus chauds, 33°; le plus ordinairement, 22° à 28°. La fièvre jaune n'y a pas laissé de souvenir; les épidémies qui ont sévi à Saint-Louis et à Dakar n'ont pas apparu dans le Foutah-Djallon ni sur la côte correspondante habitée cependant par un grand nombre de colons européens.

III. — Les populations riveraines du Sénégal sont excitées par le fanatisme musulman, qui arme sans cesse les Arabes et les Maures contre nous.

Le roi de Timbo est musulman aussi et de race arabe, mais il a perdu le fanatisme de ses ancêtres; il a compris les avantages qu'un chemin de fer lui apporterait; il est puissant et respecté, sa parole et sa protection ont une grande valeur. La sécurité qu'il nous promet est assurée pour nous dans son royaume.

Le chemin de fer du Sénégal (Saint-Louis au Niger) est une forme indirecte du transsaharien (Alger au Niger), et la moins bonne. Il trouve devant lui un climat semblable à celui du Sahara, sinon pire, et les mêmes ennemis fanatiques, et il aboutit à Dakar, à plus de 4,000 kilomètres de Marseille ou Bordeaux, tandis que le transsaharien direct aboutirait à notre porte à Alger ou à Tunis [1].

Le port de Saint-Louis est difficilement abordable. La

1. Par mer	Marseille Alger.	750 kilomètres.
Par terre	Territoire algérien....	300 k.
	De là à Tombouctou..	1,900 k. (parcours dangereux)
		2,950 k.
Par mer.	Marseille Dakar.....	4,200 k.
Par terre	Dakar St-Louis Sénégal Bamakou (Niger).....	1,300 k. (parcours dangereux)
		5,500 k.
De là à Tombouctou par le Niger..		1,000 k.
		6,500 k.

barre du Sénégal en interdit souvent l'entrée [1], aussi est-ce justement pour cela qu'une loi récente a ordonné qu'il fût relié par un chemin de fer au port de Dakar à 250 kilomètres au sud sur la même côte.

La navigation sur le Sénégal n'est libre que pendant une partie de l'année; hors ce temps, le fleuve à sec laisse nos postes de l'intérieur sans relations avec Saint-Louis. En 1860 Médine assiégé par le prophète El Hadj resta trois mois sans secours et ne dut son salut qu'à l'intrépidité héroïque du gouverneur, le colonel Faidherbe.

Sur le chemin du Sénégal le personnel doit être indigène, — le climat dangereux et la fièvre jaune empêchant la présence régulière d'agents européens actifs.

Dans ces conditions le chemin rendra peu de services, et il ne serait bientôt plus qu'un chemin d'intérêt local si l'Angleterre construisait une ligne par Timbo et Sierra-Léone, ligne que nous n'aurions plus nous-mêmes qu'à emprunter pour avoir une petite part du commerce du Niger supérieur.

Le Foutah-Djallon est accidenté; j'en ai rapporté deux profils en long qui indiquent les accidents de terrain de l'ensemble. Toutefois les difficultés d'installation d'un chemin de fer y sont très ordinaires. Les populations indigènes prêteront leur concours à l'exécution des gros travaux, et, les Européens pouvant eux-mêmes agir sous le climat du Foutah-Djallon, l'œuvre sera entreprise et dirigée sans incertitude.

Le 2 juin 1880, à Timbo, j'obtenais de l'almamy, ainsi que je l'ai dit plus haut, un engagement écrit en arabe tout entier de la main de son ministre, en ma présence et dicté d'après mes demandes par le roi et son conseil.

Ce document est conçu dans la forme usitée au Foutah, dans la forme du laissez-passer qu'Agui-Bou m'avait donné

1. Lire à ce sujet la correspondance de mars et avril 1787 du chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal.

lorsque je suis entré dans ce pays et qui m'avait effectivement conduit à travers le royaume.

En voici la traduction :

Bisimillah ! qu'Allah protège les hommes ! je rends grâce à Allah. A Allah seul Salam ! Je rends grâce au prophète Mahomed.

Celui qui se présente avec le présent écrit vient de la part du chef des marabouts-rois, qui s'appelle almamy Ibrahim, fils d'Abdul-Kadir.

Qu'Allah nous soit propice !

Que tous ceux qui verront cet écrit sachent ceci : Cet homme nommé Aimé Olivier, qui vient de chez les blancs, est venu ici ; il a dit à Alpha Ibrahim : « Je suis ton hôte. » Alpha Ibrahim l'a logé, l'a très bien accueilli, après quoi, Alpha Ibrahim est allé le trouver, est allé discuter avec lui.

Aimé Olivier lui a dit :

« Ce que je demande est que tu me donnes un chemin où je « puisse passer avec la vapeur jusqu'à l'endroit que je désigne » C'est là ce qu'il a demandé à l'almamy. L'almamy a répondu : « C'est bien, j'ai entendu tes paroles. Je te donne le chemin. Main- « tenant retourne au pays d'où tu viens, prépare la vapeur, « apporte-la ici, point que j'ai désigné jusqu'où la vapeur doit « arriver, et alors tu me payeras la somme dont nous parlons « parce que je te fais voir ce chemin, et ensuite une rente chaque « année. Aussitôt que j'aurai la rente, nous serons d'accord pour « tout autre chemin, tu parleras à l'almamy de tes autres pro- « jets, et il t'aidera en tout.

« Que la protection d'Allah s'étende sur toi ! »

Le 31 *mars* 1881, un envoyé anglais, le docteur Goldsbury, gouverneur de la Gambie, représentant son gouvernement, soumettait à l'almamy un modèle de traité d'amitié qui en apparence n'engageait l'almamy à rien de nouveau, les caravanes ayant toujours été libres de circuler dans le Foutah, sauf les cas de guerre, empêchements majeurs ou attaques accidentelles par des pillards insaisissables ; il lui *promettait* que les Anglais ne lui feraient jamais la guerre

et n'aideraient jamais ses ennemis. L'almamy signa séance tenante, pendant que l'envoyé anglais alignait sa petite troupe et lui faisait faire l'exercice à la baïonnette devant la foule étonnée [1].

1. Le parlement anglais avait ouvert un crédit de 100,000 francs au gouverneur de la Gambie pour cette expédition.

Le traité rapporté est ainsi conçu :

Traité entre *** agissant de la part et au nom de sa très gracieuse Majesté Victoria, par la grâce de Dieu reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, impératrice des Indes, etc., etc., et l'almamy de Timbo.

1° Il y aura paix et amitié entre les sujets de la reine d'Angleterre et le peuple foulah.

2° La vie et les propriétés des Africains libérés et tous autres sujets de la reine d'Angleterre seront inviolables pendant qu'ils résideront dans le Foutah.

3° Le chef ci-dessus nommé reconnaît par le présent acte et approuve les droits des sujets de la reine d'Angleterre à une liberté sans restriction pour leur commerce, leurs relations et tous autres buts légitimes dans le Foutah à travers toutes les contrées adjacentes et frontières de ce pays. Et par le présent acte ce chef susdit confirme, garantit et assure de sa propre part aux sujets de la reine d'Angleterre, le droit de relations libres et sans restriction aussi loin que son propre territoire s'étend.

4° Il est formellement défendu aux sujets de la reine d'Angleterre d'intervenir directement ou indirectement dans aucune guerre ou querelle qui pourrait éclater entre ledit chef et tout autre chef, ou dans aucun différend qui pourrait s'élever entre lui et son peuple ou ses sujets, et il leur est strictement défendu de prêter aide ou assistance dans l'exécution de semblable guerre ou querelle en fournissant à ceux-ci soit de la poudre ou des fusils, soit toute autre munition de guerre, quelle qu'en soit la nature.

5° Les sentiers seront gardés ouverts entre le pays foulah et les autres pays, de manière que les négociants anglais puissent transporter leurs marchandises à travers ladite contrée pour les vendre ailleurs et que les négociants des autres pays puissent apporter leurs marchandises ou produits à travers ladite contrée pour trafiquer avec les Anglais librement et sans molestation.

6° La reine d'Angleterre, par amitié pour le chef du Foutah et parce que ce chef a fait cette convention, lui donne les articles suivants, etc., et le chef du Foutah reconnaît qu'il a reçu ces articles.

Et en conséquence nous avons conclu cette convention et l'avons signée à... le... et cette convention est faite pour toujours.

(Signatures)

Pour m'assurer que l'almamy n'avait concédé à l'ambassadeur anglais rien de contraire à ses engagements vis à vis de moi, j'envoyai sous les ordres de MM. Gaboriaud, Ansaldi et de Fontenay une nouvelle expédition qui arrivait à Timbo le 27 juin 1881.

Le *dix juillet* 1881, l'almamy régnant, Amadou, confirma les premiers engagements de l'almamy Ibrahim-Saury, son prédécesseur, et les rappela dans un document qu'il remit à M. Gaboriaud.

Voici la traduction de ce document :

TRAITÉ passé le dimanche dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un, à Timbo, entre Victor Gaboriaud, agissant au nom et pour le compte de Monsieur Aimé Olivier, et l'almamy du Foutah-Djallon, Amadou, fils de l'almamy Boubakar, fils de l'almamy Abdul-Ay, fils de l'almamy Sadhiami.

Aujourd'hui dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un, moi, Amadou, almamy du Foutah-Djallon, fils de l'almamy Boubakar, fils de l'almamy Abdul-Ay, fils de l'almamy Sadhiami, choisi et nommé almamy du Foutah-Djallon d'après les lois et coutumes du pays, ai fait convention avec Victor Gaboriaud et lui ai accordé, pour Olivier, ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — *Je permets à Aimé Olivier d'établir un chemin de fer dans tous les pays que je commande et où je pourrai commander.*

ART. 2. — *Je lui concède à titre définitif une bande de terrain de vingt kilomètres de largeur sur tout le parcours du chemin de fer, pour l'établissement de la ligne, pour exécuter les travaux et pour élever les constructions utiles à son exploitation.*

ART. 3. — *Je m'engage à lui fournir dans chaque village traversé par le chemin de fer les travailleurs nécessaires pour l'exécution des travaux, moyennant indemnité proportionnelle, à veiller à la sécurité de l'exploitation, et je lui promets aide et protection contre tous ceux qui voudraient l'inquiéter.*

ART. 4. — *Je concède aussi à Aimé Olivier le droit d'établir des factoreries et comptoirs dans tous les pays que je commande et où je pourrai commander, sans qu'il ait à payer aucun droit ni impôt.*

ART. 5. — *Aimé Olivier pourra choisir le terrain, faire les travaux et études nécessaires à l'établissement du chemin de fer sur tous les points qui lui conviendront.*

ART. 6. — *Tous ses envoyés et employés seront protégés et pourront circuler librement dans tous mes royaumes.*

ART. 7. — *Ce traité servira de titre de propriété à Aimé Olivier.*

ART. 8. — *Le jour où le chemin de fer marchera, Aimé Olivier donnera à l'almamy Amadou, ou à son successeur, un cadeau et lui payera, à partir du même jour, une redevance annuelle, espèces et marchandises convenues.*

ART. 9. — *Le cadeau et la redevance seront payés à l'établissement le plus près de Timbo ou à Kantaguesi.*

Fait à Timbo, le dimanche dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un.

Signé :

V. GABORIAUD. L'ALMAMY AMADOU.

Contre-signé :

MAMADOU-PATÉ,
Héritier présomptif de l'almamy.

Certifié conforme, l'interprète :
AMADOU-BOUBOU.

M. Gaboriaud a été partout accueilli avec empressement sur la simple assurance qu'il venait de ma part, si bien que, laissant ses bagages en arrière sous la garde de M. Ansaldi, il a pu gagner Timbo sans autre escorte qu'un seul domestique.

Le Foutah-Djallon était donc dès lors ouvert et relativement sûr.

Dès mon retour, j'ai remis au Gouvernement les renseignements que je rapportais et l'engagement de l'almamy, et j'ai demandé que la France consacrât les droits que je lui avais acquis.

J'eus la satisfaction de constater bientôt que mes démarches n'avaient pas été stériles et qu'elles avaient au moins éveillé l'attention en haut lieu. L'intérêt que prit le cabinet à cette question a eu pour premier résultat l'envoi d'une mission officielle au Foutah-Djallon. J'avais préalablement fait part moi-même de toutes mes observations et de mes conclusions à M. Bayol, qui demanda aussitôt à conduire, avec M. Noirot, cette mission à Timbo, ce qu'il obtint. Cette mission dont il a été fait quelque bruit depuis lors, en raison de son caractère officiel, arrivait à Timbo le 14 juillet 1881 et était de retour à Paris en janvier 1882. Le compte rendu qu'en a publié M. Bayol reproduit ma conclusion nettement formulée : « Le Foutah-Djallon est pour les blancs la clef du Soudan. »

Ainsi les prévisions accumulées peu à peu depuis bientôt un siècle, et, en dernier lieu, précisées par Lambert, sur l'importance du Foutah-Djallon pour la France commencent à se réaliser.

L'Angleterre est obligée, pour monnayer son charbon, de chercher dans les colonies un aliment pour son industrie et des débouchés à ses manufactures. Elle a pour elle la force acquise, et sans effort nouveau elle marche entraînée en quelque sorte par le courant établi. Nous devons désirer pour la France cette vie industrielle et commerciale, cette circulation active, source de prospérité et de force. Ce supplément d'activité dont notre pays ne peut se passer sous peine de déchoir, c'est dans son expansion hors de ses frontières continentales qu'il doit le chercher désormais. Si la tâche est rude pour regagner le temps perdu, que cette tâche ne nous rebute pas. Le temps d'agir est venu; gardons-nous d'une indifférence coupable. Gardons-nous surtout de nous laisser entraîner à *cette* fâcheuse propension de notre esprit qui nous porte vo-

lontiers à nous dénigrer nous-mêmes. S'en aller répétant que nous ne sommes pas un peuple colonisateur est une ineptie, une calomnie intéressée de nos rivaux que toute notre histoire dément et dont il est grand temps de faire bonne et prompte justice. La perte de notre empire colonial tient, on ne le sait que trop, à des causes absolument étrangères à notre caractère national, à nos aptitudes natives. Le Français est, Dieu merci, aussi entreprenant que qui que ce soit, sa détermination le conduit vite et loin au but, en même temps que sa généreuse loyauté et ses qualités aimables lui attirent partout la sympathie.

Sur le Congo la France avec Savorgnan de Brazza a pu devancer la Belgique et l'Angleterre représentées par Stanley, en suivant au plus court une voie meilleure que le fleuve même. Mais elle se laissera devancer sur le Niger et au Soudan par le commerce anglais si elle s'attarde aux difficultés permanentes du Sénégal, tandis que l'Angleterre mieux avisée passerait, elle, par le Foutah-Djallon.

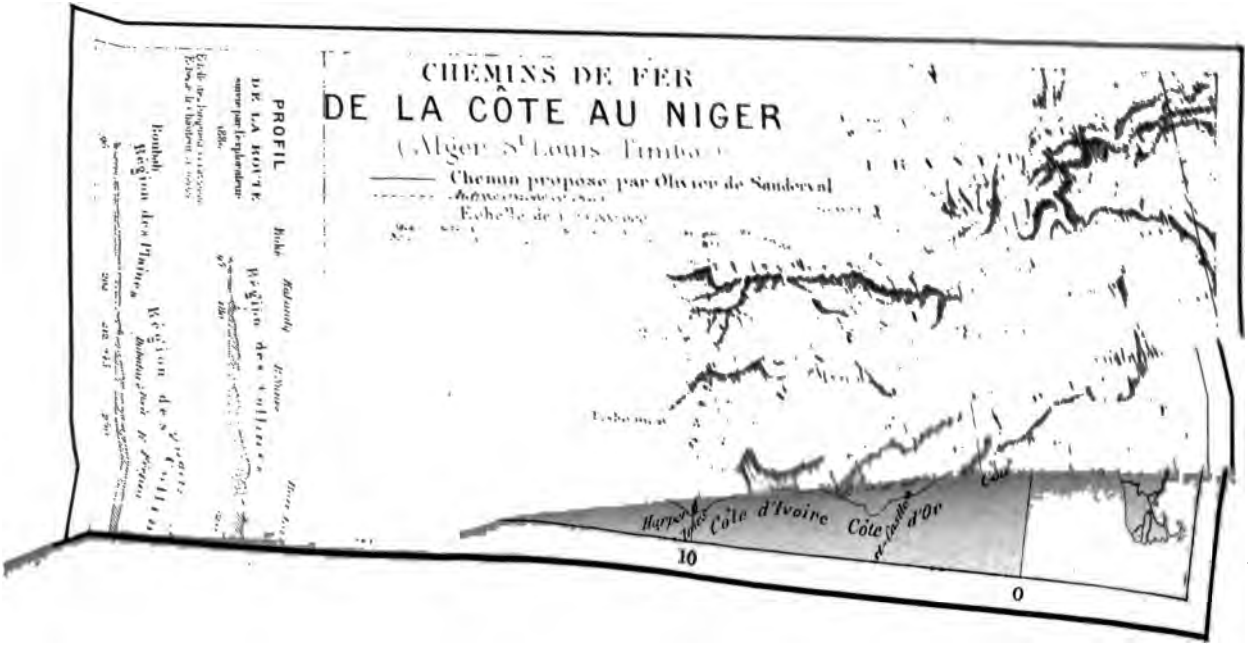
L'heure est pressante, nous ne saurions trop le répéter. Alors que les différents peuples maritimes de notre vieille Europe, où chacun se sent à l'étroit, songent — et le vaillant petit Portugal au premier rang — à prendre leur part de l'Afrique nouvelle, ne nous laissons pas devancer. Que notre France bien-aimée, que l'adorable pays qui s'étend des Alpes à la Bretagne et des Pyrénées au Rhin ait toujours toutes nos tendresses ; mais pour la prospérité même de la nation et l'honneur du drapeau, ne cédons pas plus longtemps à la sceptique insouciance qui si délicieusement — et si fatalement — nous retient rivés au village natal.

Les pages qui vont suivre, et que, encouragé par le bienveillant accueil de mes premiers lecteurs [1], je me hasarde à

1. Que ce me soit ici l'occasion d'offrir mes remerciements à M. Octave Sachot, dont l'expérience et les excellents conseils m'ont été précieux pour la publication de la première édition du présent volume et qui a bien voulu me les continuer ici.

livrer une seconde fois au public, sont la transcription presque complète de mon carnet de voyage tenu à peu près jour par jour. J'aurais peut-être pu donner à mon livre une forme plus attrayante en développant et en dramatisant certains épisodes et en ajoutant à l'ensemble mille détails dont je n'ai gardé note que dans ma mémoire : j'ai mieux aimé lui laisser son caractère primesautier, qui m'a paru être pour le lecteur comme une garantie de véracité.

OLIVIER DE SANDERVAL.


CHEMINS DE FER
DE LA CÔTE AU NIGER
Chemin proposé par Olivier de Sanderval
PROFIL
Côte d'Ivoire
Côte d'Or
10
0

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

PAR LE

FOUTAH-DJALLON

PREMIÈRE PARTIE

GORÉE. — LE RIO SAN DOMINGO. — L'ARCHIPEL DES BISSAGOS

I

Le 12 novembre 1879, je prenais le chemin de fer à Paris pour gagner Lisbonne, mon point d'embarquement. Je ne dirai rien de mon rapide voyage à travers les Castilles, je ne parlerai pas davantage du Portugal, ni de sa belle capitale ; ce chemin est battu de longue date, et les *Guides* de toutes les couleurs, Joanne, Murray, etc., le détaillent par le menu à qui veut en tourner les pages.

Je ne m'attardai pas aux derniers préparatifs du départ. Le 22, par un beau soleil, je montais à bord du *Niger*, vapeur de la compagnie des Messageries maritimes, et le 30 j'arrivais à Gorée.

A peine dans le port, le paquebot est entouré de

pirogues montées par les gamins de l'endroit, négrillons de toutes les tailles, accourant pêle-mêle solliciter la générosité des passagers, dans leur jargon franco-nègre. « Madame jolie, jette sous à moi. Madame belle, jette cinquante centimes ! » Et c'est un va-et-vient de pirogues à tout instant chavirées, vides de leurs équipages d'enfants disparus pour une minute, puis de nouveau montées, et dans la transparence de l'eau ce sont des luttes sans fin pour la pièce de cinquante centimes. Singulière et inoubliable impression pour le voyageur qui vient de quitter l'Europe! Le grand paquebot, ville flottante du vieux monde, est ainsi dès son arrivée entouré, assailli par les jeunes convoitises du continent africain, qui sollicite et semble appeler à lui la civilisation.

Autour de nous le décor apparaît large et plein de lumière : d'un côté, c'est Dakar, la ville naissante et ses dunes blanches, éblouissantes au soleil ; de l'autre, c'est Gorée, présentant à la haute mer son rocher colossal, derrière lequel s'abrite l'île et les riantes maisons dont elle est couverte.

Vue de la terre ferme, de la côte du Lazaret, Gorée offre à l'œil un ravissant tableau. Les murailles du fort, dorées par le soleil, forment une sorte de lumineux diadème aux sombres colonnes de basalte noir qui s'élèvent du sein des eaux, et à la base desquelles le flot vient en se brisant faire une étincelante ceinture d'argent. Là-haut, entre les murailles et les rochers, resplendit la verdure des tropiques, tandis qu'à l'est, sur la partie basse de l'île, se profilent des groupes de maisons blanches que dominent de loin les dais élégants des palmiers jetés au hasard dans le paysage.

Ici est l'Afrique, et l'Europe, qui paraît si loin, n'est pourtant éloignée que de cinq jours. Au marché se

vendent toutes sortes de denrées et de fruits que le blanc connaît peu : goyaves, papayes, kolahs, etc. La population aussi est curieuse dans ses types et dans ses allures. Les femmes fument volontiers la courte pipe de terre ou se nettoient les dents, qu'elles ont d'ailleurs très belles. Les hommes, étendus sous les baobabs de la place de Gorée, jouent aux dames avec des cailloux, dansent, dorment, causent, se rasent mutuellement la tête avec leurs longs couteaux, font le salam, le front dans la poussière, et vivent en paix, attendant qu'Allah pourvoie à leur existence. Ce sont de grands enfants.

Ici tout est soleil, tout est joie. Telle est la note dominante, et à ce point de vue nous sommes vraiment loin de notre veille Europe ! Alors que l'Européen est grave et sérieux, le noir rit, babille et joue, il ne sait pas ce que c'est que réfléchir, et l'avenir ne l'inquiète jamais. — A peine au monde, les enfants commencent à se traîner et bientôt à marcher, à mettre en jeu tous les efforts de leurs petits muscles, à tirer parti de leurs petits moyens. Voilà trois bambins qui me vont au genou et que je rencontre s'évertuant tous ensemble à rouler du port au magasin, par le chemin de sable, un petit baril de sardines. Ailleurs, cinq ou six en bande me tirent et me poussent dans une maison en me montrant un taureau furieux qui fait des siennes au bout de la rue : « Viens, disent-ils, lui pas bon ; » et le taureau passé, cette jolie troupe noire et toute rieuse reprend son vol et ses jeux.

Un matin j'allai visiter Ruffisque, sur la terre ferme, en face de Gorée. Il se fait là un grand commerce d'arachides, apportées par caravanes à dos de chameaux. La vie y a une activité fiévreuse. De tous côtés s'élèvent des constructions nouvelles. Je vis là le vieux roi Sangouné, suivi de trois seigneurs de son ex-cour. Le monarque

déchu n'a plus d'illusions; il est convaincu, et le dit volontiers, que la suppression de l'esclavage a ruiné pour jamais l'ordre social.

II

Dimanche 7 *décembre* 1879. — Départ de Gorée, sur mon yacht *le Jean-Baptiste ;* je vais visiter les rives de la Gambie, la côte et l'archipel des Bissagos. — Lundi 8, le temps étant au calme, et le thermomètre à 27°, je fais tendre et plonger une voile le long du bord, et, ainsi caché à l'œil des requins, je prends un bain délicieux dans une eau dont la température n'est inférieure que de deux degrés à celle de l'atmosphère. — Nous ne marchons pas vite, tout au plus faisons-nous 4 kilomètres à l'heure.

Mardi 9. — Je passe en vue de la Gambie, puis de la Cazamance. Le soir, nous nous livrons au plaisir de la pêche au dauphin. La nuit est sombre, les dauphins sillonnent la mer autour de nous. Le pilote, armé d'un harpon, debout sur la sous-barbe, le dos appuyé contre le beaupré, suit des yeux le sillage lumineux laissé par le poisson dans sa course vertigineuse. Ces lueurs phosphorescentes éclairent toute la mer d'un jour mystérieux.

Mercredi 10. — Après avoir tout le jour navigué à la sonde, et lentement, vers le Rio San-Domingo, estuaire de Cachéo, nous mouillons le soir, à dix heures, en dedans des brisants.

Jeudi 11. — Levé l'ancre à trois heures du matin.

UNE AVENTURE A GORÉE

L'estuaire a 2 kilomètres de large ; nous le remontons avec la marée. Autour de nous tout est silence. Sur la rive, la forêt dort les pieds dans l'eau; mais des brumes blanches flottent entre les palmiers, les rosniers, les benteniers, on dirait autant de fantômes s'éveillant surpris par le jour naissant. Des nègres en pirogues apparaissent au loin près de l'autre bord, comme pour animer le tableau.

Débarqué à dix heures à Cachéo, escorté de mon noir Ma-Yacine. L'accoutrement de ce brave garçon est aussi simple que ridicule; un pantalon noir trop court et un long pardessus de toile blanche en font tous les frais. La ville est bientôt vue, et, après une courte visite aux autorités et à quelques comptoirs, je saute dans une pirogue et, au grand désespoir de mon pilote, je pagaye ferme jusqu'à la rive opposée. Absence de moustiques, pas de requins, mais de nombreux crocodiles. J'achète pour huit francs quatre canards dorés et une mangouste au pelage sombre. Ce gentil carnassier, qui vit de rats et de serpents, est lui-même une sorte d'énorme rat portant fourrure, de la taille d'un chat; le mien est très familier; je le baptise *Foc-foc*.

Vendredi 12. — Je fais route vers l'île de Piscis.

Arrivé le jour suivant, à nuit close, je reste à bord, remettant à descendre à terre. Le matin venu, je fais une promenade dans l'île, escorté d'un indigène. Mon guide me fait visiter un village noir, où j'achète des insectes rares moyennant quelques morceaux de sucre. Je note au passage un bentenier énorme ; c'est tout un monde que cet arbre. Sur les buissons du sentier que je suis s'abattent des vols nombreux de perruches.

La faim commençant à m'aiguillonner, je charge mon noir compagnon de me trouver quelque aliment.

La cuisine du lieu est loin d'être épicurienne ; au riz cuit, à l'huile de palmé et au lait tourné qui me sont offerts, je préfère la diète. Plus tard je serai sans doute moins difficile!

Dans une factorerie, on me fait voir plusieurs tigres de petite espèce, et d'humeur joyeuse; leurs gardiens noirs les caressent, mais ils m'empêchent d'en faire autant. A chacun de ces tigres on donne une poule tous les jours.

Ici, le costume des fillettes et des jeunes garçons est fort primitif; il se compose d'une bande de tresse qui pourrait passer ailleurs pour une simple ficelle. Ces enfants nous enseignent à l'envi l'art de tresser la ficelle en question et de s'en revêtir! Les plantes qui bordent le sentier fournissent les fibres de ce vêtement vraiment bien exigu.

A trois heures, je dis adieu aux curiosités de Piscis, et je rejoins l'embarcation par un long trajet dans l'eau et la vase, d'abord à pied, puis sur le dos d'un noir. — J'emporte un singe.

Lundi 15. — Après avoir, dans la journée, passé en vue de West-Point, nous arrivons à Boulam, l'une des îles (la principale) de l'archipel des Bissagos.

III

Mardi 16. — Je visite les environs — autant que le permettent les hautes herbes et les serpents, et je choisis un emplacement pour établir ma tente.

Le lendemain 17, je vais voir le gouverneur, auquel je remets les lettres d'introduction qui m'ont été données au ministère des colonies, à Lisbonne. J'ai reçu,

en effet, de M. le conseiller Francisco da Costa e Silva, directeur général du département d'outre-mer, non seulement les encouragements les plus vifs et les plus sympathiques, mais encore toutes les autorisations nécessaires pour me permettre de partir de Boulam [1].

Après cette visite, je dirige ma promenade vers Casa-Nova, habitation, ruinée en partie, d'un ex-négrier qui enfermait là ses provisions de marchandise humaine. On y voit encore les restes d'un beau jardin. Un gamin, portant pour tout vêtement la ficelle à laquelle est pendu son couteau, grimpe, en quelques bonds de singe, au sommet d'un cocotier dont il détache les plus grosses noix à mon intention.

Le mardi 23, nous reprenons la mer, pour explorer l'archipel des Bijougots.

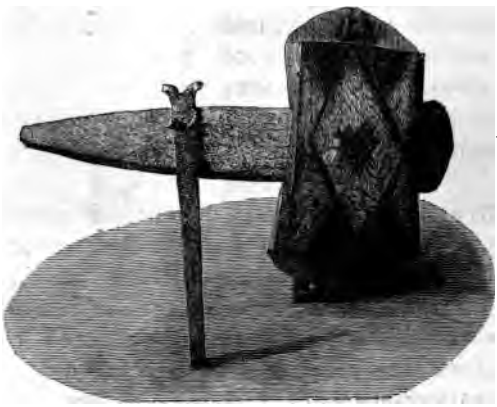
Mercredi 24. — Arrivé à onze heures du matin à l'île Porcos, à mer basse. J'y débarque. Dès mes premiers pas vers l'intérieur boisé, j'aperçois, se dandinant au haut d'un palmier, un gros oiseau qui m'intrigue fort. J'examine de mon mieux : c'est un grand corbeau blanc et noir. Je n'ai malheureusement que mon revolver pour le tirer; ma balle l'atteint cependant, mais la bête ailée reste accrochée aux impénétrables lacis des branches et des lianes : c'est en vain que pour l'avoir j'essaye en rampant de me frayer un chemin dans ce fouillis de racines et de troncs enchevêtrés, je ne réussis qu'à mettre mes vêtements en lambeaux sans pouvoir avancer de plus de deux ou trois mètres.

Dans la journée, nous avons changé de mouillage pour nous rapprocher de Cagnabac, île voisine qui compte vingt-deux villages de cinquante à cent habi-

1. Je suis heureux de pouvoir ici de nouveau lui en offrir tous mes remerciements.

tants. En l'absence du roi, je suis reçu par son fils, un gentil noir de dix-huit ans, poitrinaire, hélas ! Je remets au jeune prince pour le roi son père un cadeau composé de couteaux, de madras, de tabac et d'eau-de-vie.

La population est fort étonnée de mes vêtements ; ma barbe et mes cheveux ne surprennent pas moins ces dignes insulaires ; ma montre achève de les stupéfier. Curieux, mais non hostiles, ces braves gens m'apportent d'excellent vin de palme bien frais ; ils



SERRURE ET CLEF DES BIJOUGOTS

sont intelligents, soigneux, industrieux, et souvent élégants. Ils sont guerriers aussi, et ont pour armes des sagaies qu'ils forgent eux-mêmes. La race est assez belle. Le nez, il est vrai, est épaté, mais les lèvres sont peu épaisses et l'angle facial est ouvert. Les Bijougots portent les cheveux rasés en forme de calotte et ils les recouvrent sur les tempes d'un enduit noir ou rouge fait de terre et d'huile.

Les hommes sont nus ou à peu près, n'ayant pour

tout vêtement qu'une bandelette de cuir ornée de coquilles, large de 10 centimètres, terminée par une petite béquille en bois dont ils font saillir une extrémité en avant. Les femmes ont une espèce de petit jupon de 20 centimètres de longueur, en tresses végétales ou chaume, attaché très bas. Ce jupon, très épais, forme comme une petite crinoline.

L'île a de beaux palmiers, des fromagers, etc. J'arrive auprès d'un de ces arbres abattus ; il forme à lui seul

JUPON DE PAILLE DES FEMMES BIJOUGOTS

un énorme monceau haut comme une maison. Entre ses branches étendues à terre, le sentier fait de nombreux détours. Tous les arbres en général ont de magnifiques proportions ; les orangers sont grands comme nos platanes.

Au clair de lune je rejoins ma chaloupe. La marée est haute. En même temps que moi partent deux pirogues contenant chacune une trentaine de femmes qui vont aux Gallines rejoindre leurs maris et porter des provi-

sions. Elles pagayent en chantant pour sortir du marigot[1], puis mettent la voile au vent. Toutes sont vigoureuses et de joyeuse humeur. Elles sont frottées d'huile de palme, et à qui mieux mieux elles se bourrent le nez de tabac à priser. — Les Bijougots fument peu.

Jeudi 25. — *Accidents :* Une manœuvre mal calculée nous porte sur un banc d'huîtres, où nous échouons, sans avarie d'ailleurs, pendant le retrait du flot. Des Bijougots viennent à pied de leur île de Cagnabac dans notre direction. Il y a d'abord un peu d'hésitation dans la troupe, puis les deux plus hardis prennent la tête, et ils ne tardent pas à être suivis d'une douzaine d'autres. Les voilà tous enfin près de nous. C'est l'assaut de mon yacht, prisonnier sue la roche. Les gaillards, je crois, pilleraient volontiers. Tout ce que la mer apporte n'est-il pas à eux ! Mais mon équipage fait bonne garde. J'accueille aussi bien que possible ces curieux ; je leur donne des clous dorés, des cauris, des bonbons, du sucre ; je leur prête ma longue-vue. Ils ne semblent pas tout d'abord très rassurés, mais ils se familiarisent vite, et, au bout d'un instant, les voilà tous riant à belles dents, touchant à tout et jouant comme des enfants. Ils mangent avec nous de bon appétit et savourent avec un certain plaisir le vin que je leur donne. L'un d'eux, un vieux, en fait tomber avec son doigt quelques gouttes sur son pied et s'en mouille le creux de la poitrine avant de boire. Ils avaient tous, par politesse et en signe de paix, laissé leurs armes sur le rocher avant d'escalader mon bord. Ils avaient apporté, en les traînant derrière eux, au bout d'une cordelette, des poissons qu'ils avaient pris dans les flaques d'eau laissées çà et là par la mer.

1. On désigne sous ce nom de marigot toute espèce de chenal, cours d'eau ou ruisseau.

Le soir, la marée montante nous dégage, et nous en profitons pour partir.

Vendredi 26. — Visité l'île de Rouban. En approchant du rivage, la première chose que j'aperçois est une bande de noirs qui à ma vue exécutent une danse folle en montrant leurs dents blanches. A un moment donné, les danseurs aiguisent leurs couteaux et tirent leurs grands sabres en chantant à tue-tête leur kokoriko. Ces démonstrations, qui après tout sont peut-être de simples politesses, ne m'empêchent pas de mettre pied à terre. Alors la ronde infernale m'entoure, et mon parasol reste aux mains du plus entreprenant. Ces messieurs auraient bien voulu aussi mon revolver ; mais sur ce point je suis moins complaisant. Tout s'arrange ; je garde mon arme ; nous sommes les meilleurs amis du monde. L'un d'eux grimpe au sommet d'un palmier et m'apporte du vin tout frais. Très curieuse, cette ascension, exécutée comme une vraie course le long d'un tronc vertical de 15 mètres de hauteur. Pour cette escalade d'un nouveau genre, le grimpeur se sert d'une longue ceinture faite de la nervure d'une feuille de palmier même. Cette ceinture le retient par les reins, tandis qu'il monte en appuyant les pieds sur les aspérités laissées au tronc par les feuilles antérieurement tombées. En même temps qu'il appuie les pieds, il élève d'un élan du corps et des bras la ceinture avec laquelle il embrasse l'arbre. Ces différents mouvements s'exécutent avec une régularité et une rapidité qui font que le grimpeur monte pour ainsi dire au galop.

Après une rapide promenade dans l'intérieur, accomplie sans encombre, je regagne l'embarcation pour aller mouiller à l'île voisine de Boubak.

Le roi est absent ; il est allé, dans un village voisin,

rendre les honneurs funèbres à un de ses sujets, personnage de quelque importance, qui vient de rendre l'âme.

Samedi 27. — Le roi est de retour et me reçoit. Sa Majesté est coiffée d'un chapeau haute forme, à la base duquel est roulé un turban noir de crasse ; le chapeau lui-même reflète toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Drapé dans un *dampé* rouge tout neuf, le roi reçoit avec une rare dignité les présents que je lui apporte : couteaux, madras, eau-de-vie, tabac, plus une loupe de cristal pour allumer sa pipe. En retour il me donne un bœuf, deux cochons, quatre poules et un de ses fils, âgé d'une douzaine d'années. La mère du bambin, fort heureusement, montre pour le produit de ses entrailles une tendresse opportune ; une larme lui vient à l'œil à l'idée de se séparer du négrillon, qui, lui, au contraire, est tout disposé à me suivre. Je ne puis décemment refuser le gracieux présent du roi, mais je trouve dans le chagrin muet de son épouse un prétexte pour remettre à une autre visite le soin de prendre livraison du jeune prince. Le roi toutefois ne l'entend point ainsi. Si je refuse l'enfant, c'est sans doute, pense-t-il, que je ne le trouve pas suffisamment beau. « Celui-ci ne te plaît pas ? me dit-il alors tout tranquillement, *je vais t'en donner un autre.* » Et l'excellent père, qui ne veut pas être en reste de politesse avec moi, me présente trois de ses filles, âgées de seize à dix-sept ans (de mères différentes), lesquelles aussitôt et spontanément se parent de leurs plus gracieux sourires et prennent les poses les plus propres, suivant elles, à faire ressortir les avantages de leurs personnes. L'une d'elles, court-vêtue du jupon national, est vraiment très rieuse.

On tue et l'on dépèce le bœuf devant moi pour l'en-

voyer à bord. J'assiste à l'opération à une certaine distance, assis sous un arbre, avec le roi et sa cour. On apporte au roi un peu de graisse roulée dans une feuille ; il déposera cette offrande aux pieds de son dieu. Puis on lui présente un pinceau des poils de la queue, qu'il embrasse, et qu'il me faut embrasser sans rire.

FÉTICHES INDIGÈNES

Je dois dire que les oracles avaient été pour moi : dès mon arrivée, le roi avait consulté son fétiche, et le dieu de bois avait, paraît-il, vu d'un œil favorable l'étranger porteur de présents.

Mes gants intriguent beaucoup la partie féminine de la cour. Je les ôte volontiers pour satisfaire la curiosité de ces dames. Rien ne saurait rendre l'ébahissement géné-

ral à la vue de mes mains blanches. Chacun les vient toucher du bout du doigt avec précaution, comme pour des objets d'une extrême fragilité.

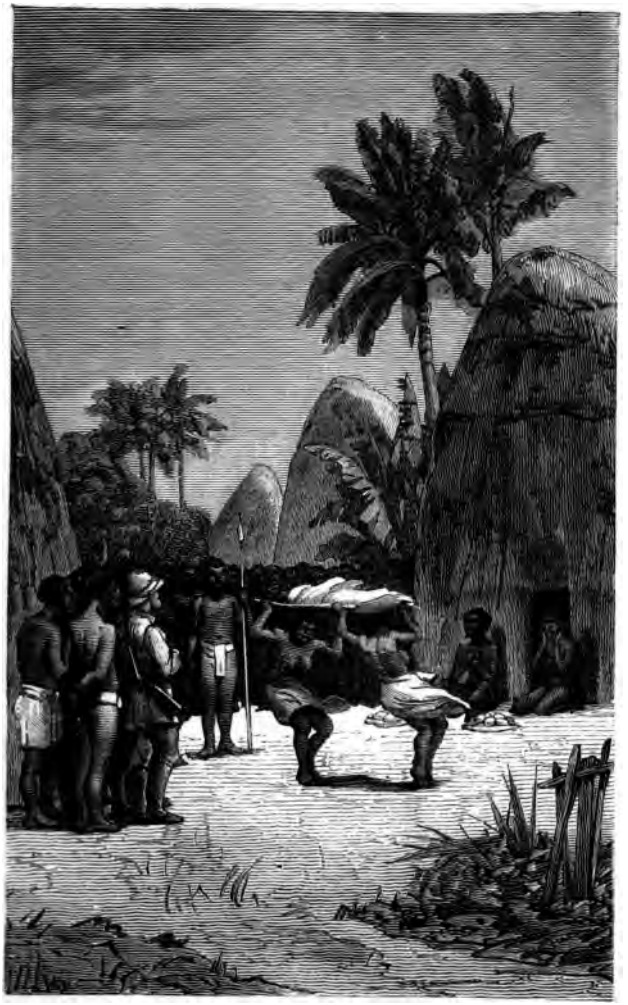
J'emmène à bord un noir, Mondoï, et sa jeune femme, Yakaki, au court jupon de paille ; et le soir, je pars pour Soga, où j'arrive rapidement, en franchissant l'étroite passe qui sépare Boubak de Rouban.

Là encore, la végétation est merveilleuse : les arbres baignent littéralement leurs racines dans la mer, tandis que leurs têtes et leurs branches, étroitement entrelacées, forment un dôme de verdure impénétrable au jour.

Dimanche 28. — Le soir, les mouches lumineuses, volant entre les herbes à un mètre au-dessus du sol, rayent l'espace de petits traits de feu qui se succèdent et se croisent sans interruption.

Je visite la famille royale et je fais les mêmes cadeaux que dans les autres îles. Le roi distribue généreusement l'eau-de-vie et une partie du tabac à son entourage.

J'assiste à une assemblée judiciaire fort curieuse. Un homme a été empoisonné il y a sept ou huit mois ; une femme est accusée du crime. Le mort est représenté par une natte recouverte d'une toile de guinée et étendue sur un étroit brancard de bambou. Le brancard est porté sur la tête de deux femmes, debout à chaque extrémité, et tournées toutes deux vers le même côté de l'horizon. L'accusée présente elle-même sa défense. Chaque orateur successif vient à son tour planter sa sagaie devant le catafalque, comme pour prendre possession de la tribune. Le mort répond à sa manière aux questions qu'on lui pose : il avance ou recule, traverse la place, interroge l'horizon, s'agite sur la tête de ses



UNE ASSEMBLÉE JUDICIAIRE

porteuses maîtrisées, lesquelles ont très chaud et font une horrible grimace dans ce rôle de sorcières. Tous les assistants croient fermement que ces femmes ne sont pour rien dans les contorsions du catafalque ; c'est au contraire le mort qui les oblige à marcher ici ou là, et elles ont mille peines à le maintenir sur leur tête ; — on m'assure qu'elles en sont elles-mêmes convaincues. Le roi fait un long discours très digne, que le mort écoute avec recueillement, tout en indiquant par des soubresauts variés son admiration pour la sagesse du souverain. Pendant ce temps, on apporte des présents à la famille du mort ; on tue çà et là des poulets pour se rendre les dieux propices. Si la femme est coupable, elle sera exécutée, pendue.

Le roi quitte un instant sa présidence, et réunit son peuple sur une autre place pour lui annoncer ma visite et consulter le dieu. Nouveau spectacle. Un vieux sacrificateur apporte l'idole de bois, prend dans sa bouche quelques gorgées de l'eau-de-vie que j'ai donnée au roi, et la crache en pluie sur la tête du dieu. Après ce baptême alcoolique, l'augure présente à l'idole une malheureuse poule blanche, à laquelle il coupe ensuite la tête. Les dernières convulsions de l'animal viennent s'achever à mes pieds. Je suis taché du sang de la victime, ce qui est pour moi le comble du bonheur. Si, en effet, la bête avait sauté de l'autre côté au lieu de venir à moi, cela eût signifié que les dieux ne m'étaient pas favorables, et que mes intentions étaient perfides ; alors je méritais l'expulsion, la prison, que sais-je, peut-être la mort. Le dieu est dégoûtant de malpropreté ; c'est un composé informe de bois, de chiffons et de cornes. Mais n'en disons pas de mal ; il me veut du bien.

Le roi, agréablement impressionné, me donne un

poulet, des bananes énormes, longues comme le bras, — plus belles que bonnes toutefois, — du riz et du vin de palme, que mes noirs boivent avec plaisir.

Revenu à bord, je trouve le cuisinier M'Omart grelottant de fièvre. Ma-Yacine le remplace dans ses hautes fonctions. Dans un coin, la belle Yakaki, en larmes, se désole d'avoir quitté son île. Cet accès de nostalgie compliqué de sanglots désordonnés lui enlève beaucoup de ses charmes. Je la fais reconduire par la chaloupe.

Lundi 29. — Laissant de côté l'île d'Orango, que j'ai fait reconnaître l'an dernier par une expédition spéciale (1), je fais mettre le cap sur l'île Formose.

IV

Mardi 30. — A 10 kilomètres de l'île nous rencontrons une énorme tortue, nageant vigoureusement dans les flots très agités. L'endroit où j'aborde est peu commode, et il ne s'en faut pas de beaucoup que la chaloupe ne soit brisée sur les rochers. Mes hommes se mettent à l'eau et profitant d'une lame, — qui toutefois les recouvre presque tous à ce moment, — ils réussissent à lancer l'embarcation au milieu de palétuviers, d'où je saute à terre. Un homme est blessé dans la manœuvre.

Le premier roi qui me reçoit à Formose me paraît prendre gaiement la vie. Je le trouve entouré d'une

1. J'avais confié cette expédition à M. Max Astrié; ce voyageur est le seul Européen qui ait pénétré à Orango; il y a été retenu huit jours prisonnier et a eu quelque peine à se soustraire à la malveillance du *roi de l'île.*

jeunesse folâtre. Il accepte avec plaisir mes cadeaux (toujours les mêmes) et fait abattre quelques bananiers dont il me donne les régimes. Quelques jeunes filles de son entourage me paraissent assez bien tournées, et sinon sans reproche, du moins sans peur.

Vu, un peu plus loin, un deuxième roi. Répétition des mêmes présents. Le fils de ce monarque, un certain Honor, est un très beau type, tête énergique et fière, expression sauvage, et, avec cela, une voix d'une douceur inattendue. Le roi est assez bien logé. C'est là que je vois la première maison à un étage. Le rez-de-chaussée est pavé de coquillages bien rangés.

Le digne potentat a l'instinct du commerce; il me vendrait volontiers une jolie fille de sa cour; mais il sait que le gouverneur de Boulam n'aime pas précisément ce genre de trafic.

Rencontré un noir isolé. Rien ne saurait peindre la stupéfaction du pauvre diable à la vue de l'homme blanc. Pris de terreur subite, il fait immédiatement demi-tour, saute par-dessus la haie et s'enfuit à toutes jambes.

La marée qui monte m'avertit que l'heure du départ est venue. Nous levons l'ancre, et le bon vent aidant, nous sommes à cinq heures devant les Gallines.

Mercredi 31. — Dans la nuit je suis éveillé par le choc sourd et sinistre du yacht qui talonne, la mer ayant baissé plus que ne le comptait le pilote. Ce n'est pas sans peine que nous regagnons l'eau profonde.

DEUXIÈME PARTIE

RETOUR A BOULAM. — BISSAO. — LA COTE. — LA RIVIÈRE TAMBALY. — LA RIVIÈRE CASSINI. — KANDIA. LE RIO NUNEZ. — BOKÉ. — RETOUR A BOULAM.

I

Jeudi 1er *janvier* 1880. — Arrivé à Boulam à huit heures du matin. Excursion le surlendemain à Bissao en baleinière, par mer haute. Nous passons au milieu d'arbres immergés jusqu'aux feuilles et couverts d'oiseaux aquatiques de toutes sortes. Au retour un requin attardé sur un bas-fond se précipite sur l'avant de l'embarcation, qu'il soulève, ne pouvant plonger faute d'eau. Nous sommes inondés; le squale reçoit trois balles à bout portant et s'enfuit.

Jeudi 8. — Préparatifs pour descendre la côte et remonter le Rio-Nunez. — Pour ne pas les laisser au hasard, je brûle mes lettres de France, ne gardant que leur doux souvenir. De leur flamme j'incendie les hautes herbes qui m'entourent. Ce sont mes premières cendres jetées au vent d'Afrique; puissé-je n'en pas laisser d'autres! — Je pars le lendemain soir vendredi 9. Au moment où nous dérapons, je vois sur le rivage, sous

les benteniers du port, deux troupes de Bijougots groupés autour de leurs feux de campement. Les sagaies fichées en terre brillent aux reflets oscillants de la flamme des foyers. La scène est animée : les noirs, nus, entourés de leurs bagages, viennent d'achever leur repas; ils chauffent leurs nattes avant de s'étendre pour dormir, puis ils se couchent sous le vent du foyer afin que la fumée leur tienne chaud et éloigne les moustiques.

II

Samedi 10. — Je remonte le Rio-Tambaly.

Dimanche 11. — Descendu à terre à Calléo, pays des Nalous. J'enfonce dans la vase jusqu'à la ceinture, en voulant aider l'équipage impuissant à faire glisser le canot sur cette mer de boue. Je fais ainsi péniblement, mais gaiement, 300 mètres en plein soleil. Après cet exploit, un bain n'est certes pas de luxe; je profite d'un marigot pour m'y baigner succinctement, — succinctement, dis-je, car il va falloir recommencer.

Les Nalous sont mélancoliques (une récente guerre les a décimés), très avenants, laborieux. Leurs forêts sont fort belles. Je me lance avec bonheur dans une longue promenade à travers bois; çà et là, j'admire à loisir maint arbre curieux, au premier rang desquels je place le rosnier. Cet arbre magnifique présente à l'œil un tronc noir et nu de 20 mètres de hauteur, au sommet duquel se dresse, semblable à un ostensoir, une feuille de 5 mètres de diamètre. Tout autour de cette feuille et formant la tête de l'arbre, d'autres feuilles semblables s'abaissent comme pour laisser régner

LE ROSNIER

seule leur fière compagne. De cette tête, des régimes de fruits gros comme le poing pendent en grappes de 80 centimètres de long. Ces fruits contiennent dans trois cavités une sorte de gélatine fade qu'on peut manger.

Au sortir de la forêt, je traverse des herbages de $3^m,50$ de hauteur. Il est facile, on le conçoit, de se perdre dans ces foins gigantesques. Les noirs avaient tressé ces herbes en larges nattes horizontales de chaque côté du sentier pour élargir celui-ci sans couper le foin ; c'est peut-être là jeux d'enfants ou idée de noirs sans couteaux, je n'ai pu le savoir.

Les indigènes construisent leurs cases à peu de frais. Ils piquent en rond, en terre, par le bout étroit, quelques feuilles en éventail de rosnier, et sur cette frêle muraille ils installent un toit de chaume.

La guerre a laissé dans la région ses traces néfastes. On rencontre çà et là des villages abandonnés.

Lundi 12. — Mouillé à l'entrée du Tambaly en dedans des brisants.

III

Mardi 13. — Iles de Koubak. Troupeaux de biches ; traces d'hippopotames.

Mercredi 14. — Remonté le Rio-Cabacéra. Je fais ma visite à la reine de l'endroit, qui se montre charmée du tabac et de l'eau-de-vie que je lui donne. Sa Majesté, évidemment, n'est pas indifférente aux spiritueux. Des caïmans dorment au soleil, la gueule béante, comme pour signaler aux passants : « Endroit dangereux pour

se baigner. » Le roi de Kandia-Cassini me rejoint. Nous faisons route vers Kandia par les marigots de Mehl-Sals.

Lundi 19. — Mer haute à dix heures. Halé sur l'ancre dès huit heures du matin. Le *Jean-Baptiste* glisse sur un fond de sable et de vase. Pas de vent. Halé, mouillé, porté le grappin en avant et recommencé. Gagné ainsi péniblement quelques centaines de mètres.

Hier dimanche il ne restait plus qu'une demi-barrique d'eau ; aujourd'hui nous buvons notre dernière goutte. L'équipage est stimulé par le désir d'arriver dans le Cassini, qui est là tout près, et où une navigation facile nous mènera promptement aux sources d'eau douce. Par malheur nous avons vent et marée contraires, et nous voilà échoués ; il faut virer au cabestan pour nous renflouer si possible. Peine inutile. Nous restons ensablés. Il nous faut pourtant remplir nos barriques vides. Quatre hommes descendent dans la chaloupe et vont à la recherche de l'eau douce. Ils ne rentrent qu'à minuit et la provision qu'ils apportent est bien exiguë.

Mardi 20. — Toujours échoués ! Il s'agit de sortir de cette ridicule prison. L'équipage creuse un passage, où nous pourrons, j'espère, glisser à la marée de trois heures. Nous approchons de la quadrature. Les marées vont en diminuant. Il faut se hâter. Enfin, nous flottons dans la passe.

Pendant la nuit, l'humidité tombe goutte à goutte de la tente et du gréement, comme s'il avait plu.

Notre route s'égaye : nous rencontrons une pirogue montée par huit personnes, dont une fille de roi ! Je lui achète des œufs de tortue.

IV

Mercredi 21. — A Kandia-Cassini, où je me rends dès le matin, j'ai une longue et sérieuse conférence avec le roi Robert Laurence et le roi Zamatégui, et je signe avec ces tout-puissants potentats un traité par lequel ils s'engagent à accepter le protectorat de la France[1] et me cèdent toutes les terres de leurs royaumes et les palais (!) qu'ils occupent.

Le roi Robert est bien logé ; il habite une vaste case ornée de tableaux, images sous verre, françaises pour la plupart. Il est vêtu comme un noir de qualité : pantalon à carreaux, etc. Le village est bien tenu, propre, balayé. Les habitants sont avenants ; et quoique le costume soit celui de nos premiers parents, avant l'invention de la ficelle de Piscis, les mœurs des naturels sont relativement honnêtes. Robert explique le traité, que tout le monde approuve. Il m'annonce que, si je suis amateur de grandes chasses, il y en a là de fort belles, et qu'il ne tiendra qu'à moi de faire la guerre aux lions, aux éléphants, aux buffles, aux loups, etc. Je veux à mon tour être magnifique, et je soigne particulièrement mes cadeaux à chacun des deux rois.

Jeudi 22. — Dès sept heures du matin, par un brouillard qui nous transperce, je vais dans un canot, avec le roi Robert et deux hommes, sonder les environs de Katabia. Le fleuve est large et profond partout, ses eaux ont une belle couleur vert foncé. Cassini est le

1. Dès mon retour, j'ai remis mon traité au gouvernement français ; mais, sur les recommandations instantes du ministère, j'ai dû le retirer et le transmettre au gouvernement portugais.

royaume de Zamatégui; le reste de la rivière s'appelle, d'après Robert Laurence, Catagnies ou Kandia. du nom de l'ancienne capitale, qui est en amont, — capitale déserte depuis la guerre avec les Foulahs.

Je fais un petit dictionnaire nalou.

Samedi 24. — Jusqu'à midi un brouillard épais tombe en pluie fine et me rappelle l'Islande. Je distingue à peine la mer dans un rayon de 25 mètres autour du yacht. A midi, le soleil l'emporte enfin. J'en profite pour descendre dans l'embarcation et courir sus à un troupeau de sandels que j'aperçois à 500 mètres. Je suis bientôt au milieu même de la bande, et mon fusil fait merveille, comme les chassepots à Mentana, puis nous abordons l'ennemi à coups de fusil, au harpon, au croc, à l'aviron, etc., nous faisons arme de tout. Les énormes animaux, plats comme des turbots, noirs dessus, blancs dessous, ne paraissent pas intimidés ; loin de fuir, ils sont là menaçants, présentant tout ouverte une vaste gueule dans laquelle il semble que l'embarcation va s'engloutir. Les blessés plongent et disparaissent. Le harpon, bien lancé par un noir (Kauly, mon valet de chambre), frappe un retardataire, s'engage profondément, mais la corde, quoique forte et de la grosseur du pouce, casse net sous le choc brusque que donne la bête. — Mes munitions épuisées, je reviens au cotre, suivi par un de ces monstres, dont la gueule touche le gouvernail du canot.

Mes hommes me disent que les gros animaux marins que nous venons de voir arrachent quelquefois les ancres qu'ils rencontrent au fond de la mer et font ainsi déraper les navires. Je me permets sur ce point quelques doutes prudents.

V

Dimanche 25. — Sorti des bancs, je fais route à l'est vers le Rio-Nunez, dont j'aperçois les terres à l'horizon.

Mes provisions baissent : ce soir, fin de l'huile d'olive et du vin ! L'eau que nous buvons est couleur café au lait. Mon verre ressemble à un vivier à poissons, par le nombre des bêtes apocalyptiques qui s'agitent dans cette délicieuse purée organique. Je la fais chauffer à 70° pour détruire les animaux qui l'habitent.

VI

Lundi 26. — Entrée dans le Rio-Nunez par la rivière Cassagna, mouillé tout près de Victoria ; beau site, cultures étendues : bananiers, avocatiers, caféiers, champs d'ananas.

A la marée du soir nous remontons avec bon vent au-dessus de Bel-Air, où j'achète diverses denrées, du sel, du vin, et où nous renouvelons notre provision d'eau, ce qui va remplacer avec avantage l'espèce de limon chargé de moustiques qui nous en tenait lieu.

Mardi 27. — Remonté de Bel-Air, en canot, au poste français de Boké. Le trajet est intéressant, mais cinq heures en plein soleil en diminuent un peu le charme, lors même qu'on prend goût à la contemplation des caïmans qui se prélassent en nombre sur la vase.

La forêt sacrée des Landoumans, devant laquelle je passe, présente une belle végétation vierge qui descend jusqu'au bord du fleuve. Cette forêt est le sanctuaire

des Simons, sorte de franc-maçonnerie religieuse dont le roi est le chef. Les adeptes de cette secte ont organisé le pillage et fait du vol une institution légale.

A Boké m'attendait le plus aimable accueil. Ici flotte le drapeau de la France. Cet établissement militaire est agréablement situé ; il est sur la hauteur et domine le fleuve en amont et en aval. Tout y est en bon état, les hommes ont bonne figure et les fortifications en terre sont bien entretenues. Le commandant, M. Dehouse, capitaine d'infanterie de marine, sait tirer parti des moyens restreints dont il dispose en suppléant par son activité personnelle à l'insuffisance de ses troupes.

Les Landoumans ont fait un instant le sujet de la conversation. Ceux d'entre eux qui jouent le rôle d'inspirés prétendent que quand l'accès de l'inspiration les prend ils sont changés en lions. Ils imitent, en effet, le rugissement du fauve, bondissent, brisent tout autour d'eux, déchirent les vêtements des personnes qu'ils rencontrent et exécutent cent autres momeries. Les compères et les gens crédules affirment même qu'en ces moments on voit pousser une crinière léonine sur le dos de ces possédés. Le médecin de Boké, témoin un jour d'un accès de ce genre, laissa faire le prétendu lion tant que celui-ci ne s'attaqua qu'aux naïfs qui l'entouraient et qui l'excitaient à l'envi, désireux qu'ils étaient de voir pousser la fameuse crinière ; mais ledit lion étant allé un peu plus loin dévaliser et mettre en loques deux paisibles passants, le médecin fit instantanément cesser l'accès divin en caressant les épaules de l'inspiré de coups de canne très persuasifs, à la suite desquels le lion dut bel et bien payer les vêtements de ses deux victimes.

La guerre est en ce moment chez les Moghis Forés, attaqués par les Foulahs.

Après avoir dit adieu à mes aimables hôtes de Boké, je redescends le Rio-Nunez. Sur ma route, je vois le poteau de Vakaria, planté sur le bord de l'eau à marée basse et qui sert aux exécutions. On y attache le condamné après lui avoir dûment rompu bras et jambes. Le malheureux, couvert de blessures, est laissé là jusqu'à ce que la mer, en remontant, le vienne noyer lentement, si les caïmans ne l'ont pas dévoré au préalable. Aujourd'hui ces exécutions féroces n'ont plus lieu; le commandant du poste ne le permet pas.

Les troupes de singes qui gambadent dans les branches, sur le bord de l'eau, égayent de temps en temps mon trajet. Le soir, je m'amuse à lancer quelques fusées qui ont pour effet de faire pousser mille cris à tous les singes des bois voisins.

Jeudi 29. — Visité une forge indigène. Le feu est à terre; le vent y arrive par un tuyau bifurqué en terre, terminé par deux outres en peau de chevreau. Ces outres font office de soufflet sous les mains d'un noir qui comprime et relève chacune d'elles alternativement. La soupape, des plus simples, n'est autre chose que la main même du noir qui ouvre ou ferme l'ouverture extérieure de l'outre, suivant qu'il s'agit d'aspirer l'air ou de le refouler par la tuyère. Une petite courroie maintient la main fixée au point voulu de l'outre. C'est simple, mais il faut de l'habitude et une certaine dextérité pour que l'effet soit continu.

Je me fais confectionner un *boubou* (vêtement de noir), avec mon plaid écossais, par un homme de l'équipage, Ciméro, qui cumule les talents de marin et de tailleur. Le travail consiste à pratiquer au milieu de l'étoffe un trou pour passer la tête. J'espère que l'artiste s'en tirera.

Samedi 31. — Départ à quatre heures du matin.

Dimanche 1er *février*. — Toute la nuit un roulis furieux nous a secoués cruellement; impossible de tenir en place ni de faire un mouvement sans se heurter. Pas de vent; mer courte et brutale; j'attends à l'ancre. Le matin, fort vent debout et grosse mer toujours. Le cuisinier prépare à grand'peine le poulet au riz qui m'est destiné. Une perfide combinaison de roulis et de tangage fait sauter à la mer biscuit, plat et poulet!

Mouillé près de Cagnabac. Pris une grande araignée, — une pastille de Vichy montée sur six pattes velues, longues comme le doigt. Reparti à six heures du soir par une petite brise debout. En revenant rejoindre le canot à dos de nègre, opération toujours un peu précipitée, j'ai perdu mon araignée!

Lundi 2. — 23 degrés seulement au thermomètre: froid de loup! Arrivé à Boulam à une heure après midi, ramenant à la remorque une embarcation abandonnée au milieu des flots. Quelle peut bien être cette embarcation? Mystère! Le grappin traîne dans l'eau sans toucher le fond. Personne à bord; des vêtements épars! Je me livre à mille conjectures plus ou moins tristes : vol, assassinat, bain interrompu par les requins, que sais-je! Dans tous les cas, je ramène la barque au port.

Maintenant il me faut quitter mon yacht. Je dis adieu à l'équipage du *Jean-Baptiste* : Pierre Dial, de Gorée, patron; Calementz, second; Ciméro, Jean Cigne, Pédro Pinéto, Téom Cane, Antonio da Cunha, Omar, Kauly, M'Omart Gay, Ma-Yacine, Combito et quelques mousses; — puis je dirige toutes mes pensées vers cette terre que je vois à l'Orient et qui me sollicite.

Mardi 3 et quinzaine suivante à Boulam.

Je connais assez la côte pour savoir où un chemin de fer peut aboutir; il s'agit maintenant de réunir les éléments préparés de mon voyage vers l'intérieur. Je fais dresser ma tente, chambre de 8 mètres de long sur 5 de large, à quelques pas du village, et là, plus isolé, je passe une revue minutieuse de mon bagage.

J'ai depuis longtemps envoyé des ambassadeurs et des présents à Alpha-Dion et à son fils Agui-Bou, roi de Labé, pour traiter de mon passage dans leur territoire. J'ai reçu des réponses suffisantes. Un petit roi foula-konda, Modhi-Saury, dit Sombeltombo, m'a promis des porteurs. Je l'envoie chercher à 100 kilomètres de là pour qu'il vienne conférer avec moi sur cet important sujet. Son intérêt m'assure son empressement. — Il arrive bien escorté, je le reçois sous ma tente. Il me donnera soixante-cinq hommes choisis parmi ses sujets ou ses esclaves. Avec ceux que j'ai déjà, c'est pour moi le nécessaire assuré.

J'envoie le *Jean-Baptiste* à Gorée pour prendre mes chevaux que j'attends avec impatience, et qui m'arrivent peu après par un trois-mâts de passage. Je les réexpédie à Bouba.

Tandis que j'aligne mes fardeaux, exactement pesés et de juste mesure : ballots, caisses, sacs de toile, sacs de cuir, tingvallas, nakavas, marmites, petits barils, bidons, etc., on m'annonce la visite du consul d'Angleterre à Saint-Paul de Loanda. Les Anglais sont partout, s'intéressent à tout, prennent parti pour ou contre tout ce qui se meut sur la surface du globe. Ils ne laissent rien au hasard. Le consul, fort aimable d'ailleurs, m'interroge poliment sur mes projets et mes moyens, et me demande si la Société de géographie de Londres est au courant de mes intentions. Il se met gracieuse-

ment à ma disposition si, en quelque point de ma route, je puis faire appel à son aide.

Portugais et Anglais m'assurent donc de leurs sympathies. Leurs encouragements à l'initiative privée, si inconnue que soit cette initiative, explique en bien des cas leurs succès dans les colonies. C'est un exemple que nous aurions besoin de suivre, nous autres Français.

Tout est prêt; je partirai à la nuit, vers la fin du jusant, qui me descendra jusqu'à l'embouchure du Rio-Grande à temps pour remonter ce fleuve jusqu'à Bouba, sur la rive gauche, à 60 kilomètres dans l'intérieur, avec le flot naissant.

Tandis que j'achève l'embarquement, un dernier incident vient m'avertir que j'ai quitté la civilisation et ses lois protectrices. Le forgeron de l'endroit s'est emparé d'un noir qui vendait une pièce de fer de navire volée par là. Le voleur, tenu par ses guenilles, s'est enfui en les laissant aux mains du forgeron. L'apprenti le poursuit, et ne pouvant saisir l'homme, nu et luisant, il lui plante son couteau dans le dos et revient tranquillement. Tout cela se passe comme la chose du monde la plus naturelle.

TROISIÈME PARTIE

DE LA COTE A TIMBO

I

Dimanche 22 *février* 1880. — Arrivé à Bouba à neuf heures du soir. C'est de là que commence mon voyage dans l'intérieur des terres, avec le Niger pour objectif.

Dès le début, je me vois privé de soixante-cinq de mes hommes, retenus par les rois du pays sur le point d'entrer en guerre. Je prends quelques dispositions pour que ces hommes me rejoignent plus tard; mais j'ai peu l'espoir qu'il en soit ainsi. Je fais mettre en lieu sûr les marchandises qui auraient dû m'accompagner, et je pars avec vingt-cinq hommes, n'emportant de celles dont je dispose que les plus précieuses et les moins lourdes. Je ferai plus de chemin avec un porteur chargé de dix mille francs d'ambre qu'avec dix porteurs chargés de quelques lourdes pièces de cotonnade. Il faudrait l'un et l'autre pour répondre à des besoins divers et se faire mieux accueillir; mais n'ayant pas le choix, je me munis d'une bonne provision de marchandises de valeur[1].

1. Cette pacotille, dont j'ai dû me contenter, a suffi au résultat de mon exploration, et si le roi de Timbo m'avait laissé passer, j'aurais

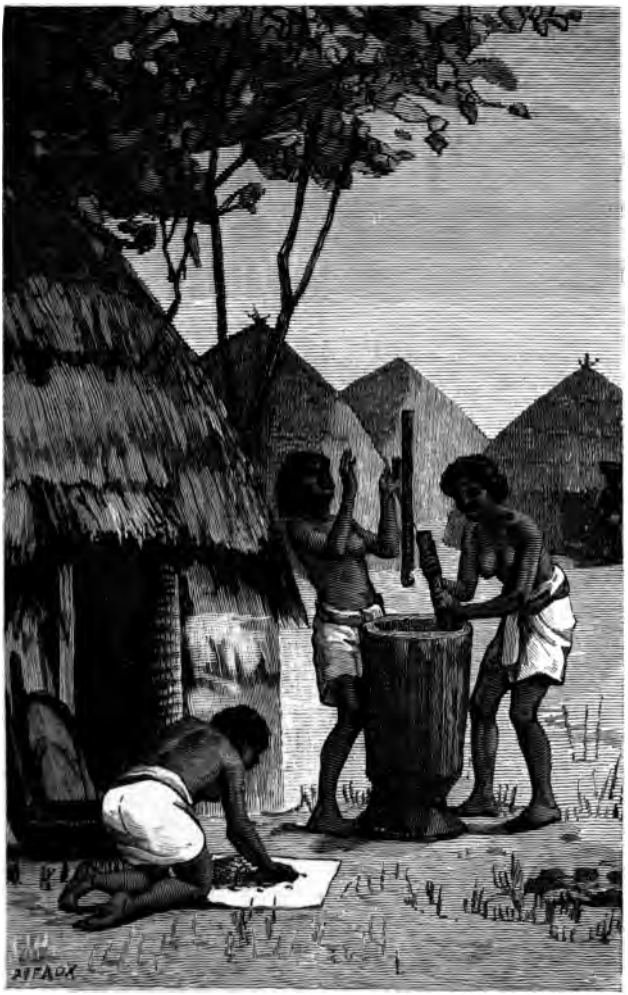
Lundi 23. — La situation politique est tendue. Bakary-Demba, roi foulah du Foréah, province dont Bouba fait partie, a été assassiné, ainsi que son frère Doura, par ordre d'Alpha-Ibrahim (que d'autres nomment Alpha-Dion), roi du Labé, parce que ces chefs prenaient de jour en jour une trop grande influence. L'émotion est grande chez les Foulahs. Modhi-Saury Sombeltombo, autre roi du Foréah, craignant pour sa tête, s'est enfui au fond de sa petite province, loin de Bouba.

Agui-Bou, fils d'Alpha-Ibrahim, s'avance, dit-on, avec deux mille hommes.

En attendant l'arrivée de mes derniers bagages, je vais voir la reine Tahibou. L'aimable princesse compte vingt-quatre printemps. Comme elle a constaté que l'exubérant développement de sa poitrine attire l'attention, elle met une certaine coquetterie dans l'exhibition de ses charmes, et c'est nue jusqu'à la ceinture qu'elle me rend le soir la visite que je lui ai faite le matin. Elle porte, pendues à ses cheveux tressés en nattes étroites, des boules d'ambre grosses comme des œufs. Sa poitrine est couverte de pièces de cinq francs dont le tintement éveille en elle un orgueil enfantin. Elle a les bras chargés de bracelets d'argent, épais comme le pouce, et elle porte aux chevilles des anneaux de gros fils d'argent tressés. Je lui donne une pièce de mérinos blanc, lamée d'argent. Elle est enchantée, me remercie et me dit qu'elle priera Dieu pour moi.

Sur la place, où l'on vient de tuer un bœuf, s'ébat un bataillon de petits aigles (dits *charognards* dans le pays). Il y en a là plus de cent occupés à la curée, pressés les uns contre les autres, comme une bande de dindons, et

pu facilement me faire apporter à Dinguirray un utile complément qui m'eût permis de descendre tout le cours du Niger jusqu'à la hauteur de Sakatou et de continuer au delà.



PILEUSES DE MILLET

aussi peu sauvages que des oiseaux de basse-cour. Personne ne songe à les chasser; eux seuls ont la charge de la propreté des rues. — On entend, comme un roulement joyeux, le bruit des pilons qui broient le grain, et par-dessus les palissades, devant chaque case, on voit l'instrument au long manche s'élever et redescendre, vigoureusement manié par des femmes, libres ou esclaves, vieilles ou jeunes, celles-ci souvent fort jolies et surtout bien faites, le buste nu, et la tête et le cou plus ou moins ornés d'ambre et de coquillages blancs, et de rangs de perles de verre.

Jeudi 26. — Les hommes envoyés à Contabanie ont ramené Boubour, personnage à la figure énergique, premier ministre d'Agui-Bou. J'ai conféré deux heures avec lui; il veillera à ce que je ne manque de rien en route. — De quatre à sept heures du soir j'ai fait une ravissante promenade sur le sentier de Contabanie. J'ai traversé des bois de gardénias de 2 mètres de haut, couverts de fleurs dont l'enivrant parfum éveille en moi les plus doux souvenirs. J'ai rencontré force gibier, des colombes et des perruches en grand nombre, et j'ai clos mon excursion en délivrant et tirant d'embararras un malheureux noir attaqué par des voleurs.

Je soigne mon rhume avec une infusion de « siquené », plante d'une saveur amère qui tient lieu de quinine, et j'emploie à me faire un dictionnaire foulah les loisirs qui me restent.

Vendredi 27. — Le matin, petite excursion. Au détour d'un sentier, je surprends sur une branche basse un joli petit singe noir-bleu, ayant les flancs blancs. Des vols de perruches tourbillonnent au-dessus des palmiers,

les bambous abritent des nuées de colombes et d'autres oiseaux ; il me semble être dans une grande volière.

Les noirs que je rencontre me font bon accueil ; ils m'offrent du vin de palme.

Le soir, nouvelle promenade. J'ai sous les yeux le spectacle magique d'une forêt embrasée. En avant, des tourbillons de fumée rougeâtre s'étendent, poussés par le vent, sur la haute futaie menacée. L'incendie se propage. Derrière cette fumée sinistre, tout est en feu. L'air est plein de clameurs lugubres ; la forêt s'abîme dans les flammes... L'effet est d'un grandiose incomparable.

Samedi 28. — J'ai été malade toute la nuit; j'avais bu hier trop d'infusion de « siquené ».

La reine Tahibou (dite aussi Yaya) vient insister pour un autre cadeau. On lui dit que je dors. Je suis averti qu'Agui-Bou est à Contabanie. — J'ai rencontré dans ma promenade des noirs des deux sexes chargés d'arachides. Ils portent leurs fardeaux à bras tendus au-dessus de leur tête, et presque en courant. Ils sont gracieux à voir, surtout les femmes. Deux de celles-ci sont véritablement très jolies. Modhi-Moktar, frère d'Agui-Bou, est venu me voir. La reine Tahibou est venue aussi deux fois.

Lundi 1er *mars*. — Agui-Bou est arrivé à Contabanie. Il m'a envoyé Omariette, fils d'un chef voisin tué dans la dernière guerre, pour m'annoncer qu'il était prêt à me fournir les porteurs que je lui ai demandés. — Pendant ma promenade quotidienne, j'ai fait lever sous mes pas un lapin (ou peut-être un lièvre) de fort bonne mine. Je le signale aux noirs les plus proches, les gamins s'élancent à sa poursuite. Les gens de Sambafil

LA FORÊT INCENDIÉE

se précipitent pour lui barrer le chemin. Quelques minutes après, l'animal est pris. Il tient en effet du lapin et du lièvre. J'ai retrouvé le soir sur la table ce lapin-lièvre ; sa chair, foncée, est savoureuse et tendre.

Je m'arrête souvent à examiner les beaux nids de bag-bags qui se rencontrent partout ici, tous les cent ou deux cents mètres. Ils ressemblent de loin à de vieilles cathédrales ; ils ont une douzaine de mètres de circonférence et jusqu'à cinq mètres de haut ; c'est un assemblage étrange de clochetons et de pyramides. Le bag-bag est une sorte de fourmi jaune à petite tête, avec un gros ventre, transparent, hideux. La reine, logée au centre du nid de terre, est un énorme paquet plein d'œufs. Elle est seule chargée de reproduire l'espèce.

Mardi 2. — Arrivent à cheval trois esclaves, dont un est le chef des esclaves d'Agui-Bou ; ils sont suivis de trois autres à pied, coiffés de bonnets de bouffon. Les chemins sont libres ; je partirai demain.

II

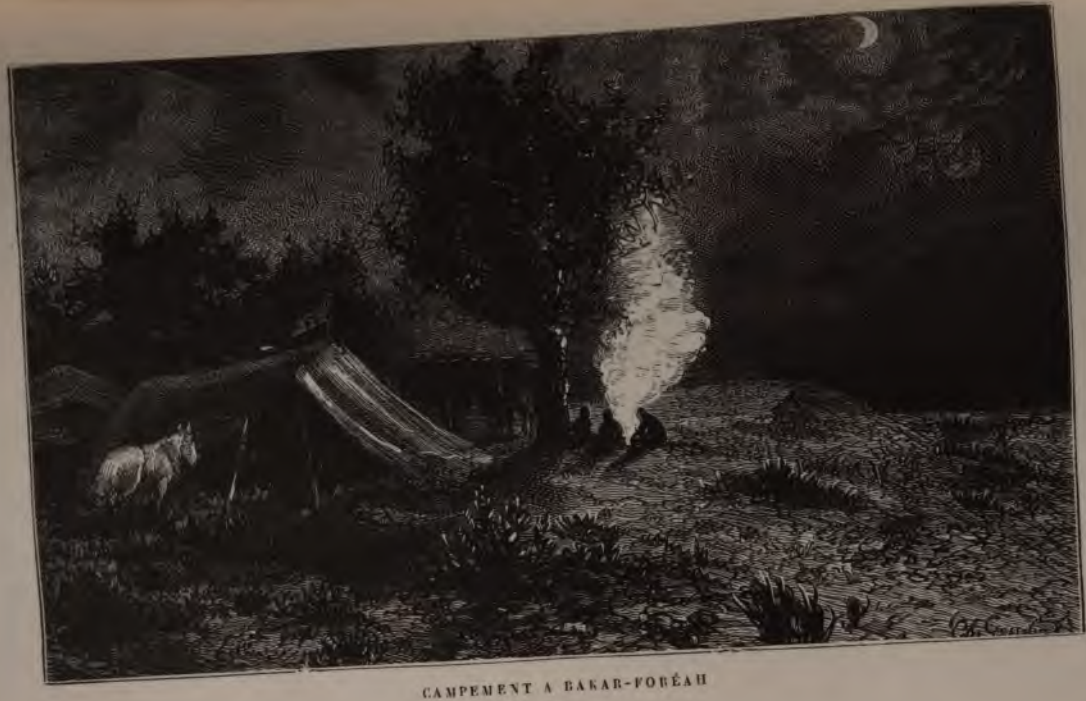
Mercredi 3. — Je me mets en route à six heures du soir, pour ne faire d'abord qu'une courte étape préparatoire. Quelques amis et tous les noirs du village m'accompagnent jusqu'à Sambafil. Les porteurs grognent, les paquets tombent, tout le monde commande, mon cheval est sans entrain ; mais je connais la scène par cœur pour l'avoir lue dans tous les voyageurs sérieux ; je ne m'inquiète de rien. La patience et la solitude arrangeront tout. A Sambafil, on me laisse ; chacun me dit adieu suivant son caractère. Le vertueux et noir Ma-Yacine, triste de ne pas m'accompagner, a

des larmes dans la voix; il fait encore quelques pas avec moi, après que les autres m'ont quitté. Derrière les amis que je laisse, la foule noire se tient bouche béante et les yeux écarquillés. Je réponds de mon mieux à tous les souhaits de bon voyage qui me sont adressés, et je poursuis ma route. — La nuit vient vite. Les porteurs grognent moins et marchent. Les paquets tombent bien encore un peu, mais, en somme, nous avançons.

A huit heures du soir, j'arrive à Bakar-Foréah, à neuf kilomètres de Bouba. Je veille à ce que chacun ait ce qu'il lui faut. Je fais dresser ma tente.

Elle est placée entre deux cases dont j'entends tous les bruits intérieurs. Les hommes ronflent, les femmes s'éveillent pour ranimer le feu, les enfants rêvent tout haut, dans le silence de la tiède nuit. Quel beau texte à narration que les émotions de cette belle nuit, toute scintillante d'étoiles amies, qui me parlent de tant de choses ! Que de scènes offriraient à une plume exercée ces cases où la vie sommeille, l'abri pour les chevaux, le mil entassé en longues murailles ; et puis les feux qui, çà et là, paillettent la terre brûlante encore des ardeurs du jour, contre lesquelles vient lutter l'air frais qui envahit de plus en plus l'atmosphère, à mesure que les ombres s'épaississent !

Jeudi 4. — Quand Aly-Kébé vient m'appeler, je suis tout prêt. On plie la tente, on charge les chevaux. Les porteurs recommençant à grogner, j'en fais prendre d'autres dans le village par Modhi-Bakar, bon vieux envoyé par Agui-Bou. Il reste une caisse à charger ; ce serait l'affaire d'un instant, mais comme six heures approchent, chacun s'en va manger. — Je m'impatiente en voyant la lenteur de ces paresseux; j'appelle



CAMPEMENT A BAKAR-FORÉAH

Amadou-Maly ; je laisse mes bagages sous la garde de mes Yolofs, et je pars ; chez Agui-Bou, tout s'arrangera.

Mes retardataires me supposaient sans doute l'humeur plus débonnaire. Ma décision leur donne à réfléchir, et, à neuf kilomètres, le chef des esclaves à cheval me rejoint et m'offre sa monture ; je lui fais dire de quitter mon sentier dont il soulève la poussière et de disparaître. Sa voix aigre m'irrite. Au premier village, il pense que je dois m'arrêter, et ainsi à chaque village, où il me rejoint par des détours. Je le laisse dire et faire sans paraître même le remarquer.

Mais le soleil monte, il est neuf heures ; me voilà à Guidali, à quinze kilomètres de Bakar-Foréah. Mon interprète a là ses cases et sa famille ; il serait inhumain de lui refuser une halte. Agui-Bou, il est vrai, n'est plus qu'à neuf kilomètres ; mais je crois devoir cette satisfaction à mon interprète, qui me la rendra en bonne volonté. — Deux heures après, *tous* mes bagages arrivent. J'y avais bien compté. « Nous croyions, disaient les gens du roi, que les blancs ne marchaient pas, et en voilà un qui marche mieux que nous. — En effet, répondent mes gens, mais les Français ne sont pas comme les autres. » — Bonne note pour moi ; les miens ont plus de confiance ; les autres, plus de respect.

On me fait place sur la natte publique, dressée à 1 mètre de terre, et au-dessus de laquelle est établi, à une hauteur de $1^{m},20$, un toit de bambou, chargé lui-même d'une provision de mil de 1 mètre d'épaisseur. Je m'étends sur ce carré de 2 mètres de côté, et les gens du pays, hommes, femmes, enfants, accoudés tout autour, sont attentifs à mes moindres mouvements, comme des badauds parisiens regardant un phoque

savant. La scène me rappelle Gulliver chez les géants ou chez les Lilliputiens. N'ayant rien à tirer de cette curiosité à bout portant, je finis par m'endormir. — Une heure après, je m'éveille ; les indiscrets sont encore là, mais les figures se sont renouvelées. Les femmes ont une jolie coiffure relevée sur le sommet de la tête, formant une arête tressée d'avant en arrière, plus ou moins haute, suivant la longeur des cheveux, et semblable à une carène renversée. — Il fait chaud ; je vais m'étendre, à un kilomètre de là, au bord d'un clair ruisseau coulant sous les palmiers. C'est le passage d'un sentier. Tous les noirs qui passent, se plongent dans l'eau courante et repartent presque sans s'être arrêtés.

A quatre heures et demie, je pars ; il fait encore trente-six degrés de chaleur. Le vieux grand-père de Maly, escorté d'autres de ses parents, nous accompagne. Au moment de nous quitter, il prend les deux mains de son petit-fils, ouvertes et tendues vers le ciel, il fait une invocation à Allah, dont il ne prononce le nom qu'en élevant les regards dans l'espace ; cette bénédiction est fort touchante ; puis le vieillard crache légèrement dans les mains du voyageur. Cette aspersion de salive est le signal des adieux.

Nous nous remettons en route. Je rencontre divers envoyés d'Agui-Bou, à pied ou à cheval. L'un est le fils d'un roi tué en guerre, il y a dix ans, par Alpha-Ibrahim. Ce jeune homme, qui était alors un enfant, fut emmené comme esclave ; il est aujourd'hui chef des serviteurs d'Agui-Bou. Son père régnait dans ce même village de Tchikampbil où je vais arriver.

Je respire un instant sur le bord d'un frais ruisseau. La chaleur a été fatigante ; le soleil couchant ne m'a *pas fait grâce* d'un rayon.

Nous marchons encore et la nuit nous prend en route. Le tableau de la sombre et gigantesque végétation du dernier ravin est d'un effet magique. Le site est noir et mystérieux. Je franchis le cours d'eau sur un arbre jeté en travers. Le cavalier (le fils du roi détrôné) entre résolument dans la rivière, bien que son cheval soit blanc d'écume, après une fantasia à outrance qui lui a laissé les flancs ensanglantés. Un parfum subtil et délicieux rempli l'air ; il vient d'une espèce de grosse tulipe blanche dont le calice, de la taille d'un gros œuf, est violet.

A sept heures, j'arrive chez Agui-Bou, qui me reçoit au milieu de sa cour : cent personnes environ. Il vient au-devant de moi ; je lui serre la main et m'assieds à côté de lui. Échange de compliments, politesses de bienvenue, puis je vais me reposer sous ma tente. Bientôt à la faveur de la nuit, le roi se soustrait à son entourage et vient avec un de ses ministres. Je lui fais un cadeau de 3,000 francs environ. Il doit me fournir des porteurs, des cases et des vivres, dans toute la longue traversée de son royaume du Labé. En me quittant, il se retire dans une case voisine avec son ministre, Maly et Aly-Kébé, mes interprètes, et un noir qui garde l'entrée. Kébé vient bientôt me dire que le roi n'a jamais vu de blanc de si haute importance; je dois être, selon lui, un puissant prince, parent de l'empereur, etc. La suite de mon voyage m'a bientôt appris ce que valaient les flagorneries de ces gaillards-là. Dans tous les cas, on me promet tout ce dont j'aurai besoin.

La belle Tahibou vient me serrer la main et soupire sur ses amours de Bouba, qu'il a fallu quitter pour rejoindre le maître. Un blond Français a gardé son cœur.

Un petit enfant tout fier vient, sous escorte, me

saluer gravement : c'est un fils de roi. Après lui vient encore une deuxième femme du roi. Enfin, je m'étends et je m'endors, abrité sous le pavillon français qui flotte sur ma tente.

Le soir, le salam de tout mon entourage, appelant Allah à plein gosier, m'avait rompu les oreilles. Ils étaient là, demi-nus, en ligne contre une muraille de millet, tournés vers l'orient, debout ou à genoux, d'autres éparpillés dans tous les coins, criant, le nez en l'air ou le front dans la poussière. Avant le lever du soleil, la même cérémonie recommence, mais avec moins d'élan ; le sommeil a calmé la ferveur.

Vendredi 5. — Dès mon lever, vers sept heures, je fais présenter mes hommages au roi ; il m'a envoyé un mouton, et la bête est déjà aux mains du cuisinier.

Je vais respirer à l'ombre, à quelque 800 mètres de distance, sur le bord de l'eau, et c'est là que, bien à l'aise entre les racines d'un bentenier, je prends ces notes. Deux grosses perdrix curieuses m'observent en trottinant. Des écureils jouent et se poursuivent sur les branches basses.

A dix heures, je reviens au village. En apercevant mon petit pavillon tricolore, il me semble que je retrouve un ami. Je me réfugie dans une case réservée pour moi. Le roi m'y rejoint bientôt ; il me conseille de passer par Kadé. En prenant la ligne droite, je serai, dit-il, trois jours sans eau. Mais je veux aller tout droit.

Deuxième promenade : je m'enfonce dans les bois, et, tantôt absorbé dans la contemplation de cette incroyable végétation, tantôt plongé dans mille réflexions diverses et le cerveau hanté par l'image de la patrie absente, je finis par me perdre bel et bien. Au sortir de ma rêverie, je vois avec inquiétude que le soleil va se

LE BENTENIER

coucher et que depuis plus d'une heure je me dirige à l'ouest, tandis que j'aurais dû aller à l'est. Je retourne bien vite sur mes pas et hâte la marche. Un jeune noir, que je rencontre fort à propos, se fait mon guide, et, grâce à lui, je regagne ma tente par un sentier plus court.

Les femmes du roi viennent me trouver le soir. La belle Tahibou me reproche de ne pas aller la voir. Les autres se plaignent que je ne les fasse pas asseoir. Je reconnais mon tort et répare de mon mieux cette infraction aux règles de la civilité européenne et africaine. Au fait, ces dames sont filles et femmes de rois, tout aussi bien que l'était Henriette d'Angleterre! Je ne tarde pas, cependant, à regretter un peu mon empressement, si tardif qu'il soit, car je m'aperçois vite qu'il ne m'est plus possible de me débarasser de mes royales visiteuses, chacune d'elles ayant l'espoir d'un tête-à-tête avec mon humble personne.

Samedi 6. — Vu le roi, à sept heures, dans le *béra* ou pavillon public; il est entouré de ses grands dignitaires, de ses frères, etc. Le treillage de bambou sur lequel la cour est assise cède sous le poids pendant la séance; c'est un mauvais présage, et la discussion des arrangements pour mon voyage en est rendue plus difficile. L'accord se fait cependant, et je reçois un papier rédigé séance tenante; mais le roi hésite encore à me le remettre, il craint un piège, il voudrait attendre à demain. Le papier en question est un laisser-passer qui dit à peu près ceci :

« Allah est grand! Rendons grâces à Allah! Gloire à Allah! Allah soit loué! Un étranger est venu auprès d'Alpha-Agui-Bou pour se rendre de là vers Alpha-Ibrahim, et ensuite vers l'Almany. Il demande les noms

des pays du Foutah qu'il traversera pour aller jusqu'à l'Almany. Alpha-Agui-Bou le conduit jusqu'à Bové, à Ibrahim-Saury; Ibrahim-Saury à Koutaba; Koutaba à Touba-Tokosson ; Touba-Tokosson à Binani; Binani à Dounguedadi; Dounguedabi à Leissimi; Leissimi à Modhi-Abdulay-Diounto, etc., etc. »

En sortant du béra, je vais rendre visite aux femmes du roi. Elles sont pleines d'entrain. La belle Tahibou écoute avec plaisir parler du pays des blancs. Elle s'étonne qu'au milieu de tant de choses il ne soit jamais question de la folle passion qui est pour elle le seul but sérieux qui puisse charmer la vie. J'ai demandé au roi, ce matin, de me confier son fils quand il serait plus grand. « Oui, oui, tout de suite, » a-t-il répondu. J'ai remis la chose à une époque ultérieure, quand cela pourra être utile à la France.

Le soir, la jeune Tahibou et deux autres femmes du roi entrent sous ma tente au moment où, à l'instar de M. Vieux-Bois, je change de linge. C'est avec le costume du mitron au pétrin que j'engage ces reines à s'asseoir. Ma blancheur relative leur arrache de petits cris d'étonnement et d'aimable curiosité. D'embarras, il n'est pas question. Tahibou s'extasie sur tous les objets qui encombrent ma tente ; mais bientôt elle se lève, se rappelant que son rang lui impose une certaine réserve... quand il y a des témoins.

Loin d'avoir à me garantir de l'humidité du sol, j'étends à terre (sous ma tente, bien entendu) mes vêtements mouillés par la rosée du soir, et je les retrouve, le lendemain, secs et chauds.

Agui-Bou vient encore, toujours grave et réservé, vraie figure de négous qui fait couper la tête aux porteurs de mauvaises nouvelles. Il va chasser, dit-il, et n'a pas de cartouches ; il me prie de lui en donner.

Je refuse ; grimace du monarque désappointé. Il demande encore 25 gourdes (125 fr.) sous divers prétextes. Il insiste ; cette fois, je cède. Aly-Kébé les lui rapportera de Bouba.

III

Dimanche 7. — J'avais demandé les porteurs pour quatre heures et demie; ils arrivent à cinq heures et demie, après le chant — ou mieux, le beuglement — du muezzin. Un esclave s'étant enfui, on le remplace par un enfant blessé à la tête, qui se croit perdu à ma suite, et qui pleure toutes les larmes de ses yeux. Faute d'expérience, je me laisse quelque peu attendrir et veux mettre le bagage du blessé sur mon cheval (que je ne monte pas). Maly me prévient à propos que, si j'agis de la sorte, tous les autres noirs vont se dire malades et incapables de rien porter. Pendant ce temps, le jeune gars larmoyant prend son parti de son chagrin et charge son fardeau, qu'il porte sans peine. Sa blessure n'était pour rien dans ses lamentations ; la source de ses pleurs était sa peur d'être livré au blanc.

Impatienté du retard, j'envoie dire au roi que je me mets en route, et je pars en effet. Cinq minutes après arrive Sa Majesté. Je rebrousse alors chemin de quelques pas, et je l'attends. Il est enveloppé avec art dans un long boubou, et les dernières ombres d'un sommeil interrompu pèsent encore sur sa paupière. Il me souhaite bon voyage, me parle de nouveau de la carabine que je lui ai promise, et, les adieux échangés, nous nous séparons.

En cheminant, quelques porteurs s'attardent, mon cheval traîne la jambe, la bande se divise. J'expédie

Maly aux retardataires, et je reste avec le gros de la troupe. Au premier ruisseau, chacun pose à terre son fardeau et s'assied. J'attends deux minutes, puis je donne l'ordre de repartir ; personne ne bouge. Je saisis alors une caisse, je la charge sur la tête d'un porteur que j'arrache à son siège, et je pousse l'homme dans le sentier. J'en fais autant à un deuxième, les autres ne s'en émeuvent pas davantage. Je comprends qu'il faut faire acte de vigueur et d'autorité. Sautant sur le plus grand de la bande, je lui administre une série de coups de poing bien appliqués et le secoue d'importance. L'argument est tout puissant ; le noir cède en poussant de petits cris d'étonnement, et tout le monde part. Nous voilà, ce me semble, rétablis dans le bon chemin.

In petto je ris de bon cœur en pensant à cette nécessité de faire montre de grande colère, alors que je n'en ai nulle envie, et qu'au contraire je pourrais prêter fort à rire du piteux embarras où je serais si ces noirs, au lieu d'obéir, me plantaient là et partaient dans les bois, comme il est raconté dans tous les récits de voyages en pays sauvages.

Plus loin, à douze kilomètres, nouvelle halte dans un village, sous prétexte d'attendre un guide. Mes noirs se répandent dans les cases et rapportent du lait caillé aigre, mêlé de petit lait. La grande calebasse qui contient ce nectar circule à la ronde, comme la fameuse *loving cup* aux festins du lord-maire de Londres, et chacun, à tour de rôle, avale une consciencieuse gorgée. Même cérémonial pour le riz cuit, que mes gaillards mangent à poignée. Sur ces entrefaites arrive Maly avec les retardataires, que je sermone vertement. En même temps je donne l'ordre de renvoyer à Agui-Bou l'esclave qui refusait de marcher (celui qui a reçu les coups). Mon attitude fait impression. Le coupable m'as-

sure qu'à l'avenir il marchera au premier rang. Tout s'arrange enfin, et nous repartons.

A dix heures nous arrivons à Mampata, point situé à 19 kilomètres de Tchikampbil. Chaud soleil, fraîche brise, temps délicieux, 32°. Je me porte à merveille. A cent pas du village, et dissimulé par de beaux arbres, au fond d'un creux ravin un petit torrent limpide murmure, entre les rochers, sa jolie chanson. Les jeunes filles, les pieds dans l'eau, peu profonde, prennent leur bain en s'aspergeant avec une calebasse. Elles le font avec tant d'adresse et lancent leur eau si bien, que trois ou quatre verres d'eau suffisent pour leur mouiller tout le corps. C'est à qui, des baigneuses, se frottera le plus vigoureusement, et ce fourbissage est exécuté par elles sans qu'intervienne la moindre notion de pudeur, sans qu'il s'y mêle par conséquent la moindre idée d'indécence. Quelques-unes de ces noires naïades ont des formes qui feraient la joie d'un statuaire.

Je me baignerais volontiers, moi aussi, car l'eau est claire, mais j'aperçois là, sous les pierres, d'énormes crapauds qu'évidemment je dérange, puis je vois glisser près d'eux des poissons carrés, d'aspect peu séduisant; plus loin ce sont des peaux de serpents qui flottent; puis de gros chapelets de petits œufs de je ne sais quoi, enveloppés dans un sirop visqueux, passent comme un hideux radeau chargé de quelques feuilles sèches ; plus haut un gros rat ou je ne sais quelle autre bête, de la taille d'un lapin, boit à mon eau : c'est l'eau publique. Je renonce facilement à me plonger dans ce liquide trop habité. Les noirs aussi s'en gardent; ils puisent l'eau de leur bain par calebasse à une source latérale qui sort entre les racines enchevêtrées d'un arbre.

Près de moi est tombé de dix mètres de hauteur une gousse de haricot de téli ; elle pèse un kilogramme et

demi et renferme sept fèves plus larges qu'une pièce de cinq francs; je garde la moitié de la cosse, véritable planche épaisse d'un demi centimètre et large de trois doigts. Elle se courbe à l'air sec et s'allonge à l'humidité; c'est un hygomètre tout trouvé.

Midi. J'ai bu une calebasse de lait aigre, mauvaise boisson, c'est vrai, mais douée de propriétés apéritives. J'attends du riz ou du poulet. Le chef du village déclare qu'il n'a rien. Je connais ces refus systématiques; tous les voyageurs ont eu à s'en plaindre et à les combattre. J'ai parlé haut et ferme, et riz et poulet m'ont été apportés promptement.

Reparti à quatre heures; arrivé à six heures et demie à Saalla, à 12 kilomètres. Mêmes difficultés pour trouver à manger: le chef déclare ne rien avoir; je parviens aisément toutefois, par les mêmes moyens que ci-dessus, à vaincre son mauvais vouloir, ou peut-être simplement son indolente indifférence.

Je me couche à sept heures. A neuf heures et demie, on m'apporte du riz bouilli à l'eau, sans beurre ni sel: mais mon appétit supplée au défaut d'assaisonnement. — Belle nuit. Les enfants rêvent de l'homme blanc et crient avec terreur: « Toubab! Toubab! » Les petits enfants, quand il s'en trouve sur mon chemin, dans les villages, fuient en pleurant, de toute la vitesse de leurs petites jambes.

Lundi 8. — Levé à quatre heures, je vois enfin l'étoile polaire que les brumes de l'horizon m'avaient jusque-là cachée. Les deux Ourses sont entièrement visibles aussi; c'est la première fois. Demain, je relèverai la latitude et la longitude par chronomètre et distance lunaire. Départ à six heures, sans trop d'encombre.

A Sanguerre, dernier village du Foréah, où nous ne

tardons pas à arriver, on me dit qu'au village suivant il n'y a rien à manger ; les soldats y ont passé et ont tout dévoré. J'achète un peu de mil, la charge de deux porteurs, que j'engage pour le court trajet jusqu'à Daballaré. Je vais tuer deux pigeons sur le premier arbre venu. Maly m'apporte du beurre frais, du vrai beurre — à l'état liquide, bien entendu, et en bouteille, comme de l'huile, vu la température (33° à l'ombre la plus noire de ma case). Outre les deux pigeons destinés à mon dîner, j'ai abattu dans un champ à bœufs, où les mouches sont nombreuses, un oiseau bizarre, sorte d'engoulevent, dont je n'ai pu obtenir le nom ; il est de la taille d'une caille, avec la couleur de l'épervier ; il a de larges ailes, le vol sourd de la chouette, de grands yeux, le bec court, la bouche énorme, avec une langue minuscule. Le plus curieux, c'est que sur le milieu de chaque aile est une longue plume à tige nue, de 25 centimètres de long, et dont les barbes n'existent que sur les cinq ou six derniers centimètres. Cet oiseau voltigeait tout autour de moi, rasant le sol, se blotissant à terre à chaque instant, et repartant dans un vol très capricieux. Les noirs le prétendent venimeux.

Je traverse d'élégants bosquets de gardénias couverts de fleurs comme les azalées du lac de Côme ; on les prendrait pour de gigantesques bouquets. Les bois de bambous ont cessé ; les cases sont faites en nattes de paille tressée.

Un peu avant d'arriver à Dabalaré, à 19 kilomètres, tandis que je suis le sentier en avant de ma troupe, avec un gamin qui fait même route, un quadrupède, que je juge devoir être d'assez grande taille au bruit qu'il fait dans les hautes herbes, nous escorte en marchant parallèlement à nous et séparé de nous seulement par un intervalle de deux ou trois pas. Je n'ai,

comme à l'ordinaire, d'autres armes qu'un parasol et mon mouchoir de poche; impossible de tuer la bête. J'enfonce mon ombrelle ouverte dans la paille sèche; le bruit fait éloigner l'animal, qui gagne lentement une petite hauteur à quelque distance de là. Impossible de bien voir.

Tout ce pays n'offre pas grand attrait. L'incendie annuel des hautes herbes détruit les taillis et les basses branches, et l'on meurt au soleil, au milieu de bois maigres, qui n'ont ni ombre ni fraîcheur. Enfin, le soir, j'aperçois une colline. Depuis Bouba nous avions voyagé en pays plat. A huit heures, nous arrivons à Dabalaré. Rien à manger. Le chef, après de longs pourparlers, nous donne quelques poignées de riz.

Ici, les cases changent d'aspect; elles sont un peu préférables à celles du Foréah, plus jolies et plus agréables à habiter. Les murs sont en terre, les toits en chaume épais, descendant presque jusqu'au sol; de longues perches en bambous pendent sur le chaume de haut en bas, pour le maintenir en cas de vent. Ces habitations ressemblent à de hautes meules de foin. On y est beaucoup mieux abrité du soleil que dans les cabanes de joncs du Foréah.

Mardi 9. — Levé à quatre heures, je réveille mes hommes. Il en manque dix à l'appel, ils se sont enfuis pendant la nuit. On s'imagine facilement ma colère. J'entame d'interminables discussions. Les indigènes manifestent des prétentions exagérées. Tout s'arrange à la fin; mais je profite de la circonstance pour écrire à Bouba, au sujet des soixante-cinq porteurs de Sombeltombo et d'Agui-Bou, qui doivent bientôt me rejoindre avec le reste de ma pacotille. J'achète un peu de riz, ce qui me fournit l'occasion de faire remarquer à Maly

qu'il me vole plus qu'il ne me sert. Tout cela nous fait perdre pour la marche un temps précieux ; le soleil est haut, je partirai plus tard et me rattraperai dans la forêt sans village dans laquelle je vais entrer, et où les porteurs seront, je crois, moins tentés de s'échapper. J'ai pris le sage parti de ne plus me fâcher de rien, puisqu'au fond tout m'enchante, et que mes contrariétés même ne persistent pas et n'ébranlent ni ma confiance, ni ma bonne humeur.

Le chef grognon d'hier soir et moi, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Il n'y a pas de lait; il m'apporte du miel et des œufs. Grand festin en perspective : du riz, un poulet, des œufs, du miel et deux nèfles ! Ombre de Lucullus, qui, du haut du ciel — ou d'ailleurs — contemplez mon régal, vous devez être contente !

Les greniers à riz, dans ce pays-ci, sont de gigantesques amphores, ou, si l'on veut, des silos hors terre en argile, élevés à 40 centimètres du sol sur des pilotis. Le riz que renferment ceux que j'ai en ce moment sous les yeux est à Alpha-Ibrahim. — Mais voici un visiteur qui m'arrive ; c'est, m'annonce-t-on, le fils d'un grand chef du roi de Timbo. Le nouveau venu entre dans ma case, s'assied sur ses talons, ainsi que sa suite, alignée le plus correctement du monde de chaque côté de mon lit. Je lui fais donner du tabac qu'il mâche *con gusto*, en ayant soin d'assaisonner sa chique d'un peu de cendre de bois prise au foyer avec son doigt mouillé. Cette cendre donne du piquant à son tabac par la potasse qu'elle contient. — Je reçois aussi un griot (chanteur de louanges) du roi.

Je pars à quatre heures, la tête reposée. L'ombre de la case, mieux close, m'a calmé les nerfs. Je fais seule-

ment 11 kilomètres, et sur le bord d'un marigot, mes hommes bivouaquent par groupes ; je plante ma tente à 50 mètres d'eux. Le site est charmant ; les feux sous les grands arbres animent la forêt de lueurs fantastiques.

Mercredi 10. — La température de la nuit a été agréable : 18°. J'ai merveilleusement dormi. A six heures moins vingt minutes, nous nous mettons en marche. A dix heures, nous avons franchi 25 kilomètres. Nous faisons halte. Après ce repos, nous traversons successivement deux marigots au milieu de belles forêts. Il a fallu, pour faire passer mon cheval, pratiquer à coups de hache un sentier à travers les lianes. — Plus loin, nouvelle halte au bord d'un marigot, dans lequel j'essaye, sans succès, de pêcher. L'air, échauffé sur les surfaces lisses unies des rochers qui nous entourent, nous arrive par bouffées brûlantes.

L'ensemble du pays est bien boisé. Le sentier seul est exposé au plein soleil ; il suit les parties dénudées, qu'on entretient telles par le feu, de 50 à 100 mètres de chaque côté. Ainsi dégagé, il est moins favorable aux embuscades et plus commode aux porteurs de fardeaux, que les branches gêneraient beaucoup.

L'air est bon, le pays sain ; on y établirait aisément des postes militaires, agréablement situés et faciles à défendre, où les troupes de la côte viendraient refaire leur santé. Le sol produirait ce qu'on voudrait ; une infinité d'arbres offrent leurs fruits aux passants ; on trouve partout, même dans la saison sèche, de belles eaux courantes.

Les singes abondent ; il en est de grande taille (1 mètre environ). Tout le long du chemin, j'entends leurs troupes aboyer dans les bois. J'assiste aux folles gam-

PÊCHE AU BORD D'UN MARIGOT

bades d'une soixantaine d'entre eux, qui jouent dans une clairière que domine le sentier. Nous rencontrons aussi des biches et des sangliers. Un loup a suivi le sentier devant moi ; l'empreinte de sa grosse patte est toute fraîche sur la poussière.

Dans les villages que nous traversons, les chiens aboient, les enfants pleurent, les poules s'enfuient tumultueusement, les femmes sont ébahies, les hommes prennent des attitudes.

Attaqué par les fourmis pendant la nuit, j'ai vu mon repos un instant fort compromis ; je me suis tiré d'affaire toutefois avec un peu de camphre, dont l'odeur a éloigné ces visiteuses incommodes. L'espèce fourmi est nombreuse dans cette région. Une variété, désignée sous le nom de magnan, dévore les plus grosses proies. Ces fourmis marchent toujours en troupes serrées ; si elles entrent dans une case, les habitants sont obligés de déguerpir jusqu'à ce que l'armée entière soit passée. Un prisonnier, à Bissao, a été mangé dans une nuit. Un bœuf, un cheval enfermés sont bientôt dévorés et laissés à l'état de squelettes si on ne leur donne pas la liberté de fuir la bande vorace. Quand je rencontre en chemin des fourmis de cette espèce, les noirs me préviennent toujours, afin que j'évite de marcher sur la ligne que couvrent leurs bataillons.

On se figure peu combien il est fatigant, pour le voyageur en marche, de crayonner ses notes à chaque étape, à chaque temps d'arrêt. Lorsqu'on se sent harassé de corps et d'esprit, c'est un vrai supplice que de rester là, assis, courbé en deux, à écrire, alors qu'il serait si bon de s'étendre ! Mais le carnet est le compagnon, le confident ; il n'y a de conversation possible qu'avec lui. La patience, cependant, me manque constamment pour raconter par le menu les incidents de chaque heure, et

reproduire quelque chose des émotions de toute sorte que j'éprouve à la vue de ces scènes étranges, au milieu de cette nature vigoureuse, si différente de ce que nous offre notre vieille Europe civilisée. Il faut pour voyager aimer la solitude, interroger tout le monde et se garder de tout croire, marcher au but par tous ses mouvements, par tous ses actes. Le voyageur doit avoir une telle habitude de *vouloir*, que sa propre volonté devienne comme une force fatale à laquelle lui-même ne peut plus se dérober et qui, au moment où ses autres forces fléchissent, le fasse triompher comme malgré lui des obstacles de la vie : *invitus vitam vincere.*

Ce soir, l'interprète m'avertit qu'il faut charger les armes : les tigres et les lions pourraient nous visiter. Tartarin de Tarascon, que ta grande ombre me protège !

A peine endormi, je suis réveillé par un rat qui fait vacarme dans mon bagage. Ma tente offre un aspect des plus coquets, dressée dans ces bouquets de bambous gris se détachant sur le vert sombre du marigot. Mon petit drapeau me tient compagnie.

Les régions inhabitées se désignent ici par le nom de *oula.*

Jeudi 11. — Levé le camp à cinq heures quarante-cinq minutes. Halte à 24 kilomètres ; même aspect : grands bois, collines un peu plus hautes. Traversé trois jolis marigots.

Une troupe d'antilopes oryx bondit devant moi ; ces gracieux animaux sont gros comme des bœufs ; ils ont des jambes fines et des formes élégantes ; leurs cornes fuyantes et droites sont portées en arrière et s'appuient presque sur la bosse de leur cou lorqu'ils relèvent la tête. Quelques instants après, un énorme sanglier, suivi

de deux marcassins, traverse le sentier en fuyant à toute vitesse et la queue tendue. Je tire divers oiseaux pêchant dans un étang.

Mes porteurs ont, paraît-il, comploté de s'en aller. Le plus décidé part en avant avec un plus jeune. Je cours, en plein soleil, pour rattraper mes fuyards qui gravissent la côte. Je les atteins et tance vigoureusement le plus grand; il ne comprend pas mes paroles, mais il comprend à merveille mon ton et mes gestes. Je lui enlève son fusil qu'il paraît trop consulter, et il revient piteux, suivi de son acolyte. Personne ne bronche plus. Mes Yolofs, pleins d'ardeur, sont venus à mon aide, comme les carabiniers d'Offenbach, lorsque le coupable s'était déjà rendu. Je n'aurais pas été ravi de me trouver sans porteurs là, au milieu des bois, loin de tout village. — Départ à trois heures.

Nous nous arrêtons, à cinq heures et demie, sur les bords du Fééfini, où j'installe ma tente. — 38 kilomètres dans la journée ; trois bains dans les intervalles et six nèfles pour dîner. — Je me sens un peu fatigué.

Vendredi 12. — J'ai mal dormi. — Départ à cinq heures trente minutes. Arrivé vers neuf heures à Léla, village de captifs. J'y achète une chèvre. Le village est sur le bord d'un joli ravin encaissé, profond de 80 mètres, dont on défriche les pentes pour cultiver du riz. Les pluies pendant l'hivernage suffisent à entretenir l'humidité nécessaire. J'y rencontre l'arbre à pluie. Les feuilles de ce végétal, redressées la nuit, recueillent la rosée et la laissent ensuite retomber en pluie le matin. La terre et les feuilles sont inondées au pied dudit arbre, et tandis que continue cette averse, le sol, hors du rayon des feuilles, est sec, et la poussière parfaitement libre au vent.

J'assiste à une violente et interminable querelle, dont voici la cause : trois grains de riz au saindoux sont allés choir dans le couvercle de la marmite réservée aux musulmans, et l'on n'a pas lavé ce couvercle avant de s'en servir ! Que va dire Mahomet ? Allah fermera certainement son saint paradis à ces marabouts au saindoux. Et dire que ces gredins si scrupuleux, qui font le salam avec une admirable exactitude et une édifiante componction, sont, en somme, des gens de sac et de corde !

A six heures et demie du soir, le jour a complètement baissé. Je m'étends sous ma tente ouverte et passe immédiatement à l'état de bête curieuse. Les femmes du village font cercle autour de moi ; celle du chef vient me toucher, me palper, me retourner pour bien s'assurer de la réalité du « toubab ». La foule augmente. Bien ennuyeux ces curieux accroupis ou debout tout autour de moi, épiant chacun de mes gestes ! Les enfants se cachent derrière leur mère, et observent d'un œil ; les femmes chuchotent, les hommes échangent leurs réflexions. A tous les villages cela recommence. Je laisse ces gens satisfaire leur curiosité ; peut-être ne verront-ils plus de blanc de leur vie.

IV

Samedi 13. — Il est six heures et demie ; nous partons. Avant de me mettre en route, j'ai à me débarrasser d'un homme qui prêchait la révolte pour empêcher mon voyage, qui l'inquiète. Ce personnage indépendant voudrait me faire refuser vivres, porteurs et cases. J'aperçois quelques cicatrices fraîches sous son boubou flottant ; je m'informe. Modhi-Moktar lui a fait donner cinquante

coups de corde, il y a peu de temps : il avait pénétré et s'était attardé dans le harem du sire. Il n'est pas esclave. Je déclare haut et ferme que s'il prend les devants, pour nous susciter des difficultés, je lui brûlerai la cervelle. Maly pense que cinquante coups de corde le condamneraient au repos pour un temps suffisant. Soit; je les lui promets, et ne l'ai plus revu.

Après une marche de 14 kilomètres, nous atteignons Paravali. Les hommes sont aux champs ou dans les bois, je ne pourrai repartir que demain; voilà une demi-journée de perdue! Ne soyons pas trop exigeant cependant. Nous avons déjà franchi 200 kilomètres en huit jours de marche. Ce n'est pas mal pour le début. Espérons que cela s'améliorera.

Le soleil m'avait rendu malade, hier et avant-hier; j'en avais l'imagination comme affolée. Peut-être mon malaise tenait-il aussi à l'influence pernicieuse de l'eau que je suis trop souvent forcé de boire, et qui, claire ou opaline, est toujours chargée de détritus végétaux, plus ou moins vénéneux, qui y dissolvent leurs poisons.

Paravali est encore un village de captifs. Il appartient à Alpha-Ibrahim. Quelles douloureuses réflexions inspire la vue de cette marchandise humaine emmagasinée pour la vente, de ces enfants surtout qui seront séparés de leurs mères dès que le marché les réclamera! Le stock est logé, nourri et souvent n'a rien à faire. Ces pauvres diables ne sont, en somme, pas malheureux. Mais que leur réserve le lendemain? A toute heure peut venir un nouveau maître, et aussi l'ordre de le suivre!

Dimanche 14. — Départ à six heures dix minutes. — J'arrive à Téliri, autre village de captifs, à dix heures trente minutes, un peu avant mes hommes, qui sont las, disent-ils. Je trouve là du mil pour mon cheval, et de

bon riz pour nous. Mais je n'aurai de porteurs que demain matin, et je suis obligé de me contenter de ces 24 kilomètres.

Au sud je vois les hautes montagnes du Rio-Pongo.

J'ai regardé l'heure à ma montre : les yeux, qui suivent tous mes mouvements, ont aperçu l'objet; il a fallu faire marcher la sonnerie de la répétition pour tout ce monde de curieux qui veulent voir et toucher. Dans l'assistance, je remarque une fort belle fille; c'est un type accompli; rien à reprendre à ses traits d'un dessin d'une rare pureté : beaux yeux mystérieux, nez correct, mince et busqué, lèvre presque mince. Quel dommage que tout cela soit noir!

Je voulais installer ma tente sous les grands arbres, mais on m'en a détourné : quelques-uns d'entre eux ont le don fatal du mancenillier, et les serpents pullulent. J'ai dû m'établir, comme à l'ordinaire, entre les cases, sur le sol brûlant.

Lundi 15. — Alpha est parti dans la nuit; son village est près d'ici. Je le regrette, c'était un bon porteur.

Départ à six heures moins vingt minutes, avec le père de Diafarou, rencontré là. Diafarou, dont je n'ai pas encore parlé, est un officier de la maison d'Agui-Bou; il m'a été donné par celui-ci. Je ne sache pas qu'il existe laideur pareille à celle de cet homme. — A huit heures et demie, arrivé à Missida-Bouli, à 14 kilomètres. Forêts, singes, serpents et fleurs. Encore une maigre étape. C'est 30 à 40 kilomètres qu'il faudrait faire par jour.

Le chef du village me cède sa case et son hamac. N'ayant pas mieux à faire, je dors, c'est toujours une demi-heure de passée! Pendant ce temps, les noirs m'inspectent à leur aise. Kauly va tuer cinq colombes grasses. Maly achète un cuissot de biche.

Que de moineaux partout! Ils sont en troupes innombrables. Lorsqu'ils s'élèvent des hautes herbes en vols serrés, on dirait un lointain roulement de tonnerre. J'ai tiré au hasard dans le tas, et j'en ai tué vingt-quatre du même coup. Ces jolies petites bêtes ont l'air d'une pelote; la tête et le cou sont aussi gros que le corps, qui lui-même est tout petit.

J'ai donné deux brasses de guinée au père de Diafarou qui m'a conduit ici.

Mon cheval ne m'est pas fort utile; je ne l'ai pas encore monté. Les rochers sont durs aux pieds non ferrés de la pauvre bête.

Une grande case de 15 mètres de diamètre et de 10 ou 12 de hauteur, avec chambre intérieure à murs de 50 centimètres d'épaisseur, constitue la mosquée ou *missida*. Le plafond de la chambre, à 2 m. 50 c. environ du sol, est formé de grosses poutres, et supporté par quatre troncs d'arbres servant de piliers. Les villages importants ont une mosquée (missida), et ce mot est accolé à leur nom (Missida-Bouli). Les autres villages moindres sont dits *foulahsso;* les villages de captifs, *roumdé;* les villages de pâtres ou de bœufs, *ouro*.

En arrivant, ce matin, j'ai vu avec plaisir un vieux noir qui apprenait à lire à des enfants (dans le Coran). Outre la classe du matin, il y a classe le soir, de six à huit heures. Pendant ces deux heures, les enfants lisent, en criant à tue-tête, à la clarté d'un grand feu de bois.

Dans le voisinage de l'école, j'ai eu l'honneur de me croiser avec un vieux chef qui a daigné roter en me serrant la main, signe suprême de bienveillant accueil.

Mardi 16. — Départ à cinq heures quarante minutes, après une mauvaise nuit passée debout, en proie à de

terribles douleurs d'entrailles qui me torturent depuis vingt-quatre heures. Je crois que je me suis empoisonné en étudiant de trop près le fruit vénéneux du botane. Je laisse à penser les lugubres réflexions qui m'accablent. S'il fallait finir là, sans revoir ceux que j'aime!... Mais trêve aux noires pensées, ma caravane est prête; je me mets en route en pressant à deux mains mon ventre endolori.

Après une marche pénible de 25 kilomètres, nous arrivons à Madina, dans le Bové. Mes hommes sont fatigués. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Ici j'aurai peut-être du lait, et dans ce cas, je resterai toute la journée de demain.

Je fais diète et passe tout le jour sur le bord d'un joli torrent à me reposer, en rêvant de la France, de Faure et de Judic, de jolies femmes et de gens d'esprit, pour oublier mon mal. Mais le soleil est partout à l'affût de ma personne. C'est un ennemi implacable, il veut ma mort sans nul doute ; mais je ne rendrai pas si facilement les armes !

Ici, certains bambous produisent une sorte de fruit semblable extérieurement à une pomme de pin et dont on mange l'intérieur.

J'ai oublié de noter, dans les plaines du Foréah, des espaces couverts de nids de wandhi, sorte de fourmis, en quantités innombrables; ils ont 80 centimètres de hauteur. Le chapeau ou couvercle en terre de la petite butte est très résistant et imperméable à l'eau. Les noirs s'en servent quelquefois pour couvrir le sommet de leurs cases.

Les habitants du Foréah ne peuvent s'aventurer dans cette région, si ce n'est en escortant un roi. J'en ai un là parmi mes porteurs, qui était venu trafiquer; on lui a pris sa marchandise et on l'a retenu captif.

TORRENT PRÈS DE MADINA

Le temps est orageux, le ciel chargé de gros nuages. A six heures du soir, on m'apporte une calebasse de lait; je me sens rétabli et tout prêt à repartir.

Mercredi 17. — Nuit meilleure; je n'ai pas souffert. Les bag-bags ont mangé ma ceinture de laine, mon cordon de montre, attaqué mon parasol et percé mes sacs de cuir. — Ma case de repos a 7 mètres de large; les murs sont en bambous et en paille, le tout enduit de terre. Devant la porte est un petit préau en terre pétrie et battue, bien lisse, douce aux pieds nus. Comme partout, la porte n'a pas plus de 60 centimètres de haut; il faut se mettre presque à quatre pattes pour entrer.

Le lit des noirs est composé de quatre piquets s'élevant à 30 centimètres du sol et portant un cadre sur lequel sont posés des bambous; c'est frais, mais peu moelleux.

Le village est entouré de bazas ou palmiers à magnifiques gerbes de jeunes feuilles, de 10 mètres de hauteur, partant de terre en bouquets imposants.

J'ai continué à boire du lait. J'ai passé néanmoins une journée misérable, seul au fond de ma case. Ce soir, je me sens mieux. La nuit, j'ai été mordu par de petites fourmis dont la piqûre est analogue à celle de l'abeille, mais plus douloureuse. La douleur persiste, très vive, deux ou trois jours sans rougeur ni enflure, et revient avec des intermittences de plus en plus espacées. Ce matin, un noir, assis sous ma tente, a été mordu, il est allé promptement secouer ses guenilles dans le bois.

Les gens sont ici d'une curiosité plus discrète; ils sont aussi plus timides. Quelques-uns, en me voyant, jettent des cris de surprise et d'effroi. Ainsi, hier, une

femme qui, le dos courbé, sortait par la porte basse de sa case au moment où je passais, et qui en se redressant m'aperçut tout à coup, rentra précipitamment en poussant une exclamation que je traduirais à Marseille par un : « Eh ! Seigneur Jésus ! *qué es aquo?* »

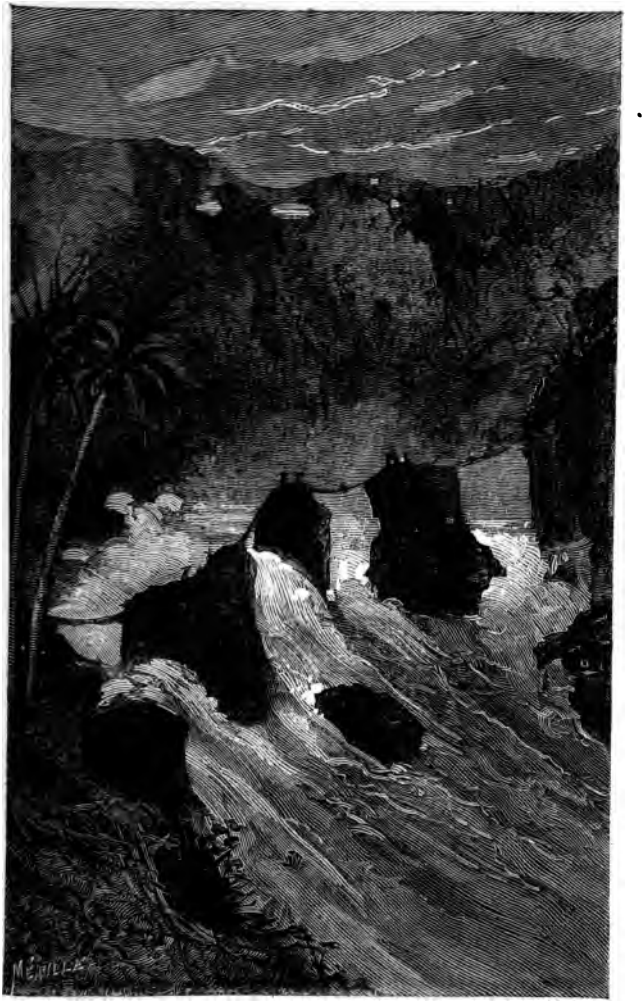
Jeudi 18. — Quoique j'aie mal dormi, je vais décidément mieux. Je n'ai presque plus de douleurs d'entrailles ; le lait m'a été un bon contre-poison.

La matinée est fraîche ; nous partons à six heures. A 9 kilomètres de notre point de départ, nous traversons un petit torrent coulant S.-O., sous une épaisse couche de feuilles aquatiques, et débitant environ 1 mètre 50 centimètres cubes d'eau par seconde. Au beau milieu, le pont de feuilles et d'herbe cède, et je prends un bain forcé.

Cinq kilomètres plus loin, nous traversons le Grand-Tomine, rivière débitant environ 10 mètres cubes d'eau à la seconde et coulant dans une direction S.-O., entre de beaux rochers de grès et de quartz ferrugineux qu'elle a rongés en forme de champignons. On passe sur plusieurs ponts faits de fagots de longs bambous. J'ai sondé avec un bâton de 2 mètres sans trouver le fond. Dans les temps de pluie, ces pittoresques rochers sont recouverts, le torrent remplit tout son lit, large de 50 mètres. Plus bas, je le vois s'enfoncer sous bois. — Le baromètre marque 735 millimètres.

A 16 kilomètres de là nous faisons halte dans la forêt, sous l'abri de quelques cabanes de pâtres, cabanes de feuilles. Il faudra y coucher.

J'ai eu mal à la tête toute la nuit pour avoir passé la journée dans ces cases, dont le chaume trop mince, bien qu'interceptant la lumière, ne m'a pas préservé de l'action du soleil.



LE GRAND-TOMINE

Le représentant du roi est d'humeur maussade. Il s'est battu hier avec un de mes hommes. Le noble idiot voulait de la poudre pour tirer des coups de fusil en signe de réjouissance ; j'ai fait dire que je refusais ; *inde iræ.*

Ce matin nous nous sommes perdus dans les bois. Ce n'a été qu'une alerte. Tout s'arrangera si je ne suis pas malade, et je sens que je vais mieux. J'ai 34° à l'ombre dans ma case — c'est du froid — et 60° au soleil ; la terre m'a brûlé les pieds. Je bois du petit-lait aigre, à demi tourné, dit *cossam ;* ce n'est pas trop mauvais, je finirai par m'y habituer.

Après une marche de 16 kilomètres, nous atteignons un roumdé. On m'offre de bon lait, frais ou aigri, à mon choix. J'ai une case bien close, mais c'est celle d'une horrible vieille qui ne paraît pas songer à en déguerpir. Cette épouvantable duègne est une des femmes du chef ; son costume se compose d'un collier, d'un turban et d'un bout de cotonnade noué autour des reins. Impossible d'attribuer un âge quelconque à cette laide momie à peau ridée. Elle est fort à l'aise et très gaie sous sa tignasse blanc sale. Elle mâche du tabac mêlé de cendre, tousse, crache, lave en détail sa figure, ses yeux, son nez, sa bouche, ses oreilles, ses pieds, ses jambes d'araignée, ses bras et enfin ses mains, tout en jacassant avec les voisins et voisines qui viennent voir le « toubab ». Ecœuré devant ce hideux tableau, je pars d'un bond me réfugier dans une autre case, où je fais venir le chef. A la suite d'un palabre vivement mené, j'obtiens sur l'heure du riz, un poulet et des porteurs qu'il a sous la main. C'est deux ou trois heures de marche de gagnées.

Les indigènes se servent ici de bonnes oulles en terre noire pour conserver l'eau, faire la cuisine, etc. Ces

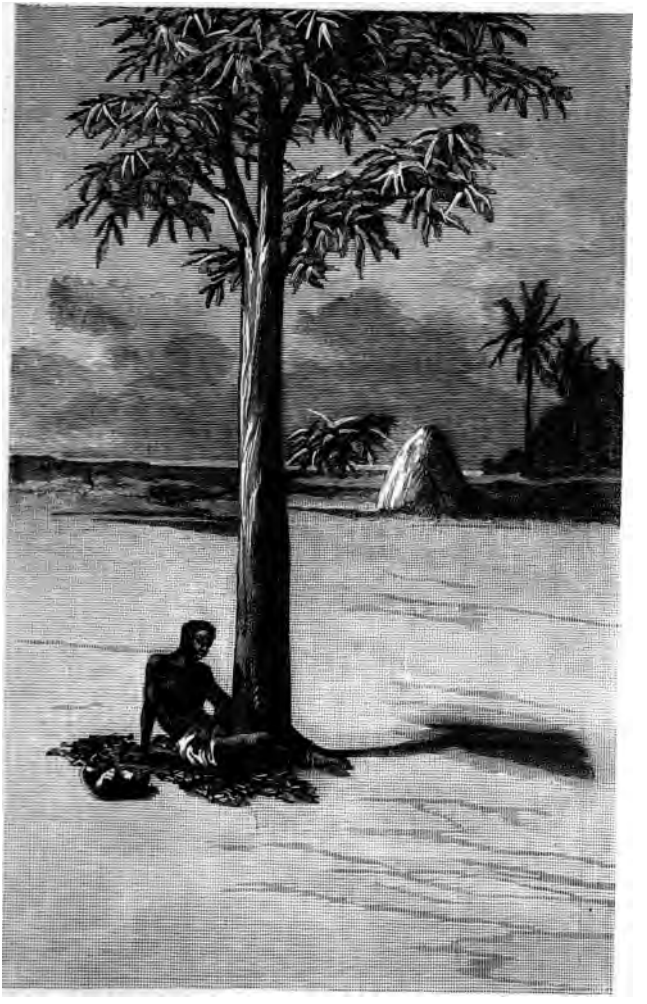
vases ont l'aspect de vases étrusques, ils sont faits à la main sans tour ni moule ; la forme sphérique leur est donnée au moyen d'un petit cerceau. C'est, dans chaque village, la femme du forgeron qui les confectionne.

Un captif du village, qui s'était évadé, a passé la nuit aux fers. Accroupi sur une natte en lambeaux, au pied d'un arbre qui est entre ses jambes, le pauvre diable a les pieds pris dans deux anneaux de fer réunis par une tige. Comme il a les mains libres, il n'aurait, pour s'étendre, sinon s'évader encore, qu'à retirer cette tige qu'on a négligé d'assujettir ; il est, paraît-il, trop obtus pour en avoir l'idée. Quelques nèfles, dans un débris de calebasse, composent toute sa nourriture.

Seize kilomètres dans une journée, c'est d'une lenteur désespérante. Quand j'insiste, Maly me répond que le roi ne va pas plus vite.

Il me faut éviter Touba ; la petite vérole y règne, et mes noirs, qui ne sont pas vaccinés, en ont grand'peur. Nous inclinons un peu plus au sud pour gagner Saré-Kankou. Si j'avais suivi la bonne route, j'aurais eu, me dit-on, tout à souhait sur mon chemin. Il est toujours prudent de ne rien croire de ces belles paroles. Aussi ai-je préféré être moins bien pourvu et aller plus vite en prenant le plus court.

Les gens de ce roumdé sont des Sousous. Ils portent mes bagages sur la montagne en face, à Saré-Kankou (*saré* signifie village en langue sousou). C'est à 4 kilomètres seulement, mais le chemin monte à pic. En atteignant le sommet de la falaise, je rencontre deux de ces porteurs sousous qui reviennent, deux robustes et intelligents gaillards. Me supposant un peu las, ils m'offrent leurs bons offices et, se précipitant sur moi, ils m'étreignent si bien de la tête aux pieds que je sens *la fatigue* disparaître comme par enchantement sous



CAPTIF AUX FERS

leur vigoureux et salutaire massage. L'ascension m'avait pris trois quarts d'heure. — Il y a sur ce point d'intéressantes études géologiques à faire, mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter.

Le vieux chef Thiago prétend qu'il n'a rien à nous donner à manger, et pas de porteurs ; c'est toujours le même discours, la même histoire, qui se termine de la même façon. Je lui ai dit qu'il allait être lié, et que demain je le mènerais à Timbo, où il s'expliquerait avec le roi. Cette menace a produit l'effet attendu ; le vieux récalcitrant s'est hâté d'apporter ce qu'il fallait et il m'a promis des porteurs.

J'ai laissé à droite sur ma route Alpha-Gassou, roi pillard, qui détrousse volontiers les caravanes. C'est lui qui vient de faire la guerre aux Moghis Forès dans le Rio-Nunez. Il a été battu. Il est maintenant campé à Compèta.

V

Samedi 20. — Mauvaise nuit, fourmis, araignées, punaises, toute une armée d'insectes ligués contre mon sommeil !

Grande alerte nocturne. Il était plus de minuit, je venais de fermer ma tente pour que le vent qui s'y engouffrait cessât de m'inquiéter, lorsque des bruits de pas précipités se font entendre. Tout aussitôt une forme noire s'introduit vivement. Je suis sans armes ; j'interroge ; pas de réponse, mais la silhouette révèle une femme. Celle-ci se décide à parler cependant et me fait comprendre qu'elle fuit son maître qui veut la battre. « Bon, me dis-je, si le jaloux la trouve chez le toubab, il ne sera pas content ! » Il ne tarde pas en

effet à arriver. Il faut être galant avec le sexe faible, et, pendant que le tyran passe d'un côté, je fais évader la victime de l'autre. Je reconnais alors, dans la pénombre d'une nuit couverte, la fille qui porte mes bagages. Une belle fille ! dix-huit ans, des bras un peu maigres, mais une taille charmante. Le persécuteur n'est autre que le hideux Diafarou. L'affreux personnage rejoint la fugitive dans une case voisine. Elle veut fuir de plus belle, et tombe, en sortant, sur Maly qui dort par là à la belle étoile. Elle se cramponne à lui, sans que le dormeur, réveillé en sursaut et tout ahuri, comprenne rien à cet assaut. L'horrible Diafarou, toujours derrière les talons de la belle, s'empare d'un bâton et s'apprête à la corriger d'importance.

A ce spectacle je ne fais qu'un bond, j'arrache le bâton des mains de Diafarou et le menace de toute ma colère. Réveillés par mes accents courroucés, mes hommes sont venus voir. Diafarou, qui craint fort les coups de pistolet, « surtout dans la tête », dit-il piteusement à l'interprète, renonce enfin à ses projets et, tout tremblant et les bras ballants, rentre dans ses pénates. S'il avait rêvé d'oublier un instant le labeur du jour dans les bras de sa belle esclave, cette course, la nuit, pieds nus, dans les chaumes courts et piquants, a dû singulièrement refroidir son ardeur.

La petite femme veut que je l'achète. Elle dit que le vilain Diafarou la battra plus tard ; il l'a déjà pincée sournoisement pour que je ne remarque pas sa gymnastique.

Quand on voit combien on tirerait meilleur parti des noirs libres et paresseux, si l'on pouvait les stimuler un peu à l'aide du bâton, on incline tout d'abord à admettre volontiers que, comme avec le Ciel, il est avec la question de l'esclavage des accommodements. Mais ce petit

accès d'indifférence est vite passé, et l'on est bientôt saisi d'horreur et de compassion en voyant ces pauvres diables tristes, sans joies, sans pensées à eux, sans famille, sans rien qui leur assure le présent ou l'avenir. Et leurs maîtres cependant ne leur sont pas toujours

CHUTE DU DJOURNEY

supérieurs ! Mais chez l'esclave, tout sentiment finit promptement par s'effacer ; l'être humain s'éteint, la brute seule reste.

Le voyageur européen s'habitue peu à peu aux choses

du pays ; mais cette question de l'esclavage prend au contraire pour lui, d'instant en instant, des proportions plus grandes ; elle domine tout le reste en effet et devient le premier intérêt d'un voyage en Afrique.

A cinq heures et demie, les porteurs sont exacts. Par déférence le vieux Thiago m'accompagne jusqu'à la lisière du bois en portant mon ombrelle. Après son départ, les singes n'ont pas cessé de me faire escorte.

Une belle chute d'eau, celle du Djourney, dont le grondement s'entend à 2 kilomètres de distance, se précipite du haut de la montagne qui fait face à Saré-Kankou. On se croirait en Suisse.

Je puis me procurer de bon lait frais (*biradam*), et du lait caillé aigre (*cossam*), également agréable. Je viens d'en boire dans une case, au milieu d'un troupeau que les femmes sont occupées à traire.

Arrivés à Quélé, à 8 kilomètres, pendant que je surveillais l'arrière-garde, les porteurs laissent là leurs fardeaux et s'en vont, à la barbe de cet idiot de Diafarou, qui tient l'avant-garde de la colonne.

Maintenant, il faut palabrer avec Sa-Cimba, chef de Quélé, qui, comme c'était à prévoir, refuse d'abord de me donner des vivres, puis finit par consentir, en apparence enchanté, et ne m'apporte réellement qu'un vieux coq et à peine la moitié du riz qu'il me faut. — Sa-Cimba, je l'apprends, n'est chef qu'en sous-ordre. Le véritable chef est absent. La femme de celui-ci m'apporte du miel délicieux, qui lui vaut de ma part un morceau d'étoffe dont elle se montre ravie.

En cheminant sous bois, j'ai renconté des arbres à caoutchouc dont on mange le fruit. Ce fruit, de saveur âpre, est recouvert d'une coque résistante, jaune, semblable à une coquille d'œuf. J'ai remarqué de nouveau les loukous dont les longues gousses de 12 centimètres,

s'ouvrant en six parties, laissent tomber une soie jusqu'ici inutilisée. Je dois noter encore le douki, sorte de mangotier, dont le fruit, en forme de poire, est délicieux.

Ici, à Quélé, la vallée est jolie et bien encadrée ; il serait facile de l'arroser toute l'année en retenant les eaux du Djourney. Partout sont des bois de bambous, des gardénias et de beaux rotins, dont les tiges servent à faire les nakavas des porteurs. On coupe les bois de bambous tous les quatre ans, pour cultiver du riz à leur place.

La case que j'occupe a 8 mètres de large ; elle est pourvue d'un bon hamac. — La belle Djoconda, la femme battue de la nuit dernière, me persécute pour que je l'emmène. Je comprends que le régime que suivent mes gens lui plaise mieux. — Avec les autres visiteurs entre une jolie femme, à la peau d'ébène, naturellement, mais au nez correct, aux lèvres minces, à la figure ovale C'est une simple curieuse qui tient à voir de près le grand chef blanc : cela lui paraît si invraisemblable !

Nous faisons encore 9 kilomètres de quatre à six heures du soir, soit 17 kilomètres pour la journée, et nous arrivons au roumdé de Cohara. La tente dressée aussitôt produit son effet ordinaire. La population continue à être ébahie à la vue de l'homme blanc, — quelque monstre, sans doute, tombé de la lune. Le chef me donne du riz cuit pour mes hommes, un peu de riz cru, une poule, et des porteurs à discrétion. J'achète pour un sou 3 kilogrammes de poisson. — A deux heures d'ici est une autre chute dite Oualtoundé.

Sous bois, du lait caillé m'a été offert par une belle fille, qui m'a paru être d'une race différente de la majorité des indigènes. — Nous avons traversé deux marigots, bordés de verts pâturages.

Le thermomètre marque 38° à neuf heures du soir, sous la tente tout ouverte ; le sol est brûlant.

VI

Dimanche 21. — J'aurais bien dormi si je n'avais été dérangé de temps en temps par quelques araignées grises, plates, venimeuses, venues d'une ruine voisine. — Les douleurs intestinales me reprennent. Peut-être est-ce du rhumatisme.

Après avoir remonté la vallée du joli torrent du Nata, qui coule de l'est à l'ouest vers Touba, nous gravissons une falaise de 200 mètres à pic, par un dédale de roches qui me rappellent en tout petit le Weissthor, qui conduit de Macugnaga à Zermatt par les glaciers du Mont-Rose.

A 12 kilomètres, nous arrivons à Songuy, village d'un jeune roi nommé Omar Bella. Omar Bella a vingt-deux ans ; c'est un beau garçon, intelligent, parent d'Agui-Bou, mais atteint, comme toute la population, d'un horrible mal, pour lequel il me demande des remèdes. La syphilis est là à l'état endémique ; c'est la maladie commune ; tout le monde en parle sans embarras, comme d'un rhume. Il serait humain d'envoyer à ces malheureux des remèdes par wagons complets.

Près de là est le Foutah-Fanga, petit cône isolé de 100 mètres de diamètre et de 100 mètres de hauteur. Cette espèce de borne à parois presque perpendiculaires et à sommet plat est surmontée d'un chapeau de terre boisée.

Le téli, espèce d'acajou très inférieure, abonde ici ; son bois sert à faire du charbon.

Je m'arrête après 3 kilomètres de marche au roumdé

voisin, presque revenu sur mes pas du matin. Je me sens fort mal à mon aise, malgré le lait tourné, avec lequel Maly prétend me guérir.

Lundi 22. — J'éprouve par intervalles, dans la région de l'épiploon, d'horribles douleurs qui, à quatre heures du matin, ont une acuité telle que je me crois sur le point de trépasser. Kauly arrive dans ce moment. Le mal me laisse quelque répit; je m'habille à la hâte et me traîne sur un rocher voisin. Maly s'inquiète en voyant mon triste état. Ce pourrait bien être la fin finale.

Il faut pourtant se mettre en route ; nous avons 16 kilomètres à faire. Tout le trajet est en forêt. Le pays est très pittoresque. Nous rencontrons un joli torrent, dont les eaux, retombant en cascade écumante, rappellent le chemin qui conduit au lac de Gaube. Au delà, le sentier escalade une côte abrupte d'une hauteur de 500 mètres environ, au milieu d'un chaos de rochers à pic où s'enchevêtre, dans un superbe désordre, une magnifique végétation de caractère purement africain. Mon cheval ne s'en tire qu'avec mille peines et beaucoup d'aide. Cette nature sauvage est embaumée de doux parfums que les roses, les belles-de-nuit, les gardénias distillent à l'envi. Au milieu de ces massifs fleuris se montre le tchingoli, qui produit de bons raisins ; mais ces fruits ne seront mûrs que dans un mois.

Nous voici à l'entrée de gorges magnifiques. Nous les franchissons, puis nous faisons halte dans un roumdé. Pendant que nous changeons de porteurs, la jeune fille battue, qui décidément m'est fort dévouée, me prévient que l'un d'eux veut fuir avec son fardeau. Je mets un Yolof armé sur les talons du gaillard, qui n'ose plus

donner suite à son projet. — Nous faisons une nouvelle étape de 6 kilomètres pour atteindre Missida-Gongourou. Si ce pays, si riche de terre cultivable, d'eau et de soleil, était habité par des blancs, il serait merveilleux. — Remarqué dans le trajet un bel oiseau, bleu de ciel, à tête rose.

Je me couche dans une case. Je crois que, sous la tente, l'air qui se dégage de la terre échauffée tout le jour est malsain.

Mardi 23. — Mauvaise nuit. D'abord profond sommeil qui fait disparaître mes douleurs d'entrailles; mais le rhumatisme, si c'est un rhumatisme, est passé tout entier dans la tête ; une fièvre brûlante me dévore. Aurai-je assez de force d'âme et de volonté pour aller jusqu'au bout ? Le matin, je me bourre de quinine ; après un deuxième accès, je me trouve mieux, mais je reste accablé tout le jour.

La veille, on a fait résonner les tamtams pour organiser une grande battue aux singes, avec les villages voisins. Je n'aurai pas de porteurs, tout le monde étant à la battue ; j'ai donc tout le temps de soigner mon misérable corps malade. — La chasse n'a pas réussi, les singes aussi avaient entendu le tam-tam tout autour de la forêt. Les rabatteurs sont arrivés au centre à neuf heures, nez à nez, sans avoir rien rencontré. J'avais demandé les peaux des morts, qu'on abandonne ; je n'ai rien. Je réclame aussitôt des porteurs pour le soir ; on me dit que les captifs sont restés dans les bois. Me voilà forcément condamné au repos ; mais ce repos ne me sera pas inutile, je suis sans force.

Mercredi 24. — J'ai passé une bonne nuit, qui m'a bien reposé, et sauf que le mal de tête n'a pas disparu,

je pars presque en équilibre. Il souffle une fraîche brise qui facilite la marche. Une étape de 12 kilomètres au N.-E., par un sentier sous bois, nous amène à Missida-Malanta. Habdul-Haïm, le chef du village, à l'air intelligent et bon.

J'avise un garçon de bonne tournure et lui propose de venir avec moi. C'est, me dit-on, le deuxième fils du chef ; il va réfléchir sur ce grave sujet.

J'aperçois de loin la terre promise où j'aurai des oranges, des bananes, des fruits frais ; j'y serai peut-être demain. Depuis deux jours je vois bien des orangers et des bananiers dans les villages, mais ils n'ont plus de fruits, ceux-ci ont été cueillis.

Le chant du matin et du soir que chantent les musulmans ne manque pas de caractère. Le soir, c'est un adieu reconnaissant ; le matin, c'est une hymne d'allégresse. Il fait penser au chant de l'alouette et rappelle celui de *l'Africaine :* « Vers les rives du Tage. »

Très pittoresque aussi, la leçon de lecture autour du grand feu : les gamins assis en rond à terre, les jambes tangentes au cercle, ont leur planchette à lire appuyée verticalement sur le genou, et la retiennent de la main par en haut à bras tendu, comme les docteurs de la loi dans les images saintes. La face écrite est tournée vers la clarté du feu. C'est à qui de ces enfants élèvera le plus haut la voix, et tous crient ensemble pendant une heure ou deux. Au milieu du tapage, le maître distingue et reprend ceux qui se trompent.

Je fais appeler le jeune fils du chef. Il va de nouveau consulter son père, qui consent à son départ, — il a eu le temps de réfléchir depuis le matin ; — puis sa mère, qui vient regarder le toubab de tous ses yeux et donne aussi son consentement. On me recommande chaudement le gars, qui s'est fait aimer de tous les siens. De

mon côté je le félicite de n'avoir pas voulu partir sans l'autorisation de ses parents. Ceux-ci, assis en demi-cercle sur leurs talons, font chorus à mes paroles, et le père clôt son discours par une phrase bien sentie qui revient à dire que le toubab est un malin.

Pendant ce dernier palabre un tout petit enfant s'aventure jusqu'à moi, qui suis debout en face de l'assemblée, et de son petit doigt, il gratte mon mollet habillé de flanelle rouge ; il se demande ce qu'il peut bien y avoir là dedans, et son tout petit doigt cherche à pénétrer sous l'étoffe. Doucement je tire ma montre et la fais sonner ; le bébé effrayé se sauve en criant jusque dans les jambes de sa mère.

On me dit que ma nouvelle recrue n'a pas de vêtement pour faire la route. Je promets de lui en donner. Nous partons ; on l'accompagne un instant sur le sentier et tout est dit. Dieu sait quand on se reverra !

Le premier village que nous rencontrons est en partie brûlé et abandonné à la suite d'une maladie contagieuse. Parmi les quelques habitants qui restent, j'aperçois relégué dans un coin un malheureux esclave étendu sur le sol les pieds entravés, la figure sale, l'air misérable. Pauvre diable !

Nous avons fait 14 kilomètres, soit 26 pour la journée, direction nord. Malgré la délicieuse fraîcheur de la matinée (18°), je suis très fatigué. Toutefois mon accablement ne m'a pas empêché de tancer vertement un porteur qui refusait à la belle Djoconda, parce qu'elle est esclave, un peu d'aide pour charger son paquet sur sa tête après la halte au bord du torrent.

Le village où j'arrive est Dounguedabi (missida). En y entrant je vois des cases délaissées. Un homme s'approche et me dit qu'il est resté seul, que tout le village est abandonné. Je m'installe dans une grande case

vide ; toutes sortes de bêtes, araignées de muraille, cancrelats familiers, crapauds étonnants, etc., me disputent la place : nous partageons. — J'ai convenablement dîné d'un peu de mouton. Ce serait parfait si je n'avais pas de si violentes douleurs de tête. Je comprends mieux que jamais l'usage du turban épais, cet excellent protecteur contre l'action meurtrière des rayons solaires. Maly a la fièvre, quelques hommes sont abattus ; je prodigue la quinine. — Il est superbe ce Maly avec sa balafre, lorsque le matin il s'agite résolu au milieu des bagages pour forcer les récalcitrants, encourager les timides, convaincre les indifférents !

VII

Jeudi 25. — Départ ajourné, ou plutôt retardé de quelques heures. Tandis que je donne une nouvelle dose de quinine à Maly, le cuisinier Wakam a failli étrangler Bouria. C'est tout juste à temps que celui-ci s'est tiré des griffes de son robuste et grincheux camarade. Bouria se précipite suffocant dans ma case, il a la gorge broyée, il crache des flots de sang, il respire à peine.

« Que t'est-il donc arrivé ? » lui dis-je.

Pour toute explication le pauvre diable déclare, tout en cherchant à reprendre haleine, qu'il veut s'en aller, ne plus rester auprès d'un voisin aussi dangereux que le traître Wakam.

Le fond de l'aventure est ceci : et tout d'abord pour être juste il faut dire que le cuisinier est un zélé serviteur et qu'aussitôt arrivé à l'étape, tandis que les porteurs se déchargent, s'étendent, s'étirent, se reposent, il se met à la besogne, installe ses marmites, ras-

semble des pierres pour son foyer, prépare le feu, l'eau, le riz, etc., tout cela avec ou sans aide et toujours sans marchander sa peine ; les choses venaient encore de se passer ainsi et l'actif Wakam surveillait sa cuisine lorsque est survenu Bouria, qui, curieux de vérifier la qualité du bouillon, y a, sans autre préambule, trempé le doigt. Wakam ne trouva pas le procédé de bon goût. Il aurait pu faire montre de mauvaise humeur, mais les accès nerveux d'impatience sont bons pour des Européens. Il s'est contenté, lui, de saisir à la gorge l'impudent, et c'est avec le plus grand sang-froid qu'il a tenté de l'étrangler. Il a défendu sa marmite, voilà tout, et cela sans sortir du calme qui convient à un homme revêtu d'une aussi haute fonction que la sienne.

Cette scène ne s'est point passée toutefois sans exciter des murmures. Chacun des champions a ses partisans. Il faut que je gronde quelqu'un pour calmer cette petite effervescence. Je fais comparaître le plus grand et le plus fort de la troupe, qui est aussi le plus intelligent. Il abuse de sa supériorité pour se faire un peu servir par ses camarades et les exciter au besoin. Je le préviens que s'il continue je le ferai mettre aux fers, qu'il ait à s'occuper exclusivement de son service et qu'il le fasse convenablement, car je lui brûlerais la cervelle comme à un chien, etc. Il est d'abord un peu rodomont, mais comme je lui parle d'une voix à faire écrouler la case, la conviction pénètre assez rapidement dans sa cervelle. Il se jette à genoux et proteste de son dévouement. Les autres se taisent bien vite et se retirent penauds. Je rassure un peu le noir inquiet ; tout s'arrange. — Cette vigoureuse sortie m'a fait du bien. Elle m'a redonné du ton.

Le chef du village avec ses principaux seigneurs s'est décidé à paraître. J'ai réclamé des vivres. Comme tou-

jours, il s'est fait prier, puis il a fini par apporter le strict nécessaire. Je pars à trois heures, faible et furieux en même temps contre l'implacable soleil.

On a battu le tambour de guerre pour chasser un tigre qui vient d'enlever un bœuf dans le village. Je souhaite bon succès au chef et je lui recommande de m'apporter la peau avec le crâne et les griffes. Je le félicite en même temps de son courage, qui toutefois me paraît un peu tiède. Il se contente en effet de faire un grand tapage, et je pense que le tigre, pourvu d'un bœuf, ne songe guère à revenir pour l'instant.

Arrivé après 6 kilomètres de marche à Télikouré. Traversé deux importants marigots qui coulent vers notre gauche. — La montagne, embrasée de la base au sommet sur plusieurs kilomètres d'étendue, offre un magnifique spectacle. Les feux isolés dans la falaise, les flammes suspendues dans les anfractuosités des rocs, les longues traînées rouge sang qu'elles laissent après elles, sont d'un effet magique.

Une énorme roche, ou mieux une petite montagne fendue sans doute par le feu, se détache de la falaise et roule dans la vallée, faisant craquer les arbres de la forêt, qu'elle broie sur son passage.

Je pensais rester ici, demain, pour faire reposer deux porteurs blessés aux pieds. Mais on me dit qu'Alpha-Gassou va bientôt passer dans ces parages et qu'il vaut mieux ne pas le rencontrer, c'est un mauvais sire. La vérité est que ledit Gassou a promis à Diafarou de lui couper la tête s'il le rencontrait ; or, si laide qu'elle soit, Diafarou tient à sa tête.

Modhi-Saury, qui conduit une caravane à Aly-Kébé, me rend visite avec ses griots, lesquels pendant tout le temps grincent de leur guitare primitive. Il va à Bouba par le chemin que j'ai suivi. Il aurait passé par Touba

et fait route plus au nord (au nord de Kinsi), n'eût été la petite vérole. Je lui confie quelques lettres.

Vendredi 26. — J'ai dormi toute la nuit du sommeil des justes. Il faisait un froid piquant : 16° seulement ! Ce n'a pas été trop, pour me couvrir, d'une grosse couverture de laine, avec un pardessus fourré d'hiver et un plaid.

Je me trouve mieux, sauf encore un peu de fatigue dans la tête. Mon état général est très supérieur à celui d'hier. Je me suis promené un instant dans le village. Les femmes m'ont apporté des œufs (généralement couvés à moitié), et quelques arachides.

Hier, le chef m'a envoyé un peu de riz et un gigot de petit mouton. Mes hommes ont préféré le mouton plus tendre et avancé de l'avant-veille. Moi j'aurais préféré le frais, mais impossible d'y faire pénétrer la dent.

Ce matin, je prétends avoir des vivres sérieux et non plus de simples échantillons. Je fais la grosse voix ; le chef, qui a une mauvaise figure, se sauve dans les bois. Je prends à parti le hideux Diafarou, qui au lieu de m'aider, suscite mille difficultés ; il voudrait que je payasse cher afin de mettre une part plus grosse dans sa poche.

Un saracolet de passage me rend visite avec ses hommes ; il va à Kadé. Je le charge de mes bonjours pour Alpha-Ibrahim. Il demande mon nom, je lui donne ma carte. Après sa visite, il m'envoie une poule.

Les noirs sont comme des enfants qui jouent à la poupée ; dès qu'ils ont une minute, ils plient, déplient, examinent et manient les bagages qu'ils ont à eux. Pour les uns ce n'est qu'une très petite quantité de tabac, noué dans un coin de leur boubou ; pour les autres

c'est un sac gros comme le poing, renfermant des gris-gris, des bouts de guenille, du tabac ; d'autres ont un vrai sac, un boubou de rechange.

Hier, on voulait que je réprimandasse Wakam « l'étrangleur » ; je m'y suis refusé, pensant qu'il n'avait pas tous les torts. On me dit en effet, ce matin, que c'est Bouria, « l'étranglé, » qui avait poussé Wakam dans la marmite : et mes noirs d'admirer la perspicacité du toubab qui a compris la vérité, quoique n'ayant rien pu voir de sa case.

Ce n'est pas une vaine satisfaction, c'est une nécessité de paraître supérieur à ces hommes ; sinon, ils n'obéissent pas. Dans le cas contraire, ils sont pleins de confiance et de docilité.

Je reçois la visite de Monza, chef de caravanes, et de sa suite, avec accompagnement de griots et de guitares. Il a fait fortune dans ses pérégrinations ; mais s'il réunissait ses bœufs, ses captifs, son or, etc., pour retourner dans son pays (il est saracolet), le premier roi foulah qu'il rencontrerait le ferait assassiner et confisquerait son bien : c'est l'usage. A sa mort, le roi sur le territoire duquel il a installé ses cases s'emparera de tout, les héritiers n'auront rien. Il en est ainsi pour Saïcoun (Djalimadi est son griot), Framoro, Boumassa et autres chefs de caravanes, qui sont dans le même cas.

Tous ces négriers, braves négociants du pays, donnent le frisson avec leur fouet court à plusieurs lanières, et le bruit de ferraille qui révèle dans quelque coin de leurs nippes la présence d'entraves toujours prêtes. Ils ne sont pas plus sauvages que d'autres ; ils ont pour les esclaves dont ils trafiquent les sentiments d'indifférence ou d'intérêt qu'ont les toucheurs de bœufs pour leurs troupeaux. Ici, les captifs conduits ne sont pas

enchaînés ; ils sont trop loin de leur pays pour songer à fuir.

Il arrive parfois qu'un négrier conduisant sa triste marchandise est assassiné au coin d'un bois ; l'assassin, le fouet à la main, s'empare des captifs et leur impose des marches forcées, pour gagner au plus tôt un point éloigné du crime. En somme, chacun peut tuer son voisin sans façon, s'il se croit le plus fort. Voilà pourquoi la menace d'un coup de revolver paraît toujours sérieuse et produit toujours son effet.

VIII

Samedi 27. — Départ à cinq heures et demie. Arrivé à dix heures et demie à Diunto. Nous avons gravi environ 350 mètres par un sentier qui traverse quatre jolis torrents.

Plus loin, nous atteignons Bouroumba, premier missida du plateau et village important. Ce pays est charmant. Des orangers chargés de fruits ombragent les cases. On m'arrête pour m'offrir des paniers d'oranges. Les bananiers ne sont pas moins nombreux. Partout ce ne sont qu'arbres en fleurs : jasmins, lauriers-roses, acacias jaunes. Ces arbres de petite taille font ressembler la plaine à un jardin. La terre a remplacé le vilain quartz rouge. Le granit fait un meilleur effet ; il se présente çà et là par grosses masses pittoresques.

Dimanche 28. — Le roi envoie un peu de gros mil et de « findé » (petit mil), plus une poule. Il est plein de bonne volonté, ce monarque. Sa mère m'apporte un petit cadeau ; elle est enchantée de ma présence dans le pays.

Le village de Sampété, où Lambert a changé de direction, est à 25 ou 30 kilomètres sud d'ici.

Sur le flanc de la montagne, du côté où j'ai monté, est le village de Chély, village de forgerons, d'où s'est répandu dans le pays l'art de faire ces poteries régulières où l'on garde l'eau dans les cases.

Il est midi; j'ai 27° dans ma case. Je déjeune avec appétit d'un peu de mouton bouilli avec du gros mil et du maïs. Je pars à deux heures quarante-cinq minutes. Le roi a fait savoir dans les cases qui bordent le chemin qu'on ait à me pourvoir de vivres. On m'apporte, en effet, un peu de maïs, du mil et des oranges.

Je mesure en passant l'ombre d'un mampata très ordinaire; elle a 50 mètres de diamètre. Le *ouou* du singe blanc (poils et visage blancs), plus petit que les singes du Bakel, se fait entendre de temps en temps.

Nous traversons un bois de songalas; mais les jolis petits fruits rouges ont disparu, la récolte est faite. On laisse sécher le fruit, qui diminue de volume et se ride comme un grain de poivre; il n'est pas plus gros. Peu savoureux à l'état frais cueilli, il a un goût de raisin de Corinthe lorsqu'il est sec. On le pile alors, et, additionné d'eau, il donne le vin de songala, liquide d'une très jolie couleur vermeille ou groseille foncée, et d'un goût tout particulier, apprécié des indigènes, mais qui ne m'a pas plu; cela ressemble d'abord à du sirop de groseille et vous laisse à la bouche un arome poivré piquant. Ce vin serait intéressant à étudier, car il est abondant. Il n'est pas fermenté.

Le farouche Alpha-Gassou est, dit-on, près d'ici; il aurait pris des bœufs et fait des captifs dans un village voisin. Maître Diafarou est pressé de fuir ces lieux. Mes bagages repartiront dans la nuit, afin que leur vue n'excite pas l'envie du pillard.

Pour préparer les semailles, les noirs grattent légèrement la terre et la couvrent d'un lit de feuilles; la première pluie est retenue par ces feuilles, qui pourrissent promptement et favorisent la pousse du maïs semé dessous.

J'ai mangé certainement cent oranges depuis le matin, et cela à la façon des noirs, c'est-à-dire pelées légèrement du zeste seulement, puis décapitées d'un bout et en quelque sorte humées d'une bouchée en pressant le fruit.

Lundi 29.— Bonne nuit fraîche : 16° au thermomètre. Dès le coucher du soleil la température s'est abaissée, sans apporter d'humidité.

Je remarque beaucoup de vieilles gens dans ce village; c'est un signe de la salubrité du site.— Le chef a souvenir qu'un blanc a passé à Popo-Dora, il y a vingt ans.

Au bout de 13 kilomètres et demi, nous arrivons à Missida-Dinderah. Le thermomètre marque à midi 29° à l'ombre. Une brise d'est caressante rafraîchit l'atmosphère.

Le sentier suit de jolis vallons et traverse cinq ou six marigots dont l'un, le Salla, sur un pont de 20 mètres: ce marigot se jette dans le Kakriman. Toute cette région depuis Chély est admirable, ce ne sont partout qu'orangers, bananiers, papayers, cotonniers, champ de riz, de mil, de maïs, de patates, d'arachides, etc. Des colons européens y vivraient dans l'abondance avec un labeur de quelques heures par an. Ils y trouveraient des bois d'excellentes qualités; des diabérés et des bentaras, qui sont les pommes de terre du pays: le néflier mampata, du vin de songala, de tchingoli, du miel, de la bonne paille de chaume, de la terre à pisé,

e très bonne terre à poteries, des bambous, des rotins, es joncs. La chasse leur fournirait du gibier à discréon, des biches, des sangliers.

C'est le paradis terrestre, un paradis *pendant* le péché, vec de belles eaux claires et courantes, des sources ›rrugineuses, des fruits, des fleurs aux doux parfums, t des pâturages illimités où nourrir par milliers cheaux, bœufs, moutons, etc. Dans ce pays de cocagne, ›s légumes de France pousseraient sans doute tout ussi bien qu'à la côte, où le climat leur convient moins. es ananas et le café y prospèrent. On a essayé plueurs fois d'introduire des chameaux dans le Foutahjallon par le Sénégal; mais les essais n'ont jamais ›ussi, ces animaux sont morts chaque fois promptenent.

Cette saison est la plus chaude. Elle dure du 15 féier au 15 avril. Avant, il y a moins de soleil; après, ›s pluies et la végétation rafraîchissent le sol et l'atıosphère.

Le chef de Dinderah est en voyage; celui qui le ›présente envoie des vivres, il va me donner des por›urs. J'irai coucher près d'ici, à Cérima, le village de iafarou.

Trois heures, soleil voilé; température, 29°. Départ our Cérima. Je vais coucher dans l'une des cases de iafarou. Il me donne du riz cuit pour moi, du riz cru our mes hommes et une chèvre, en attendant que le ıef du village envoie les vivres dus. Diafarou, l'horrile, le hideux Diafarou a des enfants ! Il m'en présente ›ois, de sept à dix ans, — moins laids que lui, — et es femmes pas plus mal que celles des autres.

Pays de plaine qui semble fait exprès pour la culıre; jolis coteaux, marigots. Ici, comme partout, hacun mâche son tabac en y ajoutant de la cendre du

foyer pour lui donner plus de saveur, et, à défaut de tabac importé, on se sert de feuilles de tankora, tabac du pays.

Au précédent village, j'avais déjeuné d'un bon plat de mil et me proposais de ne dîner ce soir que d'un simple bouillon; mais Diafarou me gâte, il m'a envoyé de bon riz, du fromage aigre, des arachides; de sorte que j'ai fini par beaucoup manger. Il va maintenant expédier quelqu'un en avant parce que nous quittons le royaume de Labé, d'Alpha-Ibrahim et d'Agui-Bou.

Mardi 30. — Bonne nuit, mais trop de petites bêtes affamées. Ma santé est rétablie, il ne me reste qu'un peu de faiblesse. Je donne audience au marabout, puis aux seigneurs du lieu. Les femmes, les enfants sont groupés en curieux à ma porte. Le fils d'Alpha-Ibrahim, le vieux roi de Labé, enfant de onze ans, est ici, sous la garde des marabouts qui l'instruisent. Il m'apporte des papayes. Ce jeune garçon a dix-neuf frères ou sœurs de son âge. J'ai mis Omar Bella en sentinelle pour empêcher l'invasion des curieux. Il occupe ses loisirs à peler des oranges.

L'usage du berceau est inconnu ici; les petits enfants sont constamment avec la mère.

En voici un qui dort retenu dans un pagne sur le dos de sa mère, pendant que celle-ci pioche la terre. A chaque oscillation la tête du bambin, comme le battant d'une cloche, frappe le dos noir et suant de la piocheuse. Si la femme est en marche, la tête du bébé est pendante en arrière, au plein soleil ou quelquefois coiffée d'une large calebasse.

De chaque côté de l'entrée de ma case est le grain en provision dans deux gigantesques poteries de terre

pétrie et séchée au soleil, de 90 centimètres de large et de 1 mètre 50 centimètres de hauteur, élevées sur un pied mince, qui éloigne le grain de l'humidité du sol.

Ici nous sommes, paraît-il, à l'abri d'Alpha-Gassou ; mais hier, c'était merveille de voir l'épouvantable Diafarou se trémousser tout le long de la colonne pour hâter le passage de la frontière dangereuse. Je pouvais risquer, moi, de perdre mon bagage; mais il était sûr, lui, de perdre son horrible tête, et j'ai déjà dit qu'il tenait à cet objet.

Dîné ce soir, d'abord de quinine avec Maly, puis de riz à la sauce aux arachides, — très bon plat à importer dans la cuisine française, — et enfin de chevreau au petit mil. Je n'ai pas, on le voit, à me plaindre aujourd'hui de mon menu.

Mercredi 31. — Le Diafarou essaye de me retenir encore un jour, mais je veux partir, et comme je m'aperçois de la mauvaise grâce qu'il met à céder, je lui conseille de rester, le laissant libre de me rejoindre plus loin. Il n'ose pas toutefois profiter de cette autorisation, de peur que son maître, qui n'est pas tendre, prenne de travers cet oubli des devoirs de sa charge.

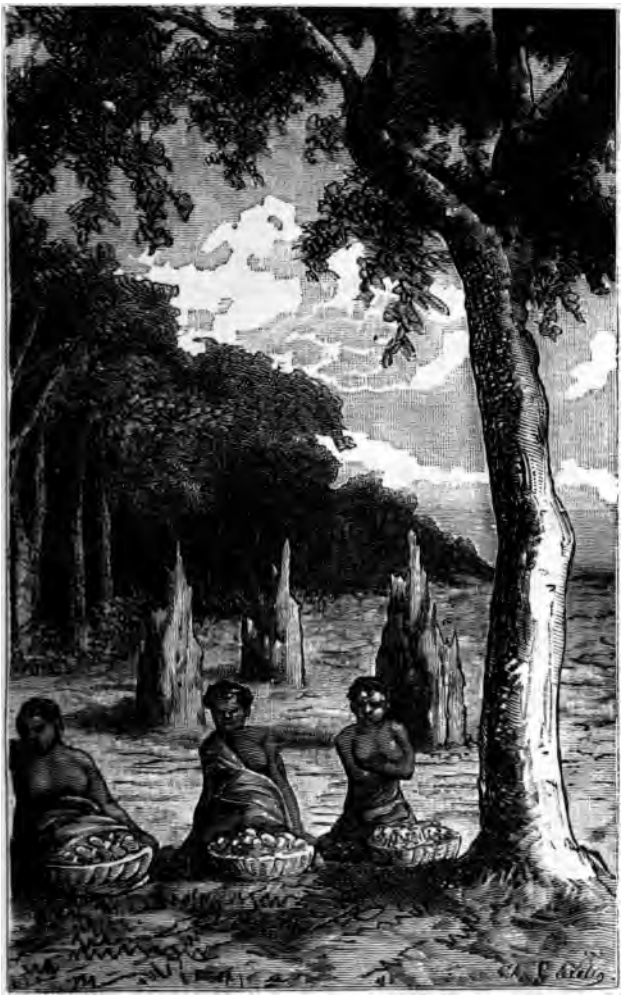
Nous partons à six heures seulement; c'est tard. La nuit a été mauvaise : des cancrelats gros comme le pouce et des araignées longues et minces, prétendaient se disputer ma personne. Au moment de nous mettre en route, on apporte un demi-chevreau. Pour répartir équitablement la charge, Maly, tenant la bête à bras tendu, en fait quatre morceaux de quatre coups de son grand sabre. Cela ressemble à une exécution, et je comprends comment ces gaillards-là peuvent d'un seul coup de sabre trancher la tête d'un homme. J'ai de

mauvais porteurs, dont un enfant, un vieillard et quatre jeunes filles de seize ans. Au bout de peu de temps, l'un d'eux, qui paraissait le plus fort de la troupe, ploie sous le faix et se met à pleurer comme un enfant.

Le commerce de l'Afrique centrale par le Niger appartiendra aux maîtres de ce pays, où les Européens peuvent s'installer et bien vivre. Dara Labé et tout le pays qui l'environne seraient faciles à cultiver et agréables à habiter. On trouve de bonnes eaux entre Diunto et Diuka.

Arrivé seul en avant à Dara Labé, je fais comparaître le chef; il me donne une bonne case et me promet des vivres et des porteurs. Le village est important. J'y vois une grande mosquée qui n'a pas moins de 20 mètres de diamètre. Les cases, isolées les unes des autres, sont entourées de leurs « tapades » ou clôtures fleuries. Quelques grands arbres, des orangers, des bananiers les ombragent. Des troupeaux paissent aux alentours dans la verte campagne, que sillonne le lit sinueux d'un frais torrent. C'est très pittoresque, « très Robinson ».

Le roi et son frère me donnent un mouton et une chandelle du pays en cire brute. Je demande une orange. Le frère du roi m'en envoie cinquante. Mes hommes n'en font pas grand cas, la cueillette est libre sur tous les orangers du village. Le frère du roi me déclare que les habitants sont très heureux de ma visite. Je déjeune d'une délicieuse soupe d'arachides, et j'en ai là une seconde qui se prépare pour ce soir. — Se préoccuper ainsi de manger, quelle humiliation! mais c'est l'inexorable *struggle for life!* — Tout le jour je suis, comme partout, la proie des curieux. C'est à qui des chefs se présentera pour avoir audience de l'homme blanc. Enfin, à six heures je retrouve, non sans peine,



MARCHÉ DES CARAVANES

un peu de liberté, et j'en profite pour me promener dans les bois de jasmin.

Jeudi 1er avril. — J'ai vu hier sur ma route trois hauts fourneaux de dimensions réduites, où les gens du pays font leur fer avec le minerai qu'ils retirent, comme on fait chez nous des pierrres, de leurs champs cultivés. Ils sont en terre réfractaire d'une seule pièce, et ont 1 mètre 60 centimètres de haut sur 90 centimètres de large. J'y vois des tuyères ; on m'assure cependant qu'on ne souffle pas.

Le pays continue à être charmant. C'est une succession de collines et de vallons délicieux. Il n'y manque que des fermes, des villas et des châteaux pour être supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus séduisant. Le temps est doux. Cette nuit j'avais 14 degrés au thermomètre. En janvier la température est beaucoup plus basse.

Trois marigots coupent notre route. Le premier missida s'appelle le Petit Bentiguel. J'échange des bonjours sous les orangers du missida même avec le chef, un gros brave homme, et je poursuis jusqu'au Grand Bentiguel. Ce deuxième village contient une belle mosquée neuve. L'ancienne a brûlé l'an dernier. Attenant est une espèce de pilori élevé, en bois vermoulu, d'où le muezzin vient convoquer les djoulbés ou musulmans à la prière. Le chef me loge et m'envoie aussitôt du riz. On se souvient très bien ici d'avoir vu un blanc il y a longtemps.

J'ai rencontré au détour du sentier, sous un grand arbre isolé, près d'un marigot, trois femmes avec des calebasses ; c'était le marché des caravanes. La surprise était d'autant plus agréable qu'au loin je ne voyais pas une âme, pas un village. Cela m'a rappelé — douce

ironie! — les plateaux chargés de verres de sirop qu'on rencontre à tous les tournants du chemin qui conduit au Montanvert. Il ne s'agissait pas de sirops toutefois, mais d'arachides, de bananes et d'oranges.

Ici, quand on fait la guerre, chacun emmène une femme pour son usage personnel; les chefs en emmènent des troupeaux. Elles se rendent utiles et remplacent l'intendance et le train des équipages.

Les orangers chargés de fleurs et de fruits, les doux parfums, les frais ombrages, tout fait rêver du pays d'Aïda, surtout après les régions de rochers brûlants qu'on rencontre si fréquemment de la mer jusqu'à Télikouré.

IX

Vendredi 2. — Bonne nuit. L'air est frais et parfumé par les orangers. — Je fais 11 kilomètres jusqu'à Missida-Kahel. Jolis vallons, frais ruisseaux, petites cascades. Le chef de Kahel, grand et beau jeune homme, me donne une case. Devant moi s'étend une large plaine, au fond de laquelle se dressent les montagnes de Timbo courant N.-E.

On me dit qu'il y aurait dans les bois des orangers partout, mais que les noirs arrachent ceux qui poussent hors des villages, afin que les caravanes viennent acheter les fruits en échange de poudre et autres marchandises. — Singulier langage que celui de ces noirs! Ils parlent entre eux par simples émissions de son sans articuler aucun mot avec les lèvres. Ils font des phrases entières sans rien moduler autrement que du gosier, comme des chiens qui se comprennent à leurs grognements.

Bon repos d'une demi-heure; bon sommeil sur une

natte neuve, puis audience; défilé des vieux marabouts, de la mère du roi et de sa suite, des anciens de la ville, etc., etc.

Le soir, le roi, qui déjà m'avait envoyé un poulet et du mil, envoie encore une poule, des œufs, une énorme calebasse de petit mil parfaitement cuit à la sauce d'arachides, délicieux en un mot. C'est un homme digne d'éloges, à noter à côté des chefs de Dara, de Djunto et de Cohara. Il est malade; il a des vertiges et m'offre un captif pour que je le guérisse. Je lui fais une ordonnance en conséquence, mais je ne prends pas le captif. — Un médecin ferait fortune ici en se donnant beaucoup d'importance et en disposant de 100 francs de pharmacie. Il a mauvaise mine, ce roi; son pouls est faible et il est pris de vomissements après le repas. Je lui donne des pastilles de Vichy; ce remède innocent le calme. — Puissance de l'imagination!

Une seconde visite royale clôt la journée à 7 heures. Depuis le matin, je n'ai pas eu une minute de liberté. Après les audiences officielles, tout le village a défilé par petits groupes, et les poignées de mains se sont succédé sans interruption. *Dianval; Cori-Dianval; Tana-alla; Diamtou; Sadi; Diaram* : « Bonjour; comment vas-tu? N'as-tu point de mal? Personne des tiens n'est-il malade? Je suis content de t'avoir vu. Merci, etc. » Et chacun des cent visiteurs répète les mêmes paroles sans en omettre une seule. On sent qu'on approche des grands centres!

Samedi 3. — Le chef a envoyé les porteurs de bon matin, et il a fait prévenir son collègue du missida voisin de se tenir prêt à en fournir d'autres. Je serre la main à ce bon chef-roi Alpha Amadou, et je descends droit au Sud par un joli sentier sous bois qui, au bout de trois quarts d'heure, m'amène à Diafouna. Timbo est au Sud-Est.

Arrivé à Kébali, à 15 kilomètres de Kahel, après avoir traversé une région de plaines boisées et de prairies.

Dimanche 4. — Route E.-S.-E. Fait 15 kilomètres jusqu'à Fougoumba; traversé deux marigots dont l'un est le Tenné. Très gracieuse cette vallée de Kébali, bordée de collines en falaises sur le côté S.-E. La belle végétation de ses champs pittoresquement vallonnés, ses bouquets d'orangers, de papayers, de mampatas, de nétés, ses frais pâturages, ses bois ombreux feraient la réputation d'un État européen. A l'E., une haute montagne isolée, courant N.-S. un peu N.-O., barre le milieu de la vallée. C'est le Kouro.

C'est ici, à Fougoumba, que se réunissent les marabouts et autres électeurs, pour nommer l'almamy.

Des visiteurs se présentent à ma case. C'est un fils du roi et sa suite, puis le premier marabout. Le fils du roi est très observateur; le marabout, fort aimable. Je suis obligé de leur faire sonner ma montre comme à des enfants. Je reçois un peu après la visite d'un vigoureux gaillard qui m'a intéressé; c'est un captif forgeron de l'almamy de Timbo; il a l'air plus intelligent que tout le reste de ces Foulahs, oisifs et inutiles. Une captive m'apporte de l'eau à boire. On la prendrait pour une Rébecca noire. Arrivée devant moi, elle se met à genoux et élève la calebasse au-dessus de sa tête avec une grâce parfaite.

Le roi a envoyé des vivres le matin et encore le soir : deux calebasses de riz cuit et deux petites calebasses de sauce d'arachides. Il me fait dire qu'il est vieux et malade et qu'il ne peut venir. Je crois que l'affreux Diafarou s'est mis en tête que je me dérangerais. Je fais répondre à Sa Majesté que je la remercie de son hospitalité et que je lui souhaite meilleure santé. Cela ne fait

MONTAGNES AUX ENVIRONS DE FOUGOUMBA

évidemment pas le compte de Diafarou, et grand est le désappointement du hideux personnage, car le roi de Fougomba est très puissant, presque l'égal de l'almamy.

Lundi 5. — Le roi fait mander Maly et Diafarou ; il regrette que je parte sans le voir et sans qu'il m'ait vu ; il voudrait que je vinsse lui dire adieu. Maly lui dit de ma part que cela ne m'est pas possible, que s'il veut me voir, il vienne sur la place de la mosquée où je vais passer. Et, en effet, je trouve là le vieux bonhomme. Je lui serre la main et le remercie en quelques mots de son hospitalité et je pars ; il a fait prévenir au premier village, à 10 kilomètres, pour qu'on réunisse des porteurs.

J'arrive, à 19 kilomètres, à Porédaka. Joli sentier, belle végétation, grands mampatas, jasmins de 3 mètres ; parfums délicieux, variés à l'infini ; oiseaux bleu ciel, gris perle, violet foncé ; troupe de singes. Le pays est plus accidenté que la vallée de Kébali. La végétation est plus puissante et la faune plus riche que sur le plateau de Kahel. Les bambous sont rares. Les cases sont couvertes en branches et paille. — On voulait me faire passer par Sankarella ; mais confiant dans la boussole j'ai repoussé cette proposition. — Non loin de Fougoumba est une jolie crête de montagne avec des aiguilles de granit d'un bel aspect.

Le chemin de fer, s'il s'en fait un, devra desservir le plateau de Kahel, où habiteront les Européens, et la région riche et habitée qui lui fait suite jusqu'à Timbo.

En approchant de Porédaka, je vois sortir de la ville une sorte de longue procession. C'est un roi qui part suivi de ses dignitaires, dont quelques-uns sont à cheval, armés de parasols et vêtus de diverses couleurs. Ce nombreux cortège, qui brille au soleil, fait vraiment bon effet.

Je suis bien logé; on me dit qu'on me donnera tout ce qu'il me faut, qu'on sait ce qu'on a à faire. Après avoir mangé quelques oranges, je m'étends à mon aise dans une case nue, mais propre, heureux de me trouver à l'ombre. J'ai marché un peu tard; toute ma personne à midi tient dans le cercle d'ombre de mon parasol.

Plusieurs noirs ici et ailleurs m'ont dit bonjour plus ou moins mal en anglais, quelques-uns en portugais, pas un en français. Ils ne paraissent pas connaître la différence des nationalités. Ils me disent qu'ils aiment mieux la France que les autres pays; mais en attendant, les seuls mots européens qu'ils savent sont anglais; il est grandement temps que la France s'installe dans ce beau et bon passage qui lui livrera le Soudan immense, tout le Niger, etc., et qui les livrera parce que c'est une région habitable pour les blancs, chose rare de ce côté de l'Afrique.

Mardi 6. — Cette nuit, mes trois thermomètres ont marqué 11 degrés. Cette bonne fraîcheur est bienfaisante. L'appétit en est aiguisé.

Le roi de Missida Bouria, Tchernoussita-Ouria, est en voyage; c'est lui que j'ai rencontré hier, sortant avec sa suite de Porédaka; il m'envoie de là-bas son fils Ibrahim avec un esclave, porteur d'un quartier de bœuf, ce dont je le fais remercier.

La faim me donne des hallucinations. Pendant que j'étais là, dans la demi-obscurité de ma case, les yeux grands ouverts, pensant à tout et attendant avec impatience que l'heure passât, j'ai tout à coup cru voir mon fils mourant se jeter dans mes bras et l'entendre me dire : « Papa, je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu. » Horrible vision!... peu faite pour donner du courage. Au même instant, un petit garçon poussant la

porte entr'ouverte m'apporta des oranges. C'était la première fois que je rencontrais cette généreuse confiance (les enfants, le plus souvent, fuient d'abord en criant), j'en ai eu le cœur serré. Il ne faut pas penser aux siens quand on est ainsi perdu, loin de tout, et le visage tourné vers l'inconnu lointain ! J'ai fait rappeler l'enfant et lui ai donné un beau collier de perles. Ce collier me valut bientôt d'autres oranges, mais ces offrandes intéressées n'eurent plus pour elles le bénéfice de la sombre coïncidence. J'ai eu mille peines à me délivrer d'un invincible frisson et à reprendre pleine possession de moi-même.

Tout le long du jour, ç'a été un continuel défilé de bananes, d'oranges, de papayes, de kolahs, de cossam. Les uns vendent, les autres donnent. Le soir, viennent les femmes du roi. Maly allume un peu de paille. Je ne veux pas allumer de bougie, ces dames ne s'en iraient qu'après la bougie consumée, ce qui m'imposerait d'interminables visites ou me mettrait dans l'obligation d'éteindre, à la grande contrariété des visiteuses. Maly est un garçon pratique : « Comment, dit-il à l'une d'elles, tu n'apportes rien, tu crois que je vais te montrer gratis un si rare spectacle que la vue du magnifique homme blanc ? Allons, va chercher du cossam. » Et tous de rire, et les femmes vont chercher le prix demandé pour voir la bête curieuse.

Mercredi 7. — Jusqu'à 9 heures un brouillard épais m'empêche de rien voir ; il reste tout le jour suspendu en brume. A midi nous arrivons en face de Timbo.

QUATRIÈME PARTIE

TIMBO. — LA COUR ET LA VILLE

I

Le missida de Timbo est bâti sur le versant nord d'un coteau de 500 mètres de long, montagne sacrée courant N.-E.

Les enclos, comme déjà dans les derniers villages, comprennent plusieurs cases. Chaque enclos a pour porte un petit pavillon en terre formant poterne, ombragé et percé de baies où l'on peut passer sans se baisser ; les chevaux y passent.

J'attends les retardaires, près et en vue de Timbo, sur le bord d'un marigot, à l'ombre. J'envoie le laid Diafarou prévenir l'almamy pour qu'il se prépare à venir me saluer ; mais la religion, me dit-on, défend à ce haut personnage de sortir, si ce n'est pour aller à la guerre ou pour se rendre le vendredi à la mosquée.

Bientôt, je reçois une députation de dignitaires : le frère aîné du roi, président du grand Conseil, divers vieux, un fils du roi, etc., etc.

On me conduit à ma case, la plus grande du village, c'est presque une maison ; la salle carrée a plusieurs compartiments ; il y a là de la vraie obscurité, de bons

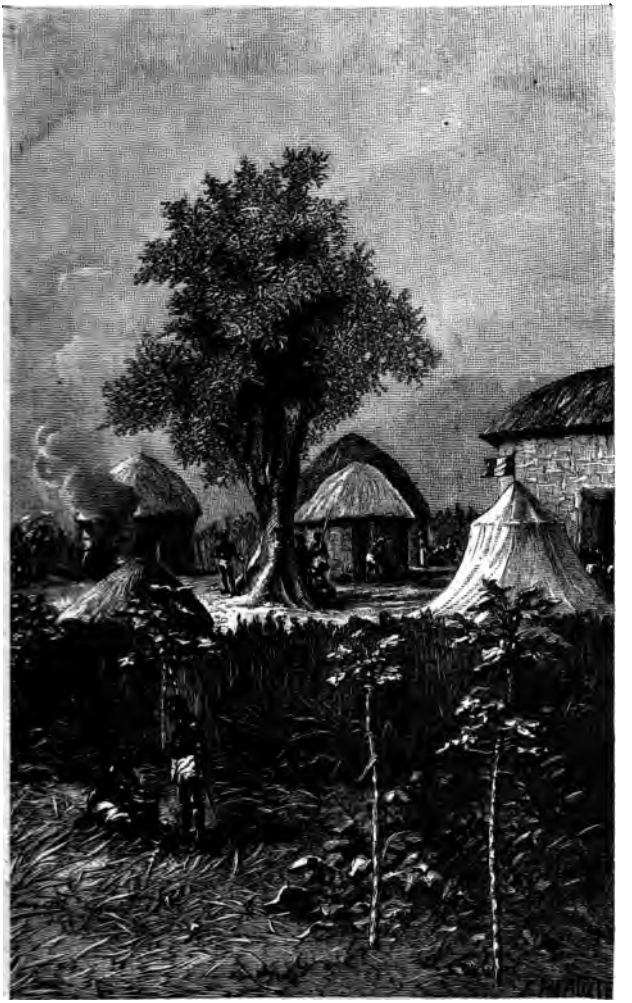
murs en terre, épais de 50 centimètres et hauts de 3 mètres, un plafond fait de grosses branches juxtaposées, plus le toit de chaume. Pas de fenêtres, bien entendu. Je respire à l'aise pour la première fois à l'abri du soleil.

Le fils du roi vient me saluer ; il s'assied hors de la case, sous le chaume qui abrite une sorte de galerie. Il suppose que je vais me déranger pour aller lui serrer la main, je le salue de l'intérieur. Viennent les grands dignitaires, je les fais entrer. Le fils du roi se décide à se rapprocher pour me dire bonjour. Je donne l'ordre qu'on ne laisse pénétrer personne, qui ne se soit d'abord fait annoncer. Il importe d'inspirer le respect et même une certaine crainte, sinon l'almamy me prendra pour un pauvre diable, et je n'obtiendrai rien. Je sens bien que je suis prisonnier autant que plénipotentiaire chargé de mes propres pleins pouvoirs.

Deux vieillards se présentent ; l'un, armé d'une sagaie, reste à quinze pas ; il escorte l'autre, qui est le grand chef de tout (sans doute parce qu'il n'y a rien ; tous, d'ailleurs, sont grands chefs de quelque chose). Puis d'autres vieux arrivent successivement.

Le roi me fait dire qu'il ne peut venir, qu'il ne sort jamais, même pour les autres rois, etc. Je fais répondre que c'est bien, que je lui enverrai mes présents, que je le prie de les recevoir et que je n'irai pas le voir. A ce message, il renvoie des explications par son fils et son frère suivis d'une nombreuse escorte ; il me prie de ne pas insister. Je ne veux rien entendre. Je fais dresser ma tente à ma porte, le pavillon français flotte au sommet, et je place à l'entrée un superbe factionnaire tout noir, tout nu et bien armé. Cet appareil dispose favorablement les esprits.

Retour des envoyés du roi. Le roi, disent-ils, est très



MA TENTE ET NOS CASES A TIMBO. — ORANGER ET PAPAYERS

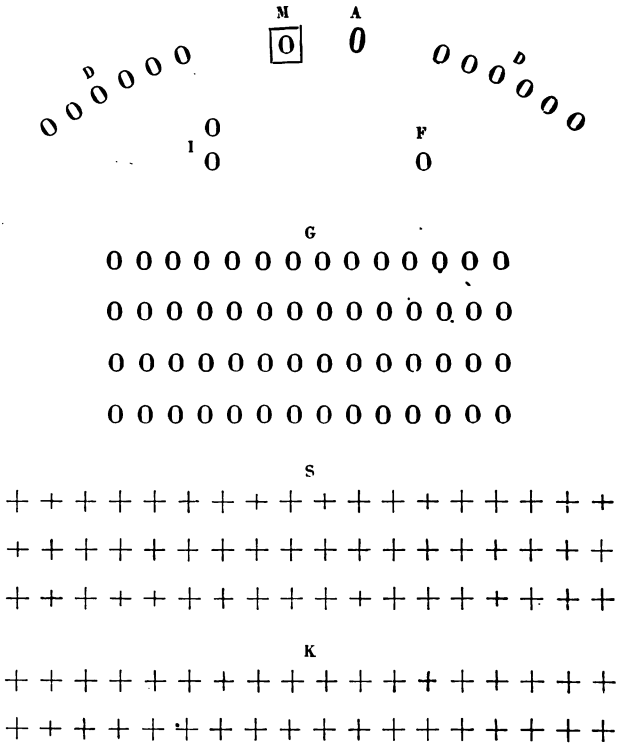
heureux de me recevoir dans ses États. Il a voulu montrer qu'il tenait à m'honorer autant qu'il est en son pouvoir, en envoyant ses plus hauts dignitaires au-devant de moi ; s'il ne vient pas lui-même, c'est que la religion lui défend de sortir de son palais. Je n'insiste plus. — Heure est prise pour l'audience publique de réception. Ce sera demain à 7 heures du matin.

Sa Majesté envoie un mouton, et plus tard du riz au beurre et du cossam. Il me faut disputer mes vivres à toute la tribu des cancrelats ronds ou carrés, aux araignées de toute forme, à des chauves-souris hideuses et aux rats indiscrets. La vue de ces bêtes, plus ou moins timides, mais à coup sûr dégoûtantes, m'ôte l'appétit. Je change de chambre, car ma case a plusieurs compartiments ; j'en compte jusqu'à trois, dont un plus obscur, sans fenêtre, ni autre ouverture qu'une porte intérieure, sert de refuge aux chauves-souris. Je choisis la chambre voisine, moins vermoulue, moins labourée par les rats ; à part les chauves-souris, qui vont et viennent, je n'y constate, pour ce soir, que la présence de deux araignées seulement. C'est un paradis ; j'y dors à merveille.

Jeudi 8. — Le fils du roi vient, je ne le reçois pas ; il s'assied sous mon oranger. Puis un envoyé du roi vient avec une escorte me dire que le roi, entouré de toute sa cour, m'attend. Je prends mon thé chaud et quelques biscuits, non seulement sans me presser, mais avec une noble lenteur calculée. L'envoyé, impatient et inquiet, « m'assène », comme dirait Saint-Simon, des regards foudroyants. Nous partons enfin. Je laisse mes cases sous bonne garde et j'emmène seulement Maly et deux Yolofs. Toute la population est sur pied pour voir le grand chef blanc, l'hôte du roi.

AUDIENCE DU ROI DE TIMBO

LE 8 AVRIL 1880



M. Moi et ma chaise.
A. L'Almamy.
F. Son fils.
D. Frères et ministres.
G. Grands dignitaires.
S. Seigneurs à la suite.
K. Les intimes du palais.
I. Interpretes et Introducteurs.

L'habitation royale se compose de cases larges et propres réunies dans un vaste enclos où l'on pénètre par deux poternes toujours occupées par une garde vigilante. Au milieu, une cour sablée, entourée d'une haute palissade en paille tressée, est la salle des grandes audiences. J'y arrive entre deux haies de jeunes et jolies esclaves dont les yeux brillent comme braise. C'est là que l'almamy m'attend, assis sur une vieille peau de lion qui n'a plus de poils. Je le salue. Il m'a fait apporter *une chaise*, la seule du royaume ! Il est tout fier de son mobilier européen. Tous les seigneurs de quelque importance sont là à leur rang hiérarchique. Chacun sait que je viens parler chemin de fer, tous s'attendent à des merveilles.

Le plan ci-contre fera comprendre les préparatifs de ma réception.

Je reste quelques minutes ; c'est une courte audience officielle. Le roi demande à lire mon laissez-passer d'Agui-Bou. Son ministre spécial en reconnaît l'authenticité ; je pars.

Je renvoie bientôt Maly prendre heure pour la remise des cadeaux, qui seront présentés par ce même Maly accompagné de Kauly et d'Omar-Bella, sans que j'y aille moi-même, bien entendu. Le roi désire avoir ses présents à la nuit, afin de les dérober à la vue de ses sujets — touchante confiance !

Je lui donne un cheval tout harnaché : selle, bride, fontes d'un bon modèle de chez Walker ; des armes, de l'ambre, de beaux tissus, etc.

Le fils du roi, au sortir de l'audience royale, vient passer une heure dans ma case avec divers seigneurs. Il croit son pays très grand. Je le détrompe et lui trace une carte à laquelle il s'intéresse.

Les noirs vivent comme des chevaux à l'écurie, sans

rien faire, sans penser à rien, causant des faits divers de la chronique locale, naturellement très restreinte. L'esclavage est immoral, c'est incontestable, en principe surtout ; c'est une plaie honteuse, je ne cesse point de le penser, mais on se tromperait si l'on s'apitoyait, comme s'ils étaient de notre race, sur ces esclaves qui, au moral comme au physique, n'ont pas de sensations très supérieures à celles des animaux. L'esclave qui n'est pas trop maltraité oublie vite son état de misère. Il n'a pas de souci, il ne peut ou ne sait penser. Il est heureux dans le repos de son esprit endormi, et de même que le croyant attend tout d'Allah et fait fond sur son indolente et facile prière, de même l'esclave attend tout de son seigneur et maître.

L'almamy m'envoie sept sacs de riz en paille. Je donne un rang de perles à chaque porteur.

Le défilé des visiteurs va son train. J'ai reçu déjà divers seigneurs, puis la fille du roi, escortée d'un grand gaillard et de trois esclaves femelles. La princesse porte fièrement la tête. Ces gens, au reste, armés du droit de vie ou de mort, ont des airs assez royaux, habitués qu'ils sont à voir tout ramper autour d'eux.

Maly, l'homme pratique, comptait évidemment puiser tout le long du chemin dans ma caisse et grossir notablement ses bénéfices en me faisant payer le double ce qu'il aurait acheté. Le vieux Diafarou avait de son côté fait le même calcul. La première fois, il y avait eu entre eux sur ce point une touchante et cordiale entente. Par malheur pour mes deux filous, j'ai constaté bien vite leur manège et, profond Machiavel, je me suis empressé de les brouiller, en accablant de ma confiance tantôt l'un, tantôt l'autre, au détriment de son associé. Ils se sont alors plaints l'un de l'autre,

chacun à son tour, et j'y ai gagné qu'ils ne m'ont plus volé, du moins de concert.

Il est deux heures ; j'ai 28 degrés dans ma case. La sœur du roi vient me voir ; elle est vieille et laide, bavarde et intelligente. Sa suivante agite avec conviction sa mamelle pelue en disant : « Almamy, almamy », pour m'indiquer que la princesse a sucé le même lait que le roi, qu'elle est la sœur du roi. Ce geste m'est connu ; je l'ai déjà vu employer souvent pour exprimer l'idée de sœur ou de frère ou pour demander du tabac, le vieux sein dégonflé réduit à ses longues peaux ayant parfaitement l'air d'une blague à tabac vide.

Le chef des griots vient épancher à son tour le flot bruyant de ses compliments flatteurs. Le roi envoie un deuxième mouton.

Devant les portes de mes cuisines, de jolis moineaux violets minuscules picorent le grain échappé aux vanneuses.

Resté seul, je fais la chasse aux grosses chauves-souris grises et blanches qui peuplent l'obscurité de ma demeure.

Vendredi 9. — Nuit passable, en dépit des rats et des vampires, en dépit aussi d'une grippe rebelle et de transpirations incoercibles.

Vu le roi le matin. Il est plein de gaieté, vautré sur sa peau de lion, entouré de quelques vieux intimes. Il me dit de demander tout ce que je voudrai, de dire *tout ce que j'ai dans mon cœur*, etc. Je ne demande qu'un laissez-passer, pour avoir une case où me reposer dans les villages que je traverserai. Je lui parle chemin de fer et lui expose les avantages qu'il retirerait d'une pareille voie de communication. Je demande une bande de terrain de 20 kilomètres de large, comme de Timbo

à Missida-Bouria, des esclaves dans chaque village pour préparer la voie, et la protection du roi. Après ma visite, il en réfère à ses vieux amis, tous sont d'avis qu'il y a lieu d'être content. Tous les grands du royaume vont être avertis d'avoir à venir à Timbo conférer et donner leurs avis.

Le fils du roi vient me voir, il s'amuse comme un enfant de mon miroir, qu'il s'empresse d'aller montrer au roi. Celui-ci, en se voyant si laid, repousse le miroir avec un geste d'impatience. Mon manteau de caoutchouc l'étonne beaucoup. Il n'imagine pas comment on peut, avec la gomme de son pays, faire ces curieux vêtements.

Interminable défilé de marabouts, capitaines, chefs de village, etc. Une troupe joyeuse d'enfants, quelques vieilles, et enfin « le repos des yeux », la belle Fatoumata. Cette fille a des traits européens, de beaux yeux intelligents aux regards un peu sauvages, un corps superbe couleur de bronze, une belle stature, et avec cela un petit air modeste que je n'avais pas encore rencontré chez ces bêtes apprivoisées qu'on appelle des noirs. Je lui donne quelques perles inédites dans le pays. Ses grands yeux brillent de plaisir. Après elle, vient la non moins charmante Aminata, beauté d'un genre différent, petite, mince, figure fine ; elle est mère, et porte son enfant attaché sur son dos.

Entrent ensuite deux vieilles femmes du roi, parées de quelques bijoux. Leurs lourdes boucles d'oreilles sont reliées par une courroie qui passe par le haut du front et sert à soutenir ce pesant ornement. Une grosse maman, non moins princesse que les précédentes, vient se joindre à celles-ci. Elle traîne avec elle un héritier à la mamelle, lequel, planté au milieu du cercle, ne tarde pas à y satisfaire le besoin naturel plus ou moins

pressant que sollicite son ventre ballonné, puis la cascade se fait lac et le bambin étale joyeusement avec ses petites mains et rejette dans les jambes des gens assis qui l'entourent le liquide dont il vient d'inonder le sol de la case. Ce jeu, qui paraît lui plaire étonnamment, ne donne lieu d'ailleurs de la part de personne à aucun genre d'observation.

Le roi envoie son officier de bouche escortant une calebasse de lait. Une troupe de rieuses jeunes filles, plus nues que le serpent tentateur, apportent des oranges et se divertissent fort à se regarder dans le miroir. Quelques enfants s'arrêtent au seuil de la porte, ouvrant de grands yeux, des yeux magnifiques, par parenthèse.

On m'annonce que le village de Fougoumba, où je viens de passer, a été détruit à moitié par un incendie, y compris les cases que j'occupais.

Le roi a fait savoir à tous les notables, ou prétendus tels, qu'ils aient à venir me saluer.

Voilà les fils de l'autre almamy, Amadou, et leur escorte. De temps en temps une troupe babillarde d'enfants curieux entre comme un rayon de soleil et s'arrête étonnée à la vue de cette figure qui n'est pas noire. Quelques-uns sont gentils ; de tout petits viennent me serrer la main bien sérieusement, suivant la leçon qu'on leur a faite. Voilà deux jeunes filles assez bien cambrées ; elles sont laides toutefois, et c'est dommage de ne pas rencontrer sur d'aussi jolis bustes des têtes plus agréables. Je leur fais donner un peu de sucre. L'effet de ce cadeau est irrésistible ; les yeux des deux aimables destinataires le disent éloquemment, tandis qu'elles se tiennent serrées, accroupies, au fond de la case. Elles ont un art sans pareil pour mettre tous leurs avantages en lumière. Une matrone se présente ornée de ses deux

filles — sa plus belle parure, — l'une d'elles a sur les bras son petit enfant ; l'autre n'en a pas, mais elle est à l'âge où l'on commence à penser à en avoir — et l'on voit qu'elle y pense.

C'est un pèlerinage ! Je fais dresser mon lit pour m'étendre un peu et j'y suis à peine allongé que se précipite sur moi un vigoureux masseur, qui paraît me considérer comme sa propriété. Je l'éloigne à son grand étonnement. Aussitôt sept jeunes filles de quinze à seize ans, — c'est ici l'âge qui plaît aux yeux, — remplacent le masseur mâle, et commencent à me pétrir de la belle façon en m'affirmant que je m'en trouverai bien. Cette fois, l'envie de rire me gagne. Je repousse d'un geste, que je m'efforce de rendre froidement indifférent, ces jolis médecins qui insistent, reculent, et avancent avec la gracieuse précision d'un corps de ballet, torses nus, jupons courts. Mais je résiste. Il n'y aurait véritablement pas place sur ma personne pour toutes ces petites mains agiles que le frétillement multiplie. Le vaillant et folâtre essaim abandonne enfin la partie, et, comme dans les contes moraux de M. Marmontel, la vertu triomphe sur toute la ligne.

Changement de tableau : arrivent à présent deux guerriers délégués par un chef retenu à la tête de ses troupes campées assez loin d'ici. Un autre frère du roi emboîte le pas derrière eux, et encore un autre, qui a une ophthalmie. Six filles du roi plus rieuses les unes que les autres viennent me demander des perles. Elles sont suivies d'un nouveau frère du roi.

La belle Fatoumata, avec de petites mines réservées, revient accompagnée de sa mère. Elle me donne un kolah : c'est un tendre aveu. La mère me dit que sa fille m'aime (le cœur parle vite en Afrique !) et qu'elle voudrait bien être ma femme, afin de ne plus me quit-

ter. Je suppose, à l'air timide et embarrassé de la belle statue, qu'elle rougit sous sa peau noire. Je lui dis que j'ai un trop long voyage à faire à pied pour l'emmener. Je lui fais donner quelques grains de verres encore plus inédits que les premiers.

Les enfants, ne voyant plus de vilains vieux autour de moi, sont entrés pendant ce temps. Quelle gaieté ! La mère de Fatoumata, qui, sans avoir l'air d'y penser, a fait valoir les charmes, tous les charmes, de sa fille, est sortie furieuse, sans répondre à mon *sadi* (adieu). Sa fille a pris un petit air résigné et m'a tendu une main glacée.

L'audience dure depuis 6 heures du matin, alors que je me levais, jusqu'à 5 heures 1/2 du soir sans désemparer. Enfin, à la nuit tombante, je condamne ma porte.

Reviennent alors le fils du roi, les frères du roi, etc. Je suis inflexible ; je ne reçois plus. Des femmes insistent et forcent tout bonnement la consigne. Pour tenir tête à l'envahissement, je place, sous forme de rempart entre le public et moi, un volumineux bagage et du linge blanc. Dans l'obscurité, les femmes distinguent mal ; elles viennent tout auprès se mettre à genoux devant ce paquet, parler, faire force salamalecs, lui tendre la main avec persistance ; enfin, jugeant qu'il n'y a personne là-dessous, elles rient aux éclats et s'en vont. Cette audience au paquet a terminé la journée. Je n'ai plus qu'à soigner ma grippe.

II

Samedi 10. — J'ai vu l'almamy à 5 heures 1/2. Il a réuni des guerriers qui vont rejoindre l'armée du côté

où je vais moi-même. Le roi, qui les accompagne, dit qu'il reviendra après-demain. Je demande de nouveau à partir tout de suite ; il dit que ce serait une trop courte visite, qu'il tient à me revoir, que je lui plais et autres compliments que je me garde de prendre à la lettre. Je cède, naturellement, ayant besoin de lui, et lui n'ayant pas besoin de moi. Satisfait de ma condescendance, il entonne un concert de louanges à Allah et part. Cette manie de retenir le *toumaranké* [1] le plus longtemps possible est propre à tous les noirs, du plus humble sujet jusqu'au roi.

Sa sœur vient me demander un peu de viande ; il paraît que le cher frère n'alimente pas outre mesure les princesses du sang.

Je pardonne au roi de m'avoir fait lever si matin ; il m'a attendu trois quarts d'heure avec son assemblée de guerriers, pressés de partir. Son chambellan, qui était venu m'appeler, était furieux ; le roi et son fils, au contraire, plus empressés que jamais. Drôles de guerriers que ces guerriers noirs, remplaçant par un air farouche l'attirail militaire qui leur manque ! Les uns ont des fusils à pierre, les autres des sabres ; les moins favorisés n'ont qu'un arc de bambou, et la plupart n'ont rien. C'est suffisant, la guerre consistant le plus souvent à aller crier et faire du tapage dans un bois, hors de la portée de l'ennemi, qui probablement en fait autant de son côté, après quoi chacun rentre vainqueur, sans morts ni blessés. Admirable système, bien plus ingénieux que le combat des Horaces et des Curiaces.

Longue visite du fils du roi. A 34 ans, ce prince est déjà l'heureux père de 30 enfants. Comme le roi

1. Voyageur.

Salomon, de biblique mémoire, les rois africains de nos jours utilisent leur supériorité. Louables effets de la sélection! Je lui donne cinquante centimes, mon savon et un verre grossissant. Ce magnifique cadeau devrait le dérider un peu, mais il est grognon, ce fils de potentat. Les grands sont si vite blasés! En attendant, il se taille la barbe avec mes ciseaux devant mon miroir; je pourrais même dire qu'il se rase, car il appuie si fortement les lames sur son gros vilain cuir, qu'il n'y aura plus, tout à l'heure, apparence de poil sur son auguste visage.

Suite des audiences; c'est assez supportable aujourd'hui: cent visites à peine!

Mes gens se médicamentent avec du gogo, espèce de roseau que l'on pile dans de l'eau. Cette limonade d'un nouveau genre a le goût de poivre.

Dimanche 11. — Fièvre toute la nuit, et encore trois heures d'accès ce matin. Anéantissement douloureux et complet. J'ai vu le moment où toute vie allait s'arrêter en moi; je n'avais pas la force de tourner la tête sur mon oreiller.

Le fils du roi, venu plusieurs fois assez discrètement, m'a trouvé glacé la première fois, puis brûlant la deuxième fois, et enfin mieux à deux heures. Je lui ai dit le matin que, si je mourais, mes hommes avaient l'ordre de brûler mon corps et d'emporter ma cendre, et que je le priais de permettre l'opération; il me l'a promis, et s'est intéressé à moi avec plus d'affection apparente que je n'en attendais. Je lui ai donné un fusil Lefaucheux, et des cartouches qu'il voulait acheter. Il est enchanté; il dit, comme ce flagorneur d'Agui-Bou, qu'ils ont vu, lui et son père, deux blancs, mais que c'étaient de pauvres gens de France, tandis que moi je

suis un grand chef. Je lui réciterai la fable *Le Renard et le Corbeau*, quand je serai en meilleur état.

La belle Fatoumata est venue plusieurs fois prendre de mes nouvelles ce matin. A 2 heures je lui ai donné deux pièces de cinquante centimes neuves, qui lui ont causé un inexprimable ravissement.

La pluie a fait rentrer les insectes. Les chauves-souris font bonne chasse, et secouent leurs poux jaune d'or sur ma fiévreuse et misérable personne. Leur vol, silencieux d'ordinaire, est animé et bruyant; leurs ailes, en battant l'air dans l'étroit espace, rappellent le bruit de la voile vibrant au vent debout. J'ouvre mon parasol, et je m'enveloppe la tête de mon plaid. Les murailles sont tapissées d'araignées venimeuses. — Je serais évidemment mieux chez moi.

Il semble que les noirs n'aient pas de vie dans le cerveau, pas d'association dans les idées. Ainsi je ne peux pas dire au prince : « Tu es plus mal logé que mes poules. » Il faut, pour être compris, que je dise : « J'ai des poules ; j'ai une maison pour loger mes poules; la maison de mes poules est meilleure que la tienne. » De là, d'interminables palabres pour le projet de chemin de fer que je leur propose et dont ils sont très contents, disent-ils. Mais il faut qu'ils ruminent !

Grand événement! Je songeais à prendre demain matin une bonne dose d'ipéca ; mais voilà qu'au moment de commencer ma nuit, arrive Maly tout tremblant. Le vieux Diafarou, furieux de n'avoir pas pu me dévaliser, a dit au roi que j'avais beaucoup d'ambre, d'argent, de corail, etc., etc., mais que je le portais au roi de Dinguirray ; que Maly m'empêchait d'en donner au roi de Timbo, etc. Pour conclure, on est convenu qu'il fallait faire un grand trou, tuer Maly, et le mettre dedans ; on doit l'enlever cette nuit.

J'entends en effet qu'on s'informe de l'endroit où il couche. Je ferme les portes de ma case, si toutefois on peut appeler cela des portes, et je fais coucher Maly sous mon toit, je visite mes armes, il n'a qu'à dormir tranquille. Il se rassure, mais pas assez, à mon avis, pour un tirailleur sénégalais, qui a fait la guerre et qui a deux balafres ; il est vrai qu'il a *vu le grand trou !* Peu après arrive un de ses fidèles, qui confirme à voix basse la nouvelle qu'on le cherche. Vient aussi un ami, homme du roi, gagné par ma police. Grand palabre : la peur rend bavard. Un bout de bougie collé sur une des pierres du foyer éclaire fantastiquement ces trois noirs, qui, accroupis sur leurs talons, se penchent pour se parler à voix basse, et tressaillent au moindre bruit. Les rats qui écoutent en grignotant dans un coin, les chauves-souris qui s'en mêlent en faisant vaciller la maigre flamme du lumignon et en projetant leurs ombres sinistres sur les murailles de terre noircies par la fumée, tout cela a un petit air de mélodrame qui me transporte un instant à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu. Au fond, j'ai fort envie de rire, mais le pauvre diable de Maly se croirait perdu.

Lundi 12. — Nuit calme. Un rat qui se balance sur un débris de bagane brisée réveille en sursaut le malheureux condamné. J'ai beau dire que c'est un rat, et je le dis avec d'autant plus de conviction, que je connais ce tapage pour l'entendre toutes les nuits ; le bruit est fort, Maly s'inquiète, il allume la bougie et va voir ; puis, rassuré, il éteint en répétant : « *C'est rat.* »

Au jour, les courages renaissent. Le gros prince Abdul-Ay vient de bonne heure avec cinq ou six seigneurs. Maly est présent. Je fais comparaître Diafarou, et m'adressant au prince par l'intermédiaire d'autres

interprètes yolofs et foulahs, je conclus, dans un discours aussi concis que bien accentué, que Diafarou est un traître de la pire espèce, et Maly un bon serviteur (à vrai dire, c'est un gredin, mais je ne veux pas qu'on touche à mes gens). Diafarou, sûr du cœur de son prince, part d'un bruyant éclat de rire; mais sa figure est inquiète, son vilain cou se gonfle.

Maly fait un long récit des innombrables méfaits du traître Diafarou. Le prince, sérieux et digne comme un président de cour d'assises, fait le « résumé impartial » des débats, précise les faits articulés contre Diafarou et rend un arrêt fortement motivé qui pulvérise l'horrible Diafarou et restitue à Maly la confiance dont il a été un instant dépouillé. Assuérus, Aman, Mardochée; il manque Esther et le bon Racine. Ceci me tranquillise et me promet quelque repos, car si l'on avait tué Maly, j'aurais été obligé de me fâcher.

L'audience levée, je prends mon ipéca avec force accompagnement d'eau tiède. Mais mon estomac, qui jeûne depuis trente-cinq jours, demande ce qu'on lui veut (comme Quasimodo à la foule hurlante quand on va l'attacher sur la roue), et n'ayant rien à se reprocher, il n'avoue que les litres d'eau tiède.

Jeu des petits papiers : le prince Abdul-Ay, de son palais de paille, m'envoie un papier plié et replié, pour que j'en fasse autant, ce qui est facile. De mon côté, je lui en envoie un qu'il ne peut imiter. On ne s'amuse pas plus innocemment dans les pensionnats de jeunes filles.

La belle Fatoumata m'apporte deux kolahs. Je lui donne des petits gâteaux. J'espère que demain je serai tout à fait bien et que je partirai « *fabé diango* », c'est-à-dire *après-demain* mercredi.

Il ne faudrait pas croire que les effets volcaniques de

l'ipéca ont interrompu les audiences ; au contraire, les soubresauts de mon estomac produisent une *great attraction* qui se traduit par le silence anxieux de la foule. J'en ai pris mon parti depuis longtemps et me suis vite habitué à des façons d'agir qui me rappellent celles du duc de Vendôme en Italie (voir Saint-Simon) recevánt le futur cardinal Albéroni. Les épisodes de mon débarquement à Piscis et les explications des jeunes filles sur la fabrication et l'usage de la ficelle qui leur sert de vêtement ont, dès le premier jour, achevé mon éducation ; mon expérience n'a plus à s'étonner de rien.

Je voulais acheter l'*Almagama*, vieux bouquin très curieux, en arabe, manuscrit, avec images symboliques de la vie de Mahomet. Ce livre sert à rendre les jugements dans les querelles, les procès, les questions matrimoniales, etc. Mais le grand juge refuse de s'en défaire.

Le temps se remet à l'orage, la fièvre revient, je reste étendu, anéanti, dès une heure de l'après-midi.

Abdul-Ay n'a pas les manières d'un Européen, mais il a le respect du roi et de ses vieux frères, et le mépris du reste du genre humain ; il est affable et bon prince avec les petits, et traite comme un bétail les seigneurs courtisans.

Il a vraiment très bien rendu son jugement entre Diafarou et Maly. Son petit discours, prononcé d'un ton ferme, plein d'autorité, à voix presque basse, très calme, a été net, précis, sans aucune hésitation ni parole inutile.

Mardi 13. — La fièvre ne m'a quitté qu'assez tard dans la nuit ; il a plu beaucoup, et de violents coups de tonnerre se sont succédé rapidement. Ce matin je me sens mieux.

La belle Fatoumata avec une de ses amies vient voir le malade. Ce beau bronze florentin repose mes yeux.

J'ai acheté des vivres : bananes, oranges, arachides et deux poulets, dont un pour une feuille de papier.

Il est de nouveau question du *grand trou*. L'horrible Diafarou a ameuté les vieux seigneurs qui n'ont pas eu de cadeaux. Ceux-ci ont tenu conseil, et décidé de retenir mes gens captifs, de tuer Maly, de prendre dans mes bagages ce qui leur conviendrait, et de me réexpédier vers Kakandy. C'est ingénieux. Maly le balafré, qui d'ordinaire n'a pas l'air plus timide qu'un tigre, n'est pas rassuré. Le nouveau plan de l'ennemi lui paraît manquer de gaieté, surtout en ce qui le concerne. Il m'assure qu'on ne me laissera pas aller à Dinguirray, parce qu'on est ici en guerre avec ce pays et qu'on ne veut pas que je porte au roi ennemi l'aide de ma présence. Il me répète cela sous toutes les formes. Je lui dis qu'il est inutile de tant parler ; *il faut* que j'aille à Dinguirray, et à Dinguirray j'irai.

En me levant, j'ai cru entendre un moineau, un vrai moineau du boulevard ; me voilà ragaillardi. J'envoie chez le prince Abdul-Ay, il est au bain. Je me rends à sa demeure un peu plus tard et je le trouve entouré de quinze ou vingt courtisans, que je le prie d'éloigner. Il fait un signe à peine perceptible, et tout ce monde attentif se retire aussitôt à distance. Je lui explique que si je ne puis reconnaître le pays d'ici à Dinguirray et au Niger, à l'embouchure du Tankisso, le chemin de fer ne pourra pas passer ici ; qu'on le fera passer par le Sénégal, au grand détriment de Timbo, etc.

Aujourd'hui, pas de soleil. Les gens du Foutah-Djallon craignent un peu le soleil ; ils n'y sont pas habitués comme les Sénégalais, dont le pays est bien plus chaud.

Mercredi 14. — Nuit médiocre. Visite aux vieux frères de l'almamy. Visages refrognés, que j'ai eu la satisfaction de laisser gais, contents et mieux disposés. C'est très propre chez tous ces personnages. Je les ai trouvés tous occupés à lire le Koran dans de bons vieux manuscrits, bien reliés avec double et triple étui, comme des livres d'heures. J'espère bien rapporter un de ces livres, il fera très bon effet dans ma bibliothèque. Ces vieux bonhommes étaient entourés d'enfants joyeux et attentifs. Cela a l'air tout à fait patriarcal et respectable. L'un d'eux, assis sous un bel oranger, copiait sur une planchette des feuillets du Koran pour les faire ensuite lire aux enfants. Je l'ai félicité de s'occuper ainsi de la jeunesse; c'était le plus grognon, c'est maintenant le plus dévoué. Il m'a montré un très beau Koran avec enluminures, enfermé dans des étuis en cuir d'un excellent travail fait par les cordonniers du pays. Il m'a dit qu'il tâcherait de m'en trouver un pareil.

Il est allé me chercher des kolahs. Pendant ce temps les enfants, qui sont partout espiègles, se sont mis à lire à qui mieux mieux pour me montrer leur savoir, et à jouer avec les lunettes du vieux, en le contrefaisant. Il me semblait assister par le trou de la serrure à une classe de nos écoles en l'absence du pion. Une ombre à ce gai tableau : un de ces enfants, fils de prince bien entendu, a derrière lui un petit esclave qui joue parfois avec eux tous, mais ne prend pas part à la leçon. Son petit maître lui ôte les pailles qu'il a dans ses cheveux crépus, et le fait maladroitement : l'enfant crie et s'agite ; il est aussitôt roué de coups, et l'opération continue le plus indifféremment du monde. Tous ces gamins, fils de princes de la cour, savent déjà que le genre humain est fait pour servir à leurs caprices.

D'autres vieux personnages que je vais voir sont absents, et je suis reçu par les femmes qui me font un joyeux accueil.

Rentré chez moi, je reçois la visite d'Abdul-Ay. L'almamy a commandé qu'on me donnât un bœuf, mais je dois attendre indéfiniment son retour. J'entre dans une rage facile à comprendre, et je laisse libre cours à ma fureur contre ce fourbe avec lequel il est impossible de traiter. Abdul-Ay, témoin de ma colère, promet d'envoyer de nouveau dire à l'almamy que je tiens absolument à partir. Quel sera le succès de ce message ? Je l'ignore.

III

En attendant je visite les curiosités (!) de la ville. L'énumération en est vite faite. Un rocher de granit émerge au milieu d'un sentier servant de rue. Son sommet est usé comme la pierre sainte de Notre-Dame-del-Pilar, à Saragosse. C'est là que Karamakou, le fondateur de Timbo, a débuté, c'est là qu'il a campé, c'est de là qu'il est parti en guerre. Un autre « monument » est une butte de 8 mètres de haut, qui a été élevée sous la direction de Lambert, me dit-on. Viennent ensuite quelques pierres consacrées autour du missida, puis le cimetière — fouillis inextricable de la plus luxuriante végétation.

J'ai pris dans ma promenade un échantillon de fer sortant d'un haut fourneau. Le puddlage se fait à la main sur l'enclume.

En rentrant, je rencontre un nègre albinos. Cet homme a, de la tête aux pieds, la peau couleur vieil ivoire. C'est plus étrange qu'agréable à considérer.

Le bœuf annoncé m'est apporté tout dépecé. Distri-

bution faite à tous les gens importants, suivant l'usage, il m'en reste pour deux jours. C'est assez ; le dernier morceau sera déjà trop « mûr » pour moi. L'almamy s'est ému de ma colère ; il m'envoie trois officiers de sa maison pour me dire qu'il est désolé que son hôte soit mécontent, que je ne me tourmente plus, que je prenne patience seulement jusqu'à demain matin, *diango subaka*, qu'il m'enverra chercher, et que je pourrai continuer mon voyage.

Le dernier envoyé, un vieux seigneur qui a deux petites filles très gentilles, Siyha et Mariamo, arrive à cinq heures confirmer et renforcer les messages de la journée. Le roi, dit-il, tenait en ce moment un conseil de guerre; il a renvoyé tout le monde, et ne veut plus s'occuper de rien qu'il ne m'ait satisfait. *All right !* La nouvelle m'a comblé de joie, je n'ai plus ni fièvre, ni malaise ; mes jambes faibles tremblent sous moi, mais la satisfaction que j'éprouve leur donnera des forces le moment venu.

Je prépare mes bagages, puis j'exhale encore un peu de colère contre les voleurs ; ces petits accès secondaires sont des tonnerres magnétiques intérieurs, dont les décharges soulagent.

Le vieux juge a trouvé un livre qu'il me donnera en échange d'une veste, qui lui plaît parmi mon bagage. Mais il veut un peu de bœuf. « Tout le bœuf, grand juge ! » Maly lui donne le cœur, il m'assure que c'est très bon ! Et le vieux part en courant à la recherche du livre, et cachant sa saignante lippée, comme un chien qui a dérobé un os. Maly essuie avec son pied nu le yatagan qui a découpé l'animal. Là, debout, demi-nu, les franges de son turban noir flottant sur son front balafré, il est superbe ! Regnault en eût fait un tableau saisissant.

Un mendiant demande un peu de viande, je lui fais donner quatre côtelettes (un peu dépouillées, il est vrai) ; il y a longtemps qu'il n'en a eu autant, il s'attendrit et part en pleurant de joie.

Diafarou, pensif, et mécontent de sa portion de bœuf, est là tout seul assis sous l'oranger, son yatagan posé en travers sur ses genoux, le menton dans la paume de la main. Il ressemble ainsi à Guignol s'apitoyant sur ses infortunes. Il est véritablement comique. Je lui fais un petit sermon ; les officiers disent que j'ai bien parlé. — J'écris une lettre à Boulam pour qu'on ne s'inquiète pas de moi.

Jeudi 15. — Nuit calme, mais toujours de la fièvre. — L'officier du palais, gardien de nos cabanes, est parti; il a laissé un esclave là, tout seul, dehors, sans vivres; le pauvre diable s'est brûlé il y a quelque temps, il a une plaie béante du genou à la cheville ; il fait cependant le travail des champs et ne songe même pas à se plaindre. Il ramasse pour se purger les racines de gogos que mes hommes ont pilées et qu'ils ont ensuite jetées. Il va les faire resservir pour son usage, comme ferait un chien, et si simplement qu'on pourrait croire la chose toute naturelle. Je lui ai fait donner à manger tous les jours depuis que je suis ici, du moins tous les jours où j'ai eu moi-même à manger.

Le roi et son neveu Bakar-Bury, qui est aussi son général en chef, veulent faire la guerre du côté de Dinguirray, mais ils trouvent, paraît-il, les ennemis sur leurs gardes. Il s'agit de surprendre quelques villages, tuer les inutiles, emmener les femmes et les enfants en esclavage : c'est la récolte.

Abdul-Ay est tout disposé à venir en France ; il dit qu'avec moi il n'aura pas peur qu'on le retienne captif

Le repos forcé a guéri mon genou ; je m'étais heurté olemment en descendant dans un ravin au milieu des ›chers, alors que je n'étais plus, heureusement, qu'à) kilomètres de Timbo.

Les hirondelles me parlent de mon pays, et le grillon ıante après l'ondée. Comme je me prends souvent à enser à mes bonnes soirées d'hiver, en France, avec hambre close, tapis, bon feu, aimable société ! Ici, air et le jour entrent par la porte, haute à peine d'un ıètre ; l'air est humide, les bêtes pullulent, la société st absente, et de plus, je suis tenu dans une sorte de aptivité qui me rend furieux.

Dans la case-cuisine, mes gens ont installé un grand ·épied de branches, avec petit étage à claire-voie, pour ıire sécher au-dessus du feu et fumer leur viande écoupée en lanières.

Vendredi 16. — Les femmes viennent les unes après ›s autres, puis les enfants et divers individus. L'usage u pays est, lorsqu'on entre dans une case, de dire 'interminables bonjours à l'adresse de chacun ; mais orsqu'on se retire on dit simplement : « Je m'en vais » *mié foti*), sans saluer, même du regard, le maître de a maison.

Mes serviteurs disent que le roi enverra quelqu'un aujourd'hui et que je partirai demain (*diango*). J'accueille cette nouvelle avec un sourire ironique.

J'ai décidé de faire partir Maly dans la nuit, avec M'Omart-Djean et Bosi ; il portera au roi de Dinguirray une lettre que je vais écrire et diverses explications verbales. Si le roi d'ici me retient et m'empêche d'aller plus loin, je n'en aurai pas moins ainsi une réponse du roi de Dinguirray.

Les vampires ont été agressifs : la pluie a multiplié

les moustiques, et par suite animé la chasse. Je m'y habitue : Pélisson n'avait-il pas fini par aimer son araignée !

Je demande des poésies ou chansons populaires au vieux juge qui se vante de bien écrire. Je n'ai rien pu tirer de ce bavard nigaud, qu'un insignifiant manuscrit relié.

On me montre de petits arbres qui pourraient bien être des épinards !

Samedi 17. — Le fils de l'autre almamy, Amadou, avec son escorte est venu me saluer, et me dire que si son père était en fonctions, tout irait mieux et à ma satisfaction. — La belle Fatoumata et d'autres femmes, jeunes et vieilles, lui succèdent ; puis l'officier de garde ; puis un deuxième envoyé d'Amadou. A ce messager de rechange, j'allais donner ma carte pour son maître, mais à un mot, je comprends qu'il se tient savamment en bons termes avec les deux rois, et je me renferme dans la banalité des bonjours d'usage.

Je fais préparer des épinards, de véritables épinards, qu'on appelle ici boroboro ; c'est une découverte agréable. Je ne sais quand finira ma captivité, le roi et les vieux veulent aller à gauche, Bakar-Bury veut aller à droite ; les palabres succèdent aux palabres. Je constate qu'il y a tout près d'ici, sur le flanc du coteau, une source de très bonne eau. Cette autre découverte n'est pas moins importante.

États composant le royaume de Timbo :

Timbo, proprement dit ; Labé ; Keboust ; Colléine ; Tymbi-Toumi ; Tymbi-Madina ; Cohine ; Colladé ; Accolémadji ; Maci ; plus, dix autres États tributaires. Chaque province ou petit État peut, dit-on, fournir quatre mille soldats, soit quatre-vingt mille en tout. Je pense que c'est fort exagéré.

IV

J'en suis là de mes notes, quand on vient m'annoncer que les porteurs sont à deux pas d'ici. Je n'en crois pas mes oreilles! Un collégien en vacance, un prisonnier délivré n'éprouvent pas plus de folle joie! Je me précipite. En effet, les porteurs sont là. Ils sont dix, dix noirs superbes, bien laids, mais choisis vigoureux. Ce n'est pas assez, mais j'augmenterai les charges, je ferai porter des paquets à mes gardes et je sacrifierai un peu de bagage. Je fais entrer ces captifs pour bien les voir, les toucher, m'assurer qu'ils sont de chair et d'os. Mon examen les fait rire; ils croient que je suis un peu fou.

En un tour de main, tout est plié, emballé, mesuré, séparé par paquet et expédié. Je sacrifie mon baril d'eau-de-vie et un baril de vin de Malaga. J'autorise Kauly et Wakam à boire ces trente litres. Ces deux noirs ne sont musulmans que par accès. En présence d'un flacon d'eau-de-vie, ils oublient volontiers Allah et le Koran. Je les vois s'en aller derrière leur case avec les deux barils et une large casserole : que va-t-il se passer?

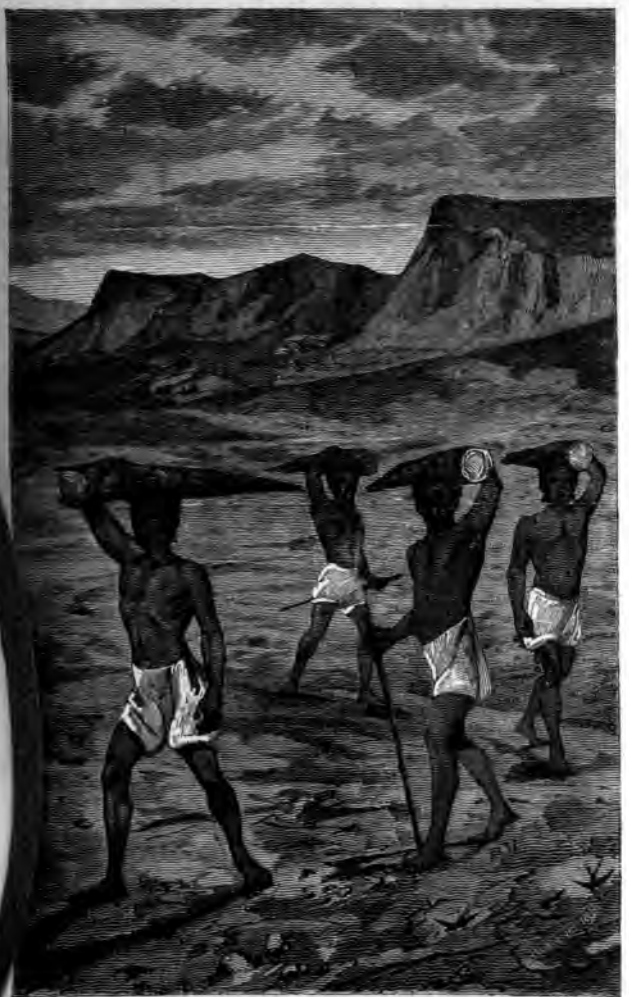
A trois heures un quart, je pars à mon tour avec l'officier de garde Çanouci, un guide et Maly. Kauly et Wakam me paraissent avoir un peu d'indécision dans la démarche. Je veux croire cependant qu'ils n'ont pas absorbé tout le précieux liquide à eux deux, et qu'ils auront invité quelques amis à leur tenir tête.

Je continue jusqu'à Conkobala, où est le roi. Je traverse Sokotoro, région occupée par les villages et les

terres des princes. Le Baléo, qu'on rencontre à une distance de 8 kilomètres, est profond et sans courant dans les intervalles des rapides. Les caïmans y abondent, comme aussi les hippopotames. Il se jette dans le Sénégal, dont il est une des sources. Nous le traversons gué sur une largeur de 40 mètres, avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou, dans un courant de 2 mètres à 3 mètres à la seconde. Kauly, mon porteur ordinaire, m'offre ses larges épaules pour passer l'eau. Il est un peu bien titubant pour franchir ce courant sur de grosses roches glissantes et inégales ; mais la vanité le soutient. J'ai remarqué que si l'orgueil est le fléau des cerveaux supérieurs, la vanité accompagne surtout les avantages physiques chez les hommes comme chez les animaux.

Une troupe à cheval se montre ; elle escorte Mamadou-Paté, le neveu du roi, qui vient me saluer. C'est lui qui, à la mort de l'almamy Saury, prendra, par le droit du plus fort, le trône auquel il n'est pas appelé. Les électeurs voudraient en nommer un autre, mais Mamadou-Paté a pour lui la force ! Je m'arrête un instant pour saluer ce futur monarque, dont le nom me semble en ce moment une insulte à ma faim. Assis tous deux sous un arbre, tandis que l'escorte se tient à distance, nous échangeons mille compliments. Il rentre chez lui à Sokotoro, et viendra me voir demain. Il monte un joli petit cheval.

En arrivant à Conkobala, distant de 20 kilomètres, je trouve des cases prêtes. Je distribue à mes porteurs un peu de mon biscuit ; j'en avais emporté dans mes bagages, il m'a servi tout le long de mon voyage — surtout moralement. Les noirs ne pensent qu'à manger et ne travaillent que pour manger. La présence de ce biscuit les rassurait. — Wakam prépare son riz à la



PORTEURS DU ROI DE TIMBO

viande fumée. J'écris *fumée* par euphémisme; ladite viande, cachée dans ma case, se révèle en effet par une odeur de faisandé qui m'oblige à la mettre dehors.

Dimanche 18. — Sarreboval est tout près d'ici. — Faute de bois sec, j'ai brûlé les bâtons qui me servent de couchette. Je n'ai pas eu besoin d'apporter, pour me tenir compagnie, mes rats et mes araignées de Timbo, la case que j'ai ici en est suffisamment pourvue! Les rats, d'ailleurs, sont d'une charmante familiarité; ils ne demandent qu'à jouer. Je suis envahi en outre par des nuées d'abeilles; elles sont dedans, dehors, partout; c'est agaçant. Je crois que ce gros criminel de roi m'a fait venir ici de peur que je ne m'échappe de Timbo en son absence. Je n'ai pas grand'chose à manger. Pas de poulets dans ce village; pas d'oranges, pas de lait. Je bois de l'eau pour tromper ma faim. Je n'ai pas même à discrétion la ressource des haricots sauvages de nété. Quand on mange la jolie moelle jaune citron un peu sucrée et collante qui remplit la longue cosse du haricot en question, on crache à terre les grains intérieurs, lesquels sont gros comme de gros grains de café, et on les balaye à part. Lorsqu'on en a un tas suffisant, on les lave, on les torréfie légèrement, après quoi on les lave de nouveau, ce qui rend l'eau noire, puis on les conserve en boules pour les manger à l'occasion. Cette espèce de pâte a une odeur de viande putréfiée; mais elle n'est pas mauvaise au goût, et on la dit très bonne pour la santé. Il convient de s'y habituer.

Les pluies vont commencer. Si j'avais six chassepots et autant de chasseurs de Vincennes, je partirais bien tranquillement, dussé-je faire porter ma tente par le roi en personne. Mais mes noirs ne savent lutter que con-

tre le soleil ; il me faut vivre de résignation, et ne pas trop m'exaspérer.

Le frère du roi vient me dire bonjour. Il me dit que maintenant la France et le Foutah-Djallon ne font pour moi qu'une seule et même patrie, que le roi fera tout ce que je voudrai, me donnera tout ce que je demanderai. Et j'ai entendu ces sornettes tous les jours ! Ces ineptes discours doivent me tenir lieu de vivres, et il me faut prendre un air de contentement intime, autrement ma colère les amuserait.

La question des billets de logement se règle ici de la façon la plus simple : le roi fait dire à l'un de ses fidèles sujets d'avoir à abandonner ses cases, puis il y loge le voyageur ou lui-même. Le fidèle sujet n'a qu'à obéir sans réplique. Il est autorisé à vivre où il voudra pendant ce temps et à venir discrètement et aussi rarement que possible prendre chez lui ce dont il peut avoir besoin.

Lundi 19. — Pluie toute la nuit. Un torrent d'eau a envahi une cuisine. Trois de mes hommes, chassés par cette inondation, se réfugient sous l'auvent de mon chaume ; je les recueille à l'intérieur. Heureux mortels ! ils entrent tout uns, ou couverts de cotonnade mouillée ; l'eau ruisselle sur leurs corps noirs, et les voilà qui, sans se préoccuper autrement, étendent à terre un sac vide et dorment profondément tout le reste de la nuit. Pas une douleur, pas seulement un rhume ! J'aurais déjà fait dix fois le tour de la terre avec une santé pareille.

Le matin, beau soleil. Je serais parfaitement portant, n'était ma faim persistante.

Hier le roi a dit à Maly qu'il ne me laisserait pas aller chez le roi de Dinguirray, parce qu'il était en guerre avec lui. Je renvoie Maly avec de nouvelles recomman-

dations et explications pour obtenir, malgré tout, la liberté de passer.

Maly a fidèlement récité au roi tout mon message, non sans y ajouter quelques paroles bien senties de son cru. Le roi a répondu comme toujours qu'il savait que le mauvais temps me rendait malade, que je n'avais rien à manger, qu'il allait me donner tout ce que je voudrais et me faire partir tout de suite. Rendez-vous est même pris à trois heures et demie pour nous entendre... Et c'est comme cela depuis le commencement, et je ne pars pas davantage !

Visite des vieux du roi, je leur réexplique le chemin de fer et les avantages qu'ils en retireront. Ils sont très séduits par cette idée ; ils le disent du moins et cela paraît vraisemblable. Mais ils sont si bornés ! Ce n'est pas qu'ils soient absolument stupides, mais ils sont accoutumés à ne mouvoir leur esprit que dans un cercle très étroit, et toujours le même. Ils ont l'air fort étonné que je demande une bande de terrain de vingt kilomètres de large.

Vu le roi à 4 heures. Il me berne de la belle façon, me donnant tantôt un prétexte, tantôt un autre. J'ai beau réfuter tous ses dires, il n'en continue pas moins à mentir effrontément. Tout son désir est de me garder prisonnier. Il me donne un mouton, et me promet des livres du pays, manuscrits et bien reliés. Quant à aller du côté de Dinguirray, il n'y faut pas songer. Tous les villages des environs sont pleins de ses soldats. — J'étais assis à côté de lui sur un tabouret bas, seul meuble de l'endroit. Il était, lui, accroupi, les jambes croisées sur sa peau de lion. Il m'a exaspéré par sa fausseté. Mes mains touchaient le sol, et en se crispant de rage elles se sont trouvées armées, sans que j'en eusse presque conscience, des pierres qui couvraient la

terre. J'allais faire quelque sottise. Maly m'a regardé d'un air suppliant, il se voyait déjà mort. J'ai cédé en jetant mes pierres avec violence aux pieds du roi, puis j'ai emmené Maly en lui disant : « Viens, nous n'avons rien à faire ici. » J'ai voulu cependant, reprenant mon sang-froid, dire adieu au vieux fourbe. Mais quand je lui ai tendu la main, le personnage a retiré la sienne. Oh! alors la colère m'a pris pour tout de bon et je me suis avancé sur lui d'un air si parfaitement furieux et les yeux si flamboyants qu'à son tour il a cédé et m'a tendu sa vilaine patte. Les vieux de son entourage ont ricané; mais ce ricanement a déplu au monarque qui, nouveau Jupiter, a foudroyé du regard ces courtisans mal inspirés :

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum.

Mardi 20. — Nuit passable. Pluie. Araignées variées, brrrr! Souris et rats insolents : je me reconforte en pensant à la belle Parizina, que le tyran Malatesta avait fait enfermer dans un souterrain du château de Ferrare, et où les eaux, pendant une inondation, la noyèrent en même temps que les rats réfugiés sur sa personne.

Demain sera mon quinzième jour passé ici. Si je puis reconnaître le chemin jusqu'au bout, je me consolerai de tout; mais s'il me faut partir sans avoir parcouru les quelques kilomètres de la fin, j'en serai fort contrarié malgré que d'ici je puisse avoir des renseignements assez exacts.

Kauly continue à me voler sans bruit; j'ai modifié mon bagage pour calmer son entrain.

J'ai mangé dix douzaines d'oranges depuis 24 heures. Très rafraîchissant, mais c'est étonnant comme cela nourrit peu!

Mercredi 21. — « Encore un jour qui luit! » Je ne serai pas, hélas, troublé comme Faust, par des chants de jeunes filles. J'ai mal dormi; les araignées et les rats se sont livrés à une foule d'exercices gymnastiques ; le vent a enfoncé avec fracas la racine de bentenier qui me sert de porte. Temps frais. Le soleil paraît être de belle humeur.

Je n'aurais plus, d'après ce qu'on me dit, qu'une centaine de kilomètres à faire pour atteindre le Djoliba. Je voudrais passer malgré le roi; mais Maly m'assure qu'il nous ferait tous assassiner. Il vaut mieux remettre à plus tard ce dénouement vulgaire. Ce vieux singe ne me laissera pas passer, je finis par le croire. J'irai par Saint-Louis et le Sénégal, mais c'est trois fois plus long et quatre fois plus malsain, sans compter que la route est six fois plus dangereuse, au milieu des tribus pillardes qui l'occupent. J'ai des porteurs de par-là, ils m'engagent à ne pas y aller. Vu divers chefs.

Le roi répète à satiété que nous sommes très bons amis... Son petit-fils, Modhi Madhiou, garçon de vingt ans, intelligent, est très favorable à mes intérêts. Il a dit à son grand-père : « Vous êtes vieux, et ne voulez pas changer vos habitudes, mais nous sommes jeunes et nous voulons aller en chemin de fer. » Je lui débite tous mes vieux arguments et d'autres encore inédits, il pressera son grand-père, mais il me recommande bien gentiment d'être patient, de ne pas me mettre en colère comme la dernière fois. Les vieux conseillers à lunettes ont été, affirme-t-il, contents de ma fureur, qui donne raison à l'opposition qu'ils me font. Il m'engage à aller de temps en temps causer tranquillement avec son grand-père. Je m'en garderai bien, je finirais par l'étrangler. Je remercie le jeune prince et l'encourage dans ses intelligentes dispositions.

Le gros Abdul-Ay avec sa suite vient me revoir. Peu après se présente Bakar-Bury, aussi avec sa suite. Il a une bonne figure ce Bakar ; c'est un homme de trente-cinq ans qui paraît mieux doué que les autres. Il se montre favorable à mes projets. Je lui explique longuement toutes choses. Il est influent, dit-on. C'est le général en chef de l'almamy. Il essayera de nouveau de décider le roi à me laisser passer. D'autres seigneurs sans importance viennent encore.

Ces Foulahs se figurent que leurs montagnes sont imprenables, et que personne ne pourra jamais pénétrer en armes dans leurs pays. Or ils n'ont que de jolies collines peu élevées, faciles à parcourir en tous sens et des falaises ouvertes par mille passages.

Rien de curieux comme l'ablution mimée de ces musulmans à l'heure du salam. Ils se frottent les mains, les bras jusqu'aux coudes, la figure, la barbiche, le cou, les oreilles, tout comme s'ils étaient à la fontaine. D'eau, pas une goutte, mais les gestes sont d'une exactitude si parfaite qu'on croit la voir ruisseler tout le temps. Ils sont persuadés qu'Allah les regarde du haut de son paradis.

Je reçois la visite du roi de Colléine dont je dois traverser la province en allant à Dinguirray. Je lui parle du chemin de fer. Tous ces potentats se déclarent enchantés de mes propositions. Mêmes chansons, mêmes refrains, et je reste inutile prisonnier de ces animaux, dans une cabane malsaine où les araignées, les rats, et la puanteur m'empêchent de dormir. Il est vrai que pour eux ce sont des choses qui ne les incommodent guère et dont leur grossière nature n'a pas même conscience.

Le soleil me tient enfermé tout le jour. Je me promène chaque soir pendant trois heures dans un espace grand

comme la main. Ces noirs me trouvent le plus heureux des hommes : nourri et rien à faire!

Jeudi 22. — Réveillé désagréablement par une araignée en promenade et probablement en chasse. Horreur! Ce jour m'apportera-t-il la liberté, ou au moins un peu d'espoir?

ARAIGNÉE DE CONKOBALA

Le roi me fait savoir qu'il fait chercher de l'or neuf, des peaux de tigres, de l'ivoire ; il me laissera partir dès qu'il pourra me faire un cadeau convenable. Paroles en l'air qui ne signifient rien. A ma dernière visite, il me disait qu'il n'attendait plus que quelques vieux retardataires des provinces éloignées, qu'il avait mandés en toute hâte ; car il ne saurait rien décider sans avoir pris l'avis de tous les principaux rois et chefs. Il veut savoir ce qu'ils penseront du chemin de fer. Il a les meilleures intentions du monde, dit-on. Que serait-ce donc s'il en avait de mauvaises?

car sans moi ils seraient pris et vendus comme esclaves. Mais il paraît que c'est loin, on me parle de cent kilomètres! Des noirs passeraient très bien inaperçus; mais un blanc! ce n'est pas possible. Je vais attendre le résultat du plaidoyer de Bakar-Bury, ensuite j'aviserai. Si j'étais seul au monde, je serais bien tranquille; mais mon absence prolongée inquiétera les miens s'ils sont sans nouvelles, et cette pensée m'accable.

Samedi 24. — Je vis de quinine.

La belle Fatoumata s'est consolée de mon refus dans les bras d'un homme de ma suite, lequel est retourné à Timbo faire sa demande, et a ramené ce matin sa chère moitié, ou du moins sa fiancée. La belle Fatoumata en est à son deuxième mari, elle a rompu avec le premier, dont il lui reste un petit garçon. Ma caravane est ainsi renforcée d'une jolie femme.

Ma réclusion me fait tourner au conspirateur. Je pense qu'il serait peut-être possible de s'entendre avec Bakar-Bury pour le faire nommer roi. Il suffirait d'indemniser les envieux par quelques cadeaux, de rosser les mécontents et de fusiller quelques personnages influents. Ce coup d'État me paraît facile à faire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; pour le moment, je dispose mon bagage en prévision d'une fuite! Je laisserai mes sacs de cuir, ma tente, ma couchette et mes caisses. Je n'emporterai que mon argent, de l'ambre et du corail, le tout divisé en très petits paquets sur chaque homme. En Suisse, j'aurais fait d'une traite les cent kilomètres qui me séparent de la frontière; mais ici où, malade, exténué par le jeûne, je ne puis m'exposer sans danger au plein soleil, je ne pourrais pas les faire sans m'arrêter plusieurs fois.

En route cependant la vie est meilleure ; un beau paysage, un arbre, un torrent, quelques poétiques voix de la nature me font oublier toute fatigue. Quelle différence avec cette horrible existence de prisonnier que je mène dans cette cellule de terre, où je suis allongé à plat, en compagnie de rats et d'araignées, n'ayant de jour que par l'étroite ouverture qui me sert de fenêtre et de porte, et que je ne puis franchir que courbé en deux tant elle est basse. Et puis, surcroît d'ennui, il me faut penser sans cesse à faire vivre mes hommes qui attendent tout de moi comme des bêtes. Cette vie sauvage, d'une amère monotouie, est faite pour briser tous les ressorts de l'âme. Je n'ai pas encore souhaité cependant de revenir sur mes pas, et je ne crois pas qu'il soit proche le moment où je renoncerai à aller en avant. Le but visé dès l'abord, ce but qu'à tout prix il faut atteindre, voilà le vrai stimulant, voilà la pensée qui soutient, voilà l'infaillible remède aux défaillances passagères. L'espérance, une volonté tenace et le plaisir de vaincre les obstacles, tout cela me porte en avant, mais sans m'épargner aucune des angoisses d'une imagination désœuvrée !

L'incertitude est le pire mal ; suis-je ici pour un jour, pour un mois, pour un an? Lambert a été retenu six semaines, et Mage plus d'un an. Stanley a dû passer trois mois chez Mtesa. J'espère bien réduire à moins que cela mon temps de service à la cour de ce noir facétieux qui me garde si précieusement. — Trêve de réflexions tristes. Aussi bien voici qu'on m'apporte le riz demandé. Il y en a trop, à mon avis ; ce n'est pas le signe d'un départ prochain.

Ce serait vraiment une bonne page de notre histoire, si la France, dominant ces inutiles Peuhls, faisait un chemin de fer dans ce beau pays jusqu'au Niger, à

l'embouchure du Tankisso, pour aller de là par bateaux à vapeur jusqu'à Tombouctou et Sakatou, d'où un deuxième chemin de fer nous livrerait les riches régions de l'Afrique centrale ! J'espère que ma santé me portera assez loin et résistera assez longtemps pour me permettre de convaincre les incrédules ou les hésitants, et de mettre le gouvernement en possession de mes observations.

Dimanche 25. — Pluie toute la nuit, température froide. Impossible de me réchauffer. Le matin à neuf heures, 24 degrés à l'ombre, quoique le soleil soit clair. Bakar-Bury est chez le roi, il m'a envoyé un poulet et viendra me voir au retour. La cour est occupée à choisir le roi de la province de Colléine. L'almamy trouve que les prétendants n'apportent pas assez de cadeaux ; la nomination se fait attendre. Je propose à Maly d'acheter ce trône, et de continuer notre route par là. Je pense que trois ou quatre mille francs suffiraient. On n'achète la couronne que pour un an. Ce serait chose plaisante, en vérité !

En attendant, j'achète, quand je puis en trouver, des oranges, du lait, un poulet ; mais ces vivres de luxe n'abondent pas, et je ne puis acheter que contre des verroteries. Si je montrais un grain d'ambre ou de corail, on me garderait indéfiniment jusqu'à ce que j'aie tout dépensé dans le pays, et si je faisais des cadeaux on me garderait encore, pensant que j'en ai davantage, caché quelque part dans la terre. Vilaine race !

L'ex-roi de Colléine est venu avec son fils et sa suite. Il a fait ses cadeaux et attend sa nomination demain ou après-demain. Il a une bonne figure de vieux. Il a palpé toutes mes couvertures et mon petit matelas de crin, et

demandé pourquoi je suis venu. Ces couvertures et mes bagages valent plus à son avis que le Foutah tout entier. Il dit tout cela gaiement, en grattant les pustules ignobles dont il est couvert. Son fils, pendant ce temps, daigne roter bruyamment à plusieurs reprises, ce qui veut dire que j'ai le bonheur de lui plaire.

Après le roi de Colléine vient le roi de Colladé. Quelle école de patience ! Je comprends mieux maintenant pourquoi les noirs de la côte ne voulaient pas m'accompagner à Timbo et pourquoi, au moment de partir, plusieurs des engagés m'ont abandonné. J'espère que ma peine ne sera pas perdue. A force de discourir, il semble que chacun s'amende. La situation paraît se détendre.

Quand un homme a de quoi acheter cinq captifs, il ne fait plus rien ; les cinq captifs, en grattant la terre, suffisent à nourrir toute la famille, les femmes, les enfants, et eux-mêmes, et cependant ils travaillent bien peu. Riz, maïs, mil, diabéré, bentara, betteraves, se contentent de la plus modeste invite pour sortir de terre ; sans compter qu'il y a en abondance mampata, kouro, nété, songala, oranges, bananes, papayes, etc.

Lundi 26. — Les rats ont fait sabbat toute la nuit et m'ont tenu éveillé ; j'inaugure mon vingtième jour de captivité. Si cela devait durer indéfiniment, je ferais des arrangements intérieurs ; mais j'espère toujours que je vais partir. Un peu d'illusion n'est pas désagréable.

Pas très succulent le riz bouilli à l'eau, et surtout quand il sent la fumée. Ce roi néglige bien ma cuisine ! — Je n'ai pas apporté de livres, pensant ne jamais m'arrêter qu'exténué. J'ai lu tous les bouts de papiers im-

primés qui enveloppent quoi que ce soit : réclames de tailleurs, annonces de pharmacie, papiers à chocolat, vieux débris de journaux de toute sorte. Plus rien à mettre entre moi et la réalité. Si je savais l'arabe, je puiserais chez ces marabouts ; ils ont des livres manuscrits de médecine, de prières, de lois ; mais je ne sais pas l'arabe.

Un vieux conseiller plus sensé que les autres fait observer au roi qu'il ne peut refuser passage à un homme qui vient de si loin. Je lui ferai un cadeau à ce bon vieux ; il désire avoir mes souliers, je les lui donnerai. — On dit que je serai bientôt libre, non d'aller tout droit, mais de revenir par Kakandy. C'est mieux que rien. J'enverrai la nuit prévenir le roi de Dinguirray pour avoir une entrevue avec quelque messager de lui.

Ce régime ascétique commence à m'épuiser : oranges, fromage blanc et bouillon de poulet les jours de fêtes carillonnées ; le mouton et la chèvre sont rares, le bœuf introuvable ; le riz bouilli compose le plus souvent à lui seul mon maigre ordinaire, encore manque-t-il quelquefois. Reste alors seulement la quinine. Ajoutez à cela des marches fatigantes, des nuits trop partagées par toutes les bêtes des vieilles murailles ; l'obligation constante de sévir contre les voleurs, les paresseux, les indisciplinés ; la nécessité de se fier à quelqu'un alors cependant qu'on n'a confiance en personne, de tirer de soi toutes les résolutions pour tracer sa route jusqu'au but ; ne jamais douter de l'excellence du plan conçu tout d'abord ; et garder vive toute son espérance. A tout cela la volonté doit suffire.

Plus mon séjour ici se prolonge, plus je vois de désordre dans les partis. Chacun est roi, le plus fort est

obéi, il doit être facile de s'emparer d'un pays en tel désarroi politique.

Entre Timbo et le Rio-Pongo, c'est la même nature de pays. Montagnes un peu plus hautes, orangers, etc... J'ai fait une courte promenade, je suis rentré anéanti ; je n'ai plus de forces ; je suis resté accablé toute la nuit.

Mardi 27. — Ce matin je me sens mieux. Déjeuner de Lucullus : riz, poulet, fromage blanc, cossam et oranges. Aussi mes gens affamés ont-ils hâté l'heure du repas. Quand je parle de fromage blanc, ne pas se figurer un beau fromage à la crème encore rayé des pailles du moule de la ferme, ou un de ces jolis petits fromages en forme de cœur, baignant dans une crème épaisse, au centre d'un élégant compotier ; non, rien de cela. Qu'on se représente au contraire une vieille bagane dans laquelle on a trait le lait ; le fromage s'y est formé et surnage. C'est le vase d'origine ; mais comme il a fallu le rendre, on a versé le tout dans une calebasse rapiécée et noirâtre ; et là-dedans je pêche, car tout est confondu, fromage et petit lait. C'est le tableau sans le cadre ; pour l'estomac, le cadre est nécessaire, mais quand il a bien jeûné, l'estomac est moins difficile.

A 7 heures du matin j'ai reçu la visite d'un parent du roi ; je ne sais par quel titre on le désigne, mais tout ce que je remarque en lui c'est qu'il n'a qu'une dent. Il est favorable à mes projets, il m'a dit que le roi pensait à me faire passer par Kakan-Fodéia. Je lui ai objecté que je n'avais rien à faire par là, il m'a répondu que c'était le plus court, le meilleur, qu'il ne connaissait pas le chemin direct. Alors je lui ai cité les noms de tous les villages de la ligne droite que je voulais suivre.

Très étonné de ma science géographique, il a confessé qu'il connaissait cette route, et, convenant en même temps que c'était la plus courte, il a ajouté qu'il allait parler de mon désir au roi. J'aurais été tout aussi bien par Kakan-Fodéia, mais le roi voulait me faire accompagner vers le sud et non point me laisser aller à Dinguirray, dont il déteste le roi, plus riche que lui.

Maly, retenu là par la visite prolongée d'un ministre, s'est fait apporter à déjeuner, il a pétri son riz et son fromage blanc dans une calebasse avec les doigts, bien entendu, et avec les doigts aussi, il se met à manger cette pâtée, tandis que le premier ministre, qui est son ami, suit de l'œil l'opération, tout en rotant avec bienveillance du fond de l'estomac : quel ragoût !

D'autres seigneurs sont là assis sur leurs talons à débiter des « *salam aleikoum, aleikoum salam* ». Mais j'ai renvoyé l'interprète, et par ce fait la conversation se trouve réduite au strict ennuyeux. Dans quelques jours je serai libre, ont-ils dit. Quelques jours ! quel sang-froid ! Et bientôt la pluie, qui jusqu'à présent ne tombe que par instants, tombera jour et nuit sans cesser.

Par prudence, le roi dans sa prévoyante mansuétude m'a attribué des cases si bien enclavées, que je ne puis sortir d'aucun côté sans traverser deux enclos successifs garnis de leurs cases, occupées par les gens de cet excellent prince.

Mon Vatel s'ingénie de son mieux pour dissimuler la douloureuse inutilité de ses fourneaux ; il fait des sauces du pays ; c'est aussi mauvais que possible au palais, mais c'est, affirme-t-il, très bon pour l'estomac. Si au moins j'avais de l'eau ! mais ici l'eau est de l'eau de

marais, puante et louche ; il faut avoir soif depuis vingt-quatre heures pour se résigner à en boire.

J'accusais les chats et les rats d'avoir empesté ma case, et vainement j'arrosais, je prodiguais le camphre, je brûlais des bois odorants ; voilà que ce soir je suis envahi par la même odeur nauséabonde. Je découvre que c'est le haricot de nété qui répand ce doux parfum. Il y en a là toute une provision d'hiver dans une oulle, entre les amphores de terre sèche, ventrues et pittoresques, montées sur leurs trois jambes, et qui renferment les provisions de bouche plus précieuses, telles que du riz, des arachides, du mil.

Partout ici les sites sont charmants ; ce ne sont que bois verdoyants, montagnes bleues, sentiers fleuris ; mais il manque le chant du laboureur, l'appel du berger ; le noir ne chante pas — ici du moins, — il n'a qu'un rire bruyant, incompressible, il parle des heures entières sans s'arrêter. Guerrier paresseux, il promène son fusil, tandis que femmes ou captifs pilent le riz, piochent la terre, réparent la case. Il n'a d'autre souci que de parer ses femmes favorites de colliers d'ambre, de corail, ou de pièces de cinq francs en argent ; il ne conclut d'ailleurs jamais une affaire sans que sa femme ou ses femmes aient choisi le prix à obtenir. — Les bœufs vont tout seuls paître où ils veulent, ils rentrent d'eux-mêmes à l'heure voulue. Les vaches viennent se faire traire régulièrement à midi ou à telle autre heure, suivant l'usage de l'endroit.

Les ananas seront bientôt mûrs, il y en a là toute une haie ; je ne désire pas attendre l'heure de les déguster.

Mercredi 28. — Les rats m'ont empêché de dormir. Cette engeance pullule.

Le riz que m'a envoyé le roi est de mauvaise qualité. Je vois approcher « la pâle famine » ! Ici tout est d'une désespérante monotonie, cela manque absolument d'imprévu. Du moins, au Dahomey, quand le roi retient un voyageur, il lui donne des fêtes, des égorgements intimes et des boucheries publiques, tandis que le vieil harpagon de Timbo ne m'offre rien du tout. Il se figure avec ses vieux singes de frères qu'en me retenant il m'obligera à dépenser chez lui l'ambre et le corail que j'ai là pour continuer mon voyage. Mais j'ai déclaré à mes hommes qu'il ne fallait pas compter sur cette ressource, que je brûlerais l'ambre, et pilerais le corail, mais n'en donnerais pas davantage au roi de Timbo.

Lors des élections, les marabouts et autres électeurs réunis ont soin de nommer roi le plus fort, le plus riche, le plus résolu, le mieux armé, celui, en un mot, qui prendrait le pouvoir si on ne le lui donnait pas. Aussi y a-t-il tout autour du trône des gaillards aux dents longues qui ne cessent de se toiser, et de calculer leurs forces respectives. D'aucuns se tiennent pour les égaux du roi, et font leurs ducs de Bourgogne.

Le roi a imaginé un bon tour qu'il croit neuf. Il va aller avec Bakar-Bury et son armée sur la route de Dinguirray, puis Bakar-Bury continuera, tandis que lui, le roi, reviendra à Timbo, où il me ramènera avec son auguste personne, et de là me laissera partir. Il oublie que c'est à peu près ce qu'il m'a dit en quittant Timbo, où il devait rentrer le surlendemain, *fabè diango*.

Mon voyage serait une excellente expédition préparatoire si je pouvais explorer l'Afrique. Je crois cependant que le temps est proche où je vais pouvoir prendre mon vol. Je ne vois plus que des seigneurs de peu

d'importance, les autres ont fini de mendier. Je ne suis plus pour ces pillards qu'une coque vide, je puis m'en aller, pourvu que ce ne soit pas par Dinguirray.

Histoire de femme : un mari a découvert sa femme dans l'une des cases attribuées à mes gens, il s'en est pris à Wakam (qui pourrait bien n'être pas exempt de quelques reproches). Mais Wakam a mordu à belles dents la main qui saisissait son boubou, puis, faisant diversion avec son poing formidable, il s'est échappé et est venu prendre le couteau des sacrifices. Cet argument a éloigné le jaloux peu commode, qui toutefois ne s'en est pas allé les mains vides. Avant de déguerpir, il a pris le pagne du jeune Omar Bella. La lutte, les cris ont attiré les voisins ; la scène était animée. Dès que Maly a paru et a été mis au courant des détails, il est allé chez le roi porter plainte. Le roi a dépêché un juge pour faire une enquête, et, après le retour de celui-ci, il a ordonné la restitution du pagne, déclarant que le mari avait tort ; le pagne en effet n'était pas coupable.

A sept heures, nuit noire et pluie. Maly n'est pas rentré. Le roi demeure à un quart d'heure d'ici sur la colline en face. (Chaque groupe de cases a son plateau, qui est séparé des autres par un ravin à pic ; c'est fort pittoresque.) Je mets mon pardessus, mes gros souliers ferrés, qui valent des armes contre les pieds nus des noirs, je prends mon révolver et je pars à la recherche de mes hommes. Ils sont trois ; je ne veux pas que le roi touche à aucun d'eux. Il le sait, et dit qu'il comprend cela ; mais le bonhomme et ses pareils sont changeants, la nuit pourrait favoriser ses mauvais desseins, s'il en avait.

J'ai rencontré mes hommes à quelque distance, ils revenaient, et m'ont dit le jugement du souverain. Le

mari condamné s'est sauvé avec le pagne, ce qui me fait croire qu'il avait soulevé une querelle intéressée. Le roi a lancé trois alguazils à sa poursuite. Il est nuit, il pleut, la forêt est sombre, je pense que gibier et chasseurs dorment paisiblement sous quelque abri. La pluie augmente, l'eau envahit une case, quatre de mes hommes viennent chercher asile chez moi ; bientôt ma propre case sera réduite à l'état de panier.

Le roi prétend qu'il part demain pour le camp de Bakar-Bury, d'où il reviendra aussitôt après me rendre la liberté.

Ces gens ont une réputation guerrière qui a dû être acquise par d'autres, car ils paraissent bien peu redoutables. Quand ils viennent vers la côte, sous les yeux des Européens, ils apportent tous les fusils du pays; mais ici, je vois beaucoup d'arcs et de bâtons ; leurs flèches ont des fers barbelés de 15 centimètres. Contre des sauvages armés de même, cela peut suffire, mais contre un chassepot que peut faire tout ce magasin de chinoiseries ? Le pays est facile à prendre, et si la France tarde à s'y fortifier moralement, nos voisins le prendront. Le roi est souvent en guerre avec d'anciens habitants d'ici qui sont allés s'établir plus loin, à Oubou, et luttent victorieusement pour leur indépendance. Les voleurs, les révoltés, les condamnés au fouet se réfugient là. Ils ont, il y a peu d'années, tué un almamy et fait un grand massacre de ses troupes. A Cabeto, près Kakandy, les Moghi-Forés sont aussi des révoltés ; ils ont nommé un roi parmi eux, et seraient très disposés à se faire aider par les blancs, s'il faut en croire les on-dit.

Jeudi 29. — Pluie toute la nuit, ce matin temps couvert. Le tam-tam a résonné avec fureur. C'est, j'espère,

pour annoncer le départ du roi. Je passerai encore le 1er mai ici ou à Timbo, mais j'espère un peu que le 3 ou le 4 je serai libre et en route pour Kakandy. Cela me fera vingt-sept jours de permanence auprès de l'almamy. Cela vaut encore mieux que les deux fois sept ans de Jacob chez Laban. — Comme Fouquet devait détester Louis XIV !

Le vieil Ibrahim, un des mille frères du roi, membre du Conseil des anciens, a paru contrarié quand je lui ai dit qu'il ne serait plus question de chemin de fer si je ne pouvais traverser librement ; que Dinguirray et Ségou auraient un chemin de fer pour aller à Saint-Louis, etc. Le vieux dignitaire a reconnu que le roi avait tort de garder prisonnier, mal logé et sans vivres, un homme venu de si loin, et qui lui apportait de si généreux présents. Il m'a avoué tout bas qu'on était irrité dans le Conseil des anciens au souvenir de ce qui s'était passé quand un territoire avait été demandé par les blancs pour construire un poste à Boké, parce que, non seulement on n'avait plus rien reçu des blancs, mais qu'encore ceux-ci défendaient aux noirs d'entrer à Boké. — Ces gens naïfs ne sont pas intimement convaincus que la construction d'un poste constitue une conquête, ils subissent le fait, mais intérieurement ils ne l'acceptent pas.

Mon visiteur m'a encore dit ceci qu'on me retenait en effet trop longtemps, mais que dans le Foutah, ce n'était pas comme ailleurs, que le roi ne pouvait rien décider sans prendre l'avis des anciens de toutes les provinces, ce qui cause nécessairement des retards.

J'ai profité du temps couvert pour me promener ; quel merveilleux pays avec ses admirables perspectives, ses gracieux vallons, ses mystérieuses solitudes ! — Je suis entré chez un brave paysan nommé Hiéro.

Cet homme vient d'hériter de son père ; il travaille, il a six cases, un bon enclos, des orangers, des papayers; il cultive du mil, du maïs et du riz. Ses femmes ont l'air content ; il paraît aimer ses enfants. C'est un bon intérieur ; un romancier en ferait un paradis sans avoir à exagérer beaucoup. Le brave homme a une bonne figure, il m'a donné une bagane d'oranges que je voulais acheter, et a refusé de se laisser payer. Je lui ai donné en cadeau les quelques perles du payement; puis chacune de ses femmes m'a apporté quelque chose. Maly me dit que tous les gens du peuple sont comme cela ici.

Vendredi 30. — Il a plu dans la nuit. La température est fraîche ce matin : 25 degrés dans ma case ; il a dû y avoir 15 à 16 degrés dehors comme à l'ordinaire.

On va semer le petit mil, le maïs, le riz. Deux mois après on récoltera le mil, puis dans trois mois le maïs, et dans quatre mois le riz. Toutes les récoltes se font ainsi pendant l'hivernage.

Ce matin, trois vieux conseillers du roi se sont rencontrés chez moi. Ils viennent mendier. Chacun d'eux espérait être seul ; ils se regardent avec défiance. Leurs hésitations sont amusantes. L'un débute modestement par la demande d'une pierre à feu. Un autre veut des souliers. Ces pauvres têtes n'ont vraiment pas d'intellect. J'ai palabré une heure durant pour agir sur ces esprits étroits, défiants et malveillants.

On me dit que si je partais maintenant, ce serait merveille d'être resté si peu de temps. — Autre visite : c'est un homme dont le frère est mort. Il voudrait un petit cadeau, le roi a pris la fortune du décédé. Cette façon de résoudre les difficultés concernant l'hérédité des biens est excellente assurément au point de vue du roi,

qu'elle enrichit, mais je doute qu'elle satisfasse tout le monde. Le roi confisque les biens qui en valent la peine; si le défunt laisse des enfants, le généreux monarque leur fait un petit cadeau.

Je commençais à trouver bien longue la longue soirée ; mon feu de sauvage, en s'éteignant, devenait fumeux ; je cherchais quelque sujet de réflexion où reposer mon esprit sans irriter mon impatience, ni augmenter mon inutile colère, lorsque des pas se font entendre. La porte s'ouvre, et je vois paraître pour la troisième fois le vieil Ibrahim, frère du roi, escorté de Maly, de Kauly et de Wakam. Il ne vient pas pour rien chez moi à cette heure avancée, par un temps de loups, noir et menaçant. Huit heures du soir ! est-ce pour le couteau ou pour les souliers qu'il m'a demandés? Point; ce qui l'amène ce sont les commérages de la cour désœuvrée et des envieux. J'ai donné, me dit-on, un collier d'ambre à Maly pour Bakar-Bury ; j'ai de l'ambre et du corail ; c'est Maly qui m'empêche de le distribuer, etc. Je fais ouvrir mes bagages devant le prince, en ayant soin de ne pas montrer les plus précieux. Long palabre. Le vieux se dit ravi ; il n'a vu ni ambre, ni corail, ni argent ; il se déclare plus que jamais mon ami ; le roi revient demain (*diango*), je pourrai alors retourner à Timbo, et de là à Kakandy avec une garde d'honneur, etc., etc.

Lundi 1er *mai.* — Midi, plein soleil, réclusion dans ma cabane, comme à l'ordinaire. Si encore je pouvais me tenir debout et faire trois ou quatre pas ; mais point, le plancher aux provisions coupe la hauteur à 1m,50 du sol.

J'occupe mes loisirs à détacher patiemment avec mon couteau un fragment du boîtier de ma montre, je vou-

drais avec cet or acheter un mouton, pour augmenter l'ordinaire et prendre des forces avant le départ.

J'entends résonner le tam-tam du roi : le digne vieillard serait-il de retour et pour une fois aurait-il dit presque la vérité? Il n'est que midi, j'aurais tout le temps de retourner à Timbo ce soir, ce qui me rapprocherait de 20 kilomètres du boulevard des Italiens.

On vient. Mes désirs se sont réalisés; le roi est de retour, « le vieux à la dent unique », le prince Assane, vient me présenter ses compliments et m'annoncer que je partirai *diango* (demain) pour Timbo. Pourquoi pas tout de suite? c'est toujours *diango* avec ces oisifs, qui s'évertuent à faire durer le plus possible le peu d'occupations qu'ils ont. Mais le roi ne part que demain, il ne veut pas que je parte avant lui. Si je pouvais l'étrangler! Et dire que je ne me souviendrai plus du mal qu'il me fait dès que j'aurai le pied sur mon yacht, et que j'oublierai ma misère, les tristesses de Timbo et mes justes colères, pour ne plus penser qu'au succès de mon entreprise!

Dimanche 2. — A 5 heures, tous mes bagages sont prêts ; j'attends les porteurs, sans trop compter toutefois qu'ils viendront. En effet apparaissent bientôt les vieux inévitables, qui annoncent que le départ est de nouveau renvoyé à *demain*. Je suis furieux, mais que faire? que dire? O rage impuissante! Demain il pleuvra, alors ce sera pour le jour suivant, et *diango*, et *fabé diango!*

Comme François Ier devait bouillir au dedans de sa colossale personne en entendant ricaner le petit Charles-Quint! Je n'ai pas de royaume à mettre en gage pour payer ma liberté, mais si quelqu'un voulait m'acheter la peau du roi, je la lui vendrais volontiers.

Je me dirige inconsciemment vers les cases royales, sans savoir au juste si je vais simplement prendre l'air ou bien étrangler le monarque. Maly me rejoint bientôt, et de son air le plus onctueux me demande où je vais, tout en regardant la case du roi qui est un peu plus loin. Nous nous comprenons parfaitement l'un et l'autre, il devine tout aussi bien ma fureur que je vois clairement, moi, la crainte qui s'empare de lui. — Un envoyé de je ne sais qui m'attend, me dit-il, dans ma cabane. C'est une diversion ; je rebrousse chemin, en suivant tout du long la haie d'ananas qui borde le sentier.

J'expédie Maly à Yallacoto, où est campé Bakar-Bury. Le temps est couvert ; j'en profite pour faire une petite promenade consolatrice. Ma tournure exotique met en émoi une troupe de singes attirée par les figues et les prunes sauvages qui commencent à mûrir.

Deux filles du roi veulent absolument que je les épouse et les emmène. — Vient un griot et quelques-uns de ses joyeux amis ; ils causent et rient à gorge déployée. Le temps passe ; c'est une heure d'oubliée. Le griot affirme que le roi part demain et que j'aurai mes porteurs dès le matin. Je souris ; il m'assure que si quelqu'un a dit hier que je devais partir ce matin, il mentait. Le sofa de Bakar-Bury apporte quatre poulets ; ils arrivent bien à propos pour notre riz, qui bout là dans son eau.

Le roi enverra les porteurs à quatre heures du matin. Quel zèle ! Pourvu qu'il les envoie ! — Vu le petit Addou, enfant de douze ans, fils de l'almamy, intelligent et doué d'un bon caractère. Il est accompagné d'un marabout chargé de son éducation. Je lui propose de l'emmener en France ; il répond qu'il le veut bien, mais en riant, comme si c'était chose impossible.

La pluie a fait pousser des légumes ; mais il faut être sûr des gens qui les ramassent ; les à peu près seraient mortels. On trouve aussi des champignons comestibles. On m'apporte des herbes à goûts bizarres, bien venues cependant après cette longue privation de nourriture végétale : le folléré, excellente oseille, le combé au goût prononcé de térébenthine très apprécié des femmes. J'ai dîné ce soir de cinq douzaines d'oranges.

VI

Lundi 3. — Les porteurs se sont présentés à cinq heures et demie. Je suis parti aussitôt, et me voilà de nouveau à Timbo ; il me semble que je suis un vieil habitant du pays. La pluie a fait pousser l'herbe ; les terres desséchées sont maintenant des prairies verdoyantes ; tous les arbres ont des feuilles. Temps couvert, pas de soleil, nature admirable. On me dit que tout l'hivernage se passe ainsi sans soleil ou à peu près. Je suis ravi de ma promenade et content de voir l'hivernage, dont on m'a fait un monstre. Cela me paraît être, au contraire, la vraie belle saison.

Je suis allé voir Mamadou-Paté, le futur almamy, en passant devant son village, pour lui rendre sa visite. Il a l'air intelligent et faux, tout à la fois. Nous avons causé un instant comme de vieux amis, dans sa case pleine de ses officiers en armes, assis en rang sur leurs talons. Il dit que mes bagages, retenus dans le Foréah, l'avaient été parce que les Portugais les gardaient pour m'empêcher d'acheter le pays, ce qu'ils ne voulaient pas. Évidemment les Anglais et les Portugais sont attentifs à ce qui se passe ici. Et si la France ne garde pas le pays, ils le prendront.

A Conkobala, le roi a fait savoir au son du tam-tam qu'il était défendu à qui que ce fût, sous peine de mort, de passer la frontière du côté de Dinguirray, ou d'accueillir n'importe qui venant de ce royaume voisin. Comme cela va aider les caravanes ! et c'est souvent ainsi.

Trois individus viennent me saluer de la part du roi ; cela ne sent pas le départ. — Après ces seigneurs, je reçois la visite du vieux roi de Cohine, accompagné de sa jeune femme qui voulait me voir. Elle est superbe cette noire princesse : de grands yeux admirablement dessinés et profonds à s'y noyer, une gorge irréprochable et sans mystère, à faire rêver Phidias, à jeter en de folles extases Anacréon et tous les poètes de son école. Quel merveilleux ensemble de grâce et de force combinées! Quelle taille, et quelles attaches ! et quel beau noir zain ! Je fais mes sincères compliments à ce vieux délabré et lui conseille de me faire don de cette magnifique créature, qui lui est complètement inutile. Il refuse. Mon Dieu, ce n'est pas qu'il y tienne autrement, mais c'est la fille d'un roi de ses amis ; toutefois si je vais le voir dans sa province, il me donnera une femme bien plus belle encore, assure-t-il. Cela me paraît difficile.

Suite des visites, grand concours de rois et de peuple tout le long du jour, jeunes et vieux, hommes et femmes, pour saluer le retour du toubab ami. Trôné comme un Bouddha au milieu de ces singes accroupis et regardant le dieu.

Mardi 4. — Même vie. Le roi, dans sa magnificence, envoie quatre grains de petit mil, et de la sauce d'arachides dans d'immenses calebasses enfermées dans de gigantesques baganes. (De la sorte les curieux peuvent

croire à la générosité du souverain.) Le vieux à la dent unique fait moins d'embarras, tout en se montrant plus généreux : il m'apporte un poulet, du cossam et du *diagato*. Il s'appelle Modhi-Amadou-Assane-Fodia. Je lui confie ma moustiquaire de madapolam ; il fera chercher des oranges et un mouton. Je le prie d'aller demander si je partirai bientôt ; il doit le savoir, il est membre du Conseil privé. A quatre heures, il revient me dire que, demain (*diango*) ou après-demain (*fabédiango*), le roi s'occupera de fixer le jour de mon départ ; il ajoute qu'il a, lui, beaucoup insisté pour qu'on me rendît la liberté. J'irai voir le roi demain, c'est convenu. Je m'efforcerai d'être calme, mais il faut qu'il me donne l'autorisation que je veux d'établir un chemin de fer.

Pour les petites choses comme pour les grandes, il ne se décide ici rien sans l'avis des vieillards. Un de mes hommes veut se marier ; il obtient le consentement du père et de la mère. Mais il lui faut acheter le consentement de tous les vieux conseillers ou des membres influents de la famille qui demeurent dans d'autres villages plus ou moins éloignés, de sorte que la solution tarde, et si elle n'arrive pas avant mon départ, la fille, autorisée par son père et sa mère, partira avec nous ; mais, en passant outre à l'avis des vieux retardataires, elle n'obtiendra pas la bénédiction du marabout.

Alpha Gassou, qui a été roi du Labé et voudrait l'être encore, mécontent que l'almamy veuille nommer cette fois Agui-Bou, le fils d'Alpha Ibrahim, a signifié qu'il ne laisserait pas passer Agui-Bou de Labé à Timbo, et il tient la campagne avec ses hommes armés.

Le pays serait vraiment facile à prendre, en suivant

les indications que l'observation indique clairement. Mais à quoi bon? si les noirs n'y étaient pas, il faudrait les faire venir. Un chemin de fer nous rendrait maîtres autant qu'il est nécessaire du pays et des habitants.

Mon voisin a interdit à mes hommes l'entrée de la case de ses femmes. Kauly n'a rien de plus pressé que de s'y réfugier en l'absence du prédestiné. On ne s'y ennuie pas, paraît-il, car de joyeux rires se font entendre. Sur ces entrefaites, arrivée du bonhomme. Trémolo à l'orchestre. On dirait qu'il a lu Molière, il tourne le dos à propos, s'arrête et cause. Le galant, prévenu par un de ses camarades, se glisse doucement hors du logis, et vient de l'air le plus candide du monde saluer le confiant époux d'un indifférent « *tana alla* ». La scène s'est déjà renouvelée plus d'une fois, mais j'ai peur que cela ne finisse mal et que la comédie ne tourne au tragique. Après Molière, nous pourrions avoir du Shakespeare.

Mercredi 5. — Je reçois la visite du prince Assane, je me lie de plus en plus avec ce bon vieil édenté, qui, avec son frère Ibrahim, a travaillé à me délivrer. Je l'accompagne chez le roi. Chacun parle avec respect et à voix presque basse à ce vilain singe. On se croirait à la cour de Versailles. On lui donne du « sire » (almamy) à chaque phrase, même ses frères. Il me dit qu'il a la fièvre ; j'ai répondu : « Tant mieux ». L'interprète, inquiet, est resté coi. Je lui ai recommandé, à l'interprète, de ne rien me répéter de ce qui pourrait m'irriter dans les mensonges du roi. Celui-ci est toujours poli d'ailleurs, mais sa fourberie est colossale. Assane a fait chercher dans plusieurs villages, et a trouvé un petit mouton à échanger contre quatre brasses et demie de madapolam

de ma moustiquaire. Il m'envoie en outre deux poulets à payer en perles. Maly a acheté 60 oranges, des nétés et des diagatos.

On annonce que le Foréah s'est soulevé et que Modhi-Saury-Sombeltombo, d'accord avec les Portugais, a massacré les gens d'Agui-Bou. Je constate que les courriers du roi apportent chaque jour et très rapidement des nouvelles de toutes les provinces du royaume.

La perception des impôts se fait ici fort simplement. Chacune des dix provinces a un roi nommé pour un an. A l'expiration des douze mois, l'almamy en nomme un autre. Le roi sortant peut être renommé. Généralement ce sont les mêmes personnages qui occupent le trône alternativement. A chaque nomination, les candidats apportent des présents considérables à l'almamy qui choisit d'ordinaire le plus généreux, s'il le croit assez puissant pour maintenir l'ordre dans sa province.

L'almamy encaisse. Le roi nommé revient chez lui, s'arrête à la frontière de sa province, fait résonner le tam-tam de village en village, jusqu'à ce que ses sujets lui aient apporté des cadeaux suffisants, et au delà, pour remplacer ce qu'il vient de payer pour son élection. Dans chaque village, le chef ou le roi, nommé suivant le même procédé par le roi de la province, se fait de même rembourser par les habitants soumis à son autorité.

L'almamy distribue aux gens de sa cour une partie des présents qu'il reçoit : captifs, bœufs, moutons, chevaux, mulets (qui font ici, me dit-on, un très bon service), or, argent, guinée, ambre, etc.

Le vieux roi de Cohine est venu plusieurs fois me voir avec son fils. Il n'est pas content. Il paraît que c'est un concurrent qui l'emporte ; il va, pour cette année, perdre la couronne.

Jendi 6. — Bosi s'en va disant partout que mon sac est plein d'argent. — J'ai donné mon boubou de guinée à Assane et une brasse de guinée à la femme du gardien des cases.

Des femmes prises dans le dernier village pillé par Agui-Bou, du côté du Foréah, ont été amenées à Timbo. L'une d'elles est là, elle n'a l'air ni triste ni gênée, elle est comme chez elle, fort à l'aise chez son nouveau maître et mari. Le goût du nouveau n'est-il pas la loi du progrès?

Timbo a été fondé à la fin du siècle dernier, par un certain Karamakou, fils d'un roi de Macina. Karamakou avait laissé deux fils, et il y avait lieu de craindre une guerre imminente; on a évité cette calamité en imaginant l'ingénieux système des rois alternatifs. Deux rois choisis dans la famille des Sauryankés ou Alphaia, les Bourbons du pays, sont nommés à vie; ils règnent alternativement sous le titre d'almamy. Ce que j'aurai conclu avec l'un sera valable pour l'autre, rien ne se faisant qu'avec le consentement des principaux seigneurs assemblés. L'élection a lieu à Fougoumba; elle est faite par les marabouts et certains électeurs privilégiés de la famille des Sediankés réunis à cet effet.

Dans les grands missidas, Timbo, Labé, Tymbi, etc., on ne voit que des gens du roi de l'endroit et leur suite. Si un individu indépendant de toute attache royale, et riche cependant, vient vivre là, chacun lui demande des cadeaux, des moutons, des captifs, etc., voire même sa femme. Il n'y a pas de repos pour lui. Aussi, aucun homme indépendant, ce qu'ils appellent ici « un malheureux », n'habite jamais un missida.

L'histoire du grand trou, où Maly devait être enterré, était vraie, paraît-il; le trou était fait, et les nattes apportées sur le bord pour recouvrir le corps. Abdul-Ay,

le prince gras, avait fait venir Kauly et Kankou (Wakam) qui à eux deux forment un interprète français-sousou-foulah. Il était convenu avec eux qu'on me dirait le lendemain que Maly avait déserté. Les deux compères ont tout avoué dans un moment où ils étaient ivres l'un et l'autre. C'est bien là le type nègre qui commet une lâcheté, inconsciemment, comme un enfant torture un oiseau sans se rendre compte de sa cruauté.

Diverses visites. La belle Fatoumata, dont on contrarie les projets de mariage en lui disant que son futur mari maltraitera son petit garçon, vient aux renseignements près de moi. Je témoigne de la douceur de caractère du candidat époux.

Assane a un petit enfant d'un an, que sa femme endormait sur ses genoux, hier quand je suis allé le voir. On me dit que ce matin cet enfant était un peu malade, et que ce soir il est mort. Je m'apitoie et dis à Maly que j'irai demain matin faire une visite de condoléance aux malheureux parents. A six heures, je vois arriver Assane tout guilleret. J'hésite à le reconnaître dans les ténèbres. C'est bien lui ; il me dit qu'il vient de gourmander le roi, qui n'a envoyé ni déjeuner ni dîner, et qu'on va m'apporter tout de suite de quoi dîner. Je le remercie fort, et timidement je demande s'il est vrai que son enfant... Il s'interrompt à peine pour me dire : « Il est seulement tombé, puis il s'est relevé. » Je pense que le pauvre petit aura été pris de convulsions, et que les souffrances de sa dentition en sont cause. — On m'apporte du mil et de la sauce, de la part du roi.

Vendredi 7. — Même nuit, dans mon antre humide, livré aux bêtes rampantes, trottantes et volantes. — Peu à peu la quinine rend idiot et insensible. Ψυχη ! Ψυχη ! ô mon âme ! où donc êtes-vous ? Quelle vie que

de se creuser la cervelle en quête d'une distraction possible dans ces conditions misérables! Voici venir quelques visiteurs : Alpha Dionguélo, de Missida-Gobalan, puis Nénéfice, qui demande à voir ma tente. Modhi-Diogo m'entretient un instant de ses projets. Il habite Cokon, dans le Cohine. Il est fort riche et a dix hommes qui font caravane sous ses ordres. Ce soir, son père, Alpha Ibrahim, sera probablement nommé roi de Cohine.

Les porteurs que l'almamy a fait demander à Sarreboval vont arriver, dit-on. Ainsi je pourrais partir! L'almamy n'attendait que ces deux choses, a-t-il répondu, pour me laisser m'en aller; il me gardera bien encore cinq jours. O patience! ô impuissance! ô rage! Mais vienne enfin l'heure du départ, je me verrai déjà arrivé et tous mes maux seront oubliés. Espérons que je ne serai pas trop malade pour me mettre en route.

Visite à l'ex-roi de Cohine. Il est entouré de sa cour; il a causé gaiement tout le temps comme si de rien n'était et a parfaitement dissimulé le mécontentement qu'il doit ressentir. Il a de la race, ce vieux nègre.

Visite à Diogo-Modhi-Maka. Cet original, sorte de Warwick tout-puissant, tient les almamys dans sa main, gouverne par-dessus leur tête, et ne veut pas être almamy lui-même. Il a l'air assez grand seigneur.

Maly avait raison. Allah a pourvu à notre subsistance : déjeuner et dîner de roi; un mouton de Diogo-Maka; mil, oranges et cossam achetés. Chacun aura une ration entière. Le prince Assane m'a envoyé par sa fille des graines de diagato; j'ai donné quelques verroteries à l'enfant. J'ai revu son petit dernier, il était tout nu sur les genoux de sa mère, et portait un bandeau sur le front. Les parents sont contents; le petit va bien, disent-ils. Il a cependant une triste mine, la peau jaune et ridée, les yeux ternes, la langue épaisse et blanche;

mais ils sont si ignorants qu'ils ne connaissent pas l'inquiétude des pronostics fâcheux. Je conseille à la mère de fendre avec l'ongle la gencive sous laquelle on voit poindre une dent.

Samedi 8. — Pas de changements. Les jours se suivent et se ressemblent.

Les parents de la belle Fatoumata avaient retiré leurs consentements à son mariage. Elle a fui dans les bois. Ils ont de nouveau consenti, mais il faut encore d'autres acquiescements. La belle Fatoumata a des yeux gris cendré qui donnent à son visage sombre une expression étrange.

Le roi continue à être aussi ingénieux dans le choix de ses prétextes pour me retenir. Ce matin on a nommé le roi de Cohine; dès qu'il sera parti (il part demain), je partirai, dit-il. C'est toujours *diango* (demain) et *fabé diango* (après-demain) et *dioni-dioni* (tout de suite). — Assane a insisté de son côté et conduit Maly chez le roi, pour insister de nouveau. Dieu sait quand cela finira !

Encore une journée d'achevée! — Bonsoir, Olivier; bonsoir, mon ami: dors bien, et ne manque pas de revenir à Timbo, le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Dimanche 9. — Oui certes je reviendrai à Timbo... si j'en sors jamais! — Nuit passable, sauf que les cancrelats et les araignées font le siège de ma personne, et que les chauves-souris m'inondent de leurs excréments; — ce qui m'amène, par l'association des idées, à penser à Tobie avec son hirondelle, à Jonas avec sa baleine, et c'est ainsi que peu à peu, de fictions en fictions, je m'efforce d'éloigner de mon esprit la triste réalité.

X... amène un mouton pour avoir vingt cartouches.

J'ai reproché à Maly d'avoir mangé seul en cachette, tandis que les autres n'avaient rien. Il a d'abord nié, puis comme je lui dis qu'il avait encore du riz au bout du nez, il y porta vivement la main, et trahi par ce geste n'osa plus nier, quoiqu'il n'eût rien trouvé de révélateur sur son museau.

Une heure de pluie au milieu du jour. — Mangé de petits haricots dits *mékas,* à enveloppe de velours noir. A l'intérieur, sur un noyau central, une pulpe jaune, mince comme une couche de peinture, est tout ce que ce haricot offre de comestible; mais le goût prononcé de bonbons anglais au citron qu'a cette pulpe donne l'illusion d'un aliment substantiel. J'ai maintenant trois charmants compagnons de captivité : ce sont trois moineaux minuscules; l'un d'eux est marqué de violet. — Au milieu de la journée, je suis resté deux heures anéanti et presque sans connaissance. Dois-je attribuer cette espèce de syncope au temps, à l'anémie, ou aux jolis haricots de velours? A tout cela peut-être.

VII

Lundi 10. — Mon horizon s'éclaircit. Le roi se décide à me rendre la liberté! Les trois jours annoncés hier finissent après-demain, *fabé-diango!*

Assane dit qu'en effet je partirai ce jour-là. Supposons un jour ou deux de retard imprévu, le terme est proche. Excellent monarque! Que de larmes va m'arracher ce cruel moment de la séparation! Mais je reviendrai dans ce lieu de délices, je reviendrai voir mes chauves-souris et mes chères araignées. Cette pensée me soutient. Et puis j'aurai encore l'insigne bonheur de conférer avec ce roi, modèle de droiture, d'intelligence et de magna-

nimité. Quel honneur et quelle joie ! En attendant j'envoie Maly chez ce grand prince pour lui parler chemin de fer.

Le roi me donnera un laisser-passer pour que je puisse retourner à Kakandy ; mais pour ce qui est de la concession d'un chemin de fer, il faudrait réunir de nouveau ses vieux conseillers et cela, dit-il obligeamment, me retiendrait trop longtemps. L'aimable homme ! et comme il sait courtoisement colorer un refus ! Ses vieux conseillers sont réunis depuis mon arrivée, réunis pour moi, pour la nomination du roi de Cohine, pour d'autres cérémonies, pour la guerre, etc., etc. De leurs savantes discussions qu'est-il sorti ? Les uns ont dit que je voulais acheter le pays ou l'étudier pour le prendre. Les autres ont bien voulu admettre que je voulais un chemin de fer. Le roi a inventé un merveilleux stratagème pour connaître le fond de ma pensée : si je reviens, dit-il, il verra par là que je disais la vérité, et il me donnera alors la permission de faire le chemin de fer que je demande. Tous disent que Lambert, lorsqu'il est venu, a beaucoup promis et n'a plus reparu (je le comprends) et que ce procédé les a mis en éveil contre ce que proposent les blancs, etc.

Il faut cependant que cet almamy têtu cède. Ne pas aller à Dinguirray, soit ; mais repartir sans ma concession, jamais !

J'acquiers ici des talents de trappeur que je ne me soupçonnais pas, j'ai encore pris seize moineaux, petits comme des oiseaux-mouches ; il en est de gris, de noirs, de violets ; je leur ai fait une cage avec une caisse à biscuits.

Visité Assane pour voir son petit enfant. Le petit a la tête brûlante et les jambes glacées. Je n'augure rien de bon de son aspect. On le soigne à l'inverse du bon sens.

Le père, fort poli en tout, ne paraît me répondre au sujet du petit malade que par simple politesse. Il m'a proposé un frère de sa femme pour m'accompagner à Kakandy. J'ai consenti. Il est allé prier le roi de nommer ledit frère officiellement à cette fonction.

Visité les deux pierres posées par Karamakou pour son premier *salam*, là où l'on a depuis construit le missida.

Le père de Fatoumata a retiré encore son consentement, et le candidat époux ne veut pas la fille sans être muni du consentement en question, parce que si elle part avec lui et qu'on le prenne on le mettra à mort. La peine de mort, ce serait sévère ! Je pense que cette histoire a été inventée dans un but intéressé.

Mardi 11. — Assane m'apporte des bananes. Je lui demande un peu malicieusement si le départ est toujours fixé à *diango*. Il paraît ne pas comprendre du tout, et dit qu'il va le demander au roi. Je manquerai le bateau du 11 juin, c'est dommage. Il n'y aura plus personne à Paris quand j'y rentrerai. Enfin, nous verrons bien !

Quand je me promène sous mon oranger, j'ai constamment autour de moi une galerie de noirs curieux. Les simples curieux ne sont pas gênants, mais les visiteurs qui viennent satisfaire leur curiosité, sous prétexte de visite de politesse, sont littéralement assommants. Voici encore Mamadou-Paté et sa suite. Les ennuis recommencent, il continue à vouloir assassiner Maly, que j'ai tiré déjà des griffes de son frère Abdul-Ay. Il le fait demander à la nuit tombante. Maly, inquiet, se rend à cette invitation suivi de Kauly qui se trouve là. L'envoyé qui est venu le chercher veut le faire entrer dans une case sans lumière, pleine de sofas, et où, dit-

on, Mamadou-Paté va venir. Maly recule, et revient tout alarmé, on l'a fait successivement passer par cinquante portes, sous prétexte de trouver Mamadou-Paté. Je le fais coucher dans ma case. Mamadou-Paté, dans sa visite, s'est informé si les cases voisines étaient habitées; il a demandé tout en causant à quelle nationalité appartenaient les hommes présents. Tout cela n'indique rien de bon. Nous nous tiendrons sur nos gardes.

Mes porteurs disent que le roi ne me laissera pas partir, que je ne lui aie donné ma tente et mon manteau de caoutchouc, c'est lui-même qui l'a déclaré. Il sait que j'ai de l'ambre, du corail, de l'argent, et naturellement il tient à tout avoir. Ils ajoutent qu'on doit venir cette nuit tuer Maly, piller mes bagages, et tuer ceux qui s'y opposeraient, etc., etc. Je ne prends de tout cela que ce qu'il en faut prendre. Mamadou-Paté peut, il est vrai, tuer qui bon lui semble en fait de noirs et faire à sa guise sans crainte, il est aussi puissant que le roi; mais on ne tuerait pas un blanc, un Français, sans réfléchir un peu, et de même que Dieu y devrait regarder à deux fois avant de damner un Clermont-Tonnerre, je ne doute pas que l'almamy et sa bande n'y regardassent à deux fois avant de me faire poignarder. Je cherche donc à rassurer Maly, mais il est clair que le brave garçon a peu confiance, il sait bien qu'il n'y a pas de lois pour ces bandits. J'attends le dénouement annoncé. Je serais content d'avoir enfin l'émotion cherchée, j'ai fait assez de chemin pour y arriver; mais elle ne viendra pas. Je charge toutes mes armes.

Assane n'est pas revenu aujourd'hui; son petit enfant allait mieux ce matin. La mère du bambin a suivi mes recommandations et me fait remercier. Je m'étends, sans ôter mes grosses bottines à clous. Rien de plus impotent qu'un blanc pieds nus ailleurs que sur un

tapis. Et c'est demain ce fameux troisième jour qui devait me voir libre! Maly est là debout, le dos à la muraille, les pieds en avant, les bras ballants, les yeux ronds, l'air hébété d'un lansquenet qui a perdu tout son argent. A ses pieds, le fidèle M'Omart-Djéan, accroupi, essuie les larmes silencieuses que lui arrache la situation, qu'il croit perdue. A ma portée est le large couteau que j'avais acheté pour une chasse à l'ours, à Moscou ; j'ai en outre sous la main mes revolvers et ma carabine à six coups. La chandelle fumeuse tremblote sous le vent que soulève le vol des chauves-souris ; les ballots entr'ouverts gisent pêle-mêle bizarrement éclairés par la flamme agonisante du foyer. Au dehors le vent mugit, la pluie fouette... Tableau !

Je rassure de mes plus éloquents discours ces gens qui passent sans mesure de l'extrême confiance à l'extrême découragement. La nuit s'écoule, et avec la première lueur vient le messager du jour avec son joli chant sur le mode mineur ; — cinq ou six phrases poétiques et douces qui sont plutôt un adieu à la nuit, qu'un salut à l'aube naissante. Sa cantilène dure quelques minutes, puis le jour éclate et l'on entend le dur et strident salut de l'oiseau du soleil. — Les brigands ne sont pas venus, on ne peut compter sur rien!

Mercredi 12. — Il pleut; Maly a dormi. — J'ai veillé ; le jour suffit à ranimer les courages. — Entre le prince Assane, « le vieux une-dent », comme l'appelle Maly. Maly lui raconte ses émotions, et accuse Bosi d'avoir fait tout le mal par ses bavardages. Maître Bosi a déjà raconté — et il n'est que six heures du matin — que nous avions eu peur d'être assassinés, que nous nous étions tous enfuis, et que nous avions été nous cacher je ne sais où, pendant la nuit.

Nous allons chez le roi demander des vivres, car mes cases sont comme le radeau de la *Méduse*. Le roi est malade, il est tout enflé, horrible à voir. Maly fait comparaître Bosi et dans un éloquent plaidoyer expose que ce bavard intarissable et sans vergogne est la seule cause des injustes soupçons qui pèsent sur lui, Maly, le vertueux Maly. Le roi écoute avec attention. A juger sur les apparences, on le croirait plein de bonne volonté. Il dit à Bosi que s'il bavarde encore ainsi à tort et à travers il lui fera couper la tête, et comme Bosi ébauche une réponse, le roi ajoute que, s'il dit un mot, il lui fera couper la tête *tout de suite*. L'argument est irrésistible, Bosi renonce à la parole.

Le roi dit qu'il ne me retiendra pas si je reviens, que je vais partir dès que les porteurs seront arrivés de Sarreboval, et qu'il va m'envoyer à déjeuner. Je rentre chez moi sur cette parole royale.

Le prince Assane va à Hériko, il reviendra demain. Ce départ m'inquiète, ce bon vieux est mon meilleur intermédiaire. Je lui ai promis un matelas pareil au mien.

Mamadou-Paté m'attend chez moi avec sa suite. Il est plein d'entrain et de gaieté. Il possède, me raconte-t-il, un livre laissé par Karamakou, où ce Karamakou venu de Stamboul et de la Mecque a écrit son histoire et celle des temps qui l'ont précédé. Il me fait mille protestations d'amitié, me présente deux de ses frères, et me dit que, quand il sera roi, il me laissera faire tout ce que je voudrai dans son royaume. Il veut acheter un *obusier à mitraille* (!).

Il dit qu'il est venu d'abord un blanc nommé Hecquard voir son père, puis qu'après cet Hecquard est venu Lambert. Il a toutes les lettres et les cadeaux de ce temps-là. A la mort de l'almamy régnant, il entamera

la guerre civile, les armes décideront. Sera-t-il plus fort que tous les autres? *that is the question.* Il aimerait assez que je vinsse à son aide; il m'a pris en particulier ce matin pour me le demander.

Jeudi 13. — Encore un triste jour de passé. Ma santé, bonne hier et avant-hier, est mauvaise aujourd'hui. De neuf heures à trois heures, je suis resté anéanti.

Mamadou-Paté est venu me voir ce matin avant neuf heures; je l'ai reçu. Une deuxième fois je l'ai laissé sous la galerie à bavarder avec tout le monde. Il serait disposé à venir en France.

J'ai fait une courte promenade dont j'ai profité pour aller m'informer de la belle Fatoumata. Elle était absente. Ses parents ont de nouveau consenti au mariage, lequel est fixé à demain. Ici c'est toujours demain, *diango!* La belle est dans le ravissement. Je suis allé voir par la même occasion une vieille sœur du roi qui m'a fait mille protestations et s'est montrée enchantée de ma visite. Elle a de bonnes cases. Elle poussera le roi à me laisser partir — ce qui sera parfaitement inutile. Elle a été constamment bien disposée pour nous, surtout depuis le jour où je lui ai donné un peu de viande.

Le roi devient prodigue: il m'arrive de sa part une montagne de mil en paille, environ cent kilogrammes, soit cinquante kilogrammes quand il sera décortiqué.

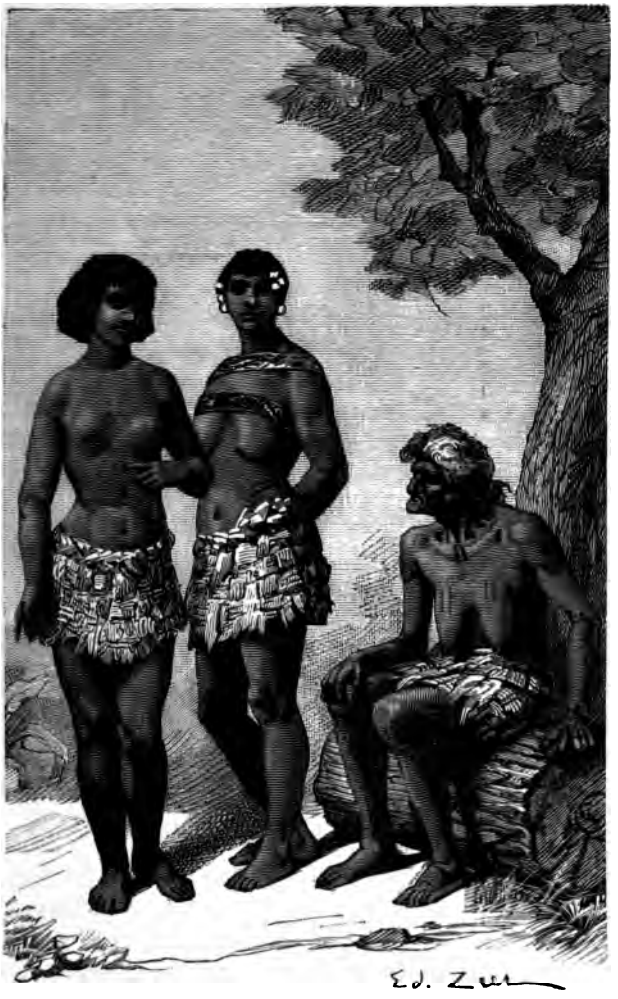
Reçu la visite d'une fille du roi, âgée de dix ans. Cette petite personne se drape dans son boubou avec le sérieux et l'aplomb d'une femme. Elle a parfaitement conscience de son rang et professe le plus profond mépris pour les esclaves de sa suite. Cette visite a été rapidement suivie de celle d'Omar-Bella, le beau jeune homme, roi de Songny, parent du roi. Ce beau garçon de 25 ans, aux

lèvres minces, au nez droit, à la physionomie sympathique, serait la coqueluche des dames, n'était qu'il a perdu presque toutes ses dents, conséquence d'une fort désagréable maladie. Sa conversation a un certain charme.

Admirable soirée, temps merveilleux. Le mince croissant d'argent de la lune nouvelle fait les cornes aux myriades d'étoiles qui la regardent. L'ombre dentelée des grands arbres dessine des profils fantastiques. Le silence de la nuit, le calme de la nature, le chant timide du grillon, l'absence de la gent nègre qui semble avoir disparu dans les entrailles de la terre, tout concourt autour de moi à me faire, pour un instant, oublier la cave humide et sombre que j'habite, les bêtes nocturnes qui la hantent, la faim à peu près permanente qui me presse, les mille contrariétés qui harcèlent le voyageur, ma captivité même! Mais mon cœur est triste et las, et lui seul est impatient de retour, ses forces sont à bout; je suis sans nouvelles de ceux que j'aime; peut-être, de leur côté, mes amis s'inquiètent-ils de mon silence. Je ne peux plus penser aux miens; il me faut éloigner de mon souvenir leurs chères images pour que je puisse supporter ma prison sans faiblesse. O liberté! — Je vais donner la volée à mes petits moineaux.

Je prends moins de quinine, afin de ne pas m'y habituer, et aussi afin de ménager ma provision pour le cas où l'almamy me retiendrait longtemps encore.

Le Foulah donne sans réfléchir son pain du lendemain pour avoir ce qui lui plaît; mais c'est le temps des semailles, les greniers sont vides, les provisions épuisées. J'ai vu ce matin un petit captif de six ans à peine qui piochait avec ardeur un champ pour semer du mil. Pauvre petit bonhomme! il était fort gai d'ailleurs, et moi seul m'attristais de son sort.



FILLE ET FEMMES DE TIMBO

Vendredi 14. — Reçu la visite de quelques jeunes filles au robuste corsage, mais ce n'est pas la gorge merveilleusement modelée de la reine de Cohine, cette admirable statue de marbre noir vivant!

Que tirer de gens comme ceux de ce pays-ci, princes compris, qui croient, ainsi d'ailleurs que tous les noirs en général, que tout ce que les blancs font qui les étonne est simplement l'*œuvre du diable?* Mamadou-Paté viendrait volontiers en France, mais ce diable l'inquiète; il est sensé, ce prince, et même intelligent sur toutes choses. Je ne m'attendais pas à lui voir en tête cette idée étrange. La guinée, cette cotonnade bleue qui se vend ici en quantités considérables, et qui vient de l'Inde, de Rouen, de Belgique, d'Angleterre surtout: œuvre du diable; les fusils: œuvre du diable, et ainsi de suite. Le blanc est un simple animal privilégié, protégé, subjugué par le diable, qui le comble de ses propres travaux.

La vieille sœur du roi m'a payé ma visite en maïs et en sauce. Je ne sais quoi lui donner, car son présent n'est pas désintéressé.

La guerre du roi n'avance pas du tout, me dit-on. Je fais encore une tentative pour obtenir de continuer mon voyage vers le Djoliba.

Modhi-Alliou, frère de père et de mère de Bakar-Bury, me quitte à l'instant. Lui et son frère sont très aimés.

Le roi a dit à sa sœur, qui lui demandait un mouton pour moi, qu'il le donnerait quand lui-même serait guéri. Mais, rusé compère, vous êtes rongé jusqu'à la moelle, vous ne guérirez jamais! Il voudrait que j'allasse le soigner, car le toubab — toujours grâce au diable — sait tout, et peut tout. Voilà mon départ bien compromis si cet inepte nègre a mis cela dans sa tête. Ajoutez qu'il prétend que je lui ai jeté un sort à Conkobala!

Fatoumata va me bénir. Un de ses parents vient me dire que la famille consent au mariage, à cause de moi; c'est ma visite qui a décidé l'affaire. Ainsi, comme dans le célèbre vaudeville de Scribe, j'aurai donc moi aussi « fait quelque bien sur la terre » ! J'aurai fait marier une négresse!

Samedi 15. — Le chef de cases part pour son village. Je lui confie un couteau à manche d'argent, pour le prix duquel il m'enverra du maïs. — Le diaventou du roi vient me voir; c'est un Toucouleur. Maly, qui est de la même race, prétend que dans la région où nous sommes tous les rois ont auprès d'eux un Toucouleur chargé des négociations relatives à la guerre, soit qu'il s'agisse de la déclarer, soit qu'il s'agisse de traiter de la paix. « Les gens d'ici, dit-il, sont sans cervelle, et sans l'aide d'un Toucouleur, ils ne s'en tireraient jamais. » Le diaventou dit que le roi suppose que je suis roi dans mon pays (ici c'est le moins qu'on puisse être pour être quelque chose). Hecquart et Lambert sont, dit-il, venus de la part du gouverneur, ils n'étaient donc que des subalternes, ayant des instructions écrites; tandis que moi je viens tout seul, sans invoquer aucune autorité, aussi me fera-t-il un cadeau qui montrera le cas qu'il fait de ma personne. — Toujours farceur cet almamy! — C'est, ajoute le diaventou, à cause de cette personnalité importante qu'il me prête, que le roi et ses conseillers ont un peu d'inquiétude sur mes desseins; mais si je reviens, ils verront par là que j'ai dit la vérité et que le chemin de fer que je veux établir est bien réellement pour le bien du pays et pour servir à en transporter les produits. Ce regain de compliments cache, je suppose, un regain de captivité. Le roi a, paraît-il, fini de préparer ses cadeaux, on me l'annonce, il n'attend

plus que ceci et puis cela ; alors il parlera aux hommes venus du Labé et des autres provinces, et *dioni*, *dioni* (tout de suite) je serai libre. — Toujours la même histoire ! — Le diaventou dit que le roi va faire écrire aujourd'hui un laissez-passer pour que je puisse circuler librement d'ici à Kakandy, et de Kakandy ici, et jusqu'à la frontière du côté de Djoliba quand je reviendrai.

Visité Mamadou-Paté dans ses cases. — Un ex-roi alternatif du Labé vient demander qu'on nomme son frère Modhi-Sélou, et non Agui-Bou. Il y a quatre candidats.

Visité Omar-Bella qui voulait me retenir à déjeuner. Quelle naïveté ! Maly lui expose qu'un seigneur de ma taille ne mange pas avec des truands de leur espèce. Le brave Omar-Bella, qui va à la côte quelquefois, a parlé de moi en bons termes. Les vieux sont plus respectueux. Visité après lui un vieux frère du roi que je vois sur sa porte.

J'ai reçu aussi quelques visites, une sœur du roi, puis Modhi-Alliou, qui revient une dernière fois pour me dire qu'il allait vers son frère Bakar-Bury. Le prince Assane de retour m'envoie saluer par ses deux petites filles portant les kolahs du bonjour. Il vient ensuite lui-même. Après lui, arrivent successivement Mamadou-Paté et sa suite, puis un de ses frères qui habite Dara, puis quatre envoyés, parents d'Amadou, l'almamy alternatif, que la loi empêche, sage précaution, d'entrer à Timbo pendant que son collègue est en fonctions. Le diaventou reparaît pour me demander un cadeau parce que, dit-il, tout est prêt pour mon départ et que je vais être libre. On m'a dit cela si souvent, que la nouvelle, quoique apportée par le confident du roi, m'intéresse médiocrement.

Les gens du pays deviennent peu à peu bons tireurs, le

nombre des fusils augmente chaque année ; il ne faudrait pas attendre que ces gaillards fussent organisés convenablement. Mamadou-Paté parle déjà d'obusiers, il sait ce que c'est, il finira par s'en procurer ainsi que des canons, surtout s'il est nommé almamy. — Tué trois araignées à queue.

Dimanche 16. — Nuit passable, bon sommeil. Le jeûne est soporifique, mais il affaiblit les facultés, la mémoire, l'intelligence ; il ne surexcite que l'imagination en produisant des hallucinations désagréables.

Mamadou-Paté s'est présenté ; je ne l'ai pas reçu, j'étais couché, las, irrité. Assane, hier, en m'accompagnant, m'a dit qu'il irait encore chez le roi le soir. Il n'a pas paru ce matin. Ce vilain harpagon de roi reçoit les cadeaux des candidats, les encaisse, et renvoie les donateurs avec le calme le plus parfait. Il va manger ainsi deux ou trois postulants par province. Agui-Bou, plus rusé, vient lentement afin d'arriver quand l'appétit de l'avare sera un peu calmé.

Il me semble que je suis sur un navire désemparé, les provisions sont à leur fin et la terre n'apparaît pas.

A Médine, à Bakel, à Bafou Labé, sur le Sénégal, la température est insupportable ; les officiers y sont obligés de prendre des bains plusieurs fois par jour et aussi pendant la nuit (en rafraîchissant l'eau au besoin avec de la glace) et de se faire sans cesse ventiler, ce que les noirs font très adroitement avec un pagne ou une longue serviette.

A Médine, lorsqu'on n'a pas de feu, on met la viande sur une pierre chauffée par le soleil ; elle cuit suffisamment. — Si l'on a des souliers noirs, les pieds ne peuvent supporter la chaleur. Les noirs du pays eux-mêmes sont fatigués par cette chaleur excessive. Je ne

SOINS MATERNELS

crois pas qu'un chemin européen par cette région puisse être fréquenté. Ségou est chaud aussi, mais la chaleur y est moins pernicieuse.

Amadou, roi de Ségou, qui se dit l'ami de la France, a échangé, il n'y a pas un an de cela, par caravanes, de l'or contre de l'ambre, etc., avec le gouverneur de Gambie, disant qu'il voulait être aussi l'ami des Anglais, qui le sollicitaient.

Encore un de nos hommes malade. Peut-être faut-il attribuer son malaise au temps orageux. En ce moment les éclairs sillonnent la moitié du ciel semblables à des fleuves de feu, dont on embrasserait d'un coup d'œil tout le parcours, depuis la source étroite jusqu'à la large embouchure.

Pas de nouvelles de la cour. — Une autre sœur du roi m'apporte une espèce de sambayon jaune au cossam et à la moelle de nété. C'est tout simplement mauvais. N'étaient ces bonnes vieilles et les folâtres beautés qui viennent inspecter ma cuisine et voir le *toumaranké portonkéio* (le voyageur européen), en même temps que faire reluire au soleil leurs formes exubérantes, je me croirais transporté dans la lune.

Des gens d'ici qui étaient allés vendre des produits de caravane à Boubah m'en rapportent de vagues nouvelles. Ils me disent, entre autres choses, que les Portugais amènent à Boubah des soldats et des canons. — On achète un captif ici trente gourdes (150 francs), prix du pays, on l'échange plus loin, vers la côte, contre huit bœufs qu'on vend au Foréah à raison de soixante boisseaux d'arachides par tête, soit 380 à 500 boisseaux qui valent 800 à 1,000 francs à Boubah. Je doute que ces chiffres soient bien exacts.

Le thermomètre est à 22°. Nous n'avons pas de pluie,

mais l'orage empourpre le ciel et déchaîne toutes ses fureurs à huit ou dix kilomètres à la ronde.

Lundi 17. — Malade toute la nuit. Mil bouilli et mil bouilli : mon estomac trouve que la facétie se prolonge outre mesure. Cette nuit, température minima 19°. Le jour, 26° (maximum). Temps couvert.

Alpha-Ibrahim, père d'Agui-Bou, est de mauvaise humeur, il s'est rapproché jusqu'à Diunto. Les partisans de Modhi-Sélou qui sont ici, Dulandane, Omar-Bella et autres, venus pour appuyer leur ami, n'osent plus rentrer dans leurs villages du Labé, de peur d'avoir la tête coupée.

Alpha-Ibrahim est tout-puissant. Très soigneux de son crédit et très lié avec ses voisons, il voit accourir des soldats à son premier appel, tandis que le roi Saury a beau appeler, comme sœur Anne, il ne voit rien venir. L'almamy ne nommera pas Agui-Bou roi de Labé; je le lui ai défendu, il obéira.

Tenir le Soudan par le Sénégal, c'est tenir un sabre par la lame. Il faut tenir le Soudan par le Foutah-Djallon.

On m'a dit depuis plusieurs jours que le roi ne me laissera pas partir que je ne lui aie donné ma tente et mon manteau. Ce matin, le diaventou, à qui j'ai déjà refusé, quand il la demandait officieusement, cette tente si enviée vient me la demander officiellement. C'est un véritable vol. J'ai besoin de ma tente, mais comment me tirer de là ? Je vais chez le roi et l'avertis qu'il n'a qu'à la faire prendre. Il envoie ses captifs la chercher, il la fait monter, s'y installe et s'y trouve bien; puis il me donne un mouton et des kolahs et se déclare très satisfait. Je le crois sans peine : 500 francs pour un mouton! C'est ainsi qu'on entend le libre-échange à Timbo.

Quant à mon départ, il n'a pas du tout l'air d'y songer. Il répond à mes instances par un éternel *dioni-dioni*, *diango*, etc. Au fait, qu'allais-je faire dans cette galère? Il n'y fallait pas venir, si je n'étais pas prêt à tout. J'espère néanmoins que tout cela ne sera pas perdu.

Notez que si j'achetais des vivres avec l'ambre, le corail, etc., que j'ai en abondance, je vivrais mieux. Mais tant que j'achèterai, le roi me gardera, et ce n'est qu'après s'être assuré que je n'ai plus rien, c'est-à-dire après m'avoir vu affamé, qu'il me laissera aller. Cela prolongerait ma captivité, ne m'éviterait pas le jeûne final et me condamnerait à mourir de faim en route. Car il ne faut pas compter que l'almamy me fera nourrir malgré mes cadeaux et ses belles promesses. Dans le fait, je n'ai pas reçu dix rations par homme, au lieu de cent, qu'il m'aurait fallu. Le roi, toutefois, aura payé les cent rations. La fameuse danse de « l'anse du panier » a pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique.

La belle Fatoumata se mariera-t-elle ou ne se mariera-t-elle pas? la question demeure toujours en suspens. De oui en non et de non en oui, ses parents finissent par déclarer qu'il faut encore deux brasses de guinée. Hier, ils voulaient deux pièces entières. Je n'ai plus ni pièces ni brasses. Ils insistent devant mon bagage, tout ouvert sous leurs yeux; mais ils ne voient pas, la convoitise les aveugle. Maly leur donne son propre pagne, dont il a besoin cependant. Touché d'une si belle action, je donne à Maly un pagne à frange d'or.

Mamadou-Paté est chaque jour plus assidu. Fort instruit sur le Koran, il m'en raconte toutes les histoires de Croquemitaine, mais avec conviction et respect: le commencement et la fin du monde; la trompette du jugement dernier, qui est un tam-tam; l'enfer, le paradis; les sept terres superposées au-dessus de la nôtre, et que

Mahomet a pu visiter, etc., etc. Ce Paté en est, avec Mahomet, au système géographique de Ptolémée. La terre est un centre quelconque autour duquel est placée la mer. La philosophie de la religion est lettre morte pour lui, il ne connaît et n'admet que la magie, les sortilèges, les devins, le paradis pour ceux qui font le salam, l'enfer pour les autres.

Je le félicite de son instruction. Il dit que quand il était petit, son père ne le laissait pas jouer et le battait pour l'envoyer travailler. A la fin du monde, tous les fleuves iront dans un grand trou plein de feu, où iront aussi les hommes qui ne font pas le salam. — Je n'ai pas voulu contrarier ces belles convictions et je me suis endormi comme au sermon, à ces ridicules récits enfantins que d'ailleurs Maly croit fermement aussi.

A peine Mamadou-Paté est-il sorti, que lui succède un fils de l'almamy, garçon de 15 ans, vraie tête de crétin, suivi de sa maison militaire, sept ou huit gamins qui tiennent leur sérieux à grand'peine en face de l'homme blanc. Le prince est correct et impassible. A Paris, tous ces gentilhommes seraient ramassés comme autant de mendiants, et ce serait justice.

La visite suivante me plaît davantage; elle m'est faite par la belle Oussoumani, femme de Mamadou-Paté, fille d'Alpha Ibrahim, escortée d'un garde.

L'orage, qui menaçait depuis quelques heures, éclate avec violence. La pluie tombe à torrents. Les marigots, subitement remplis, se précipitent furieux du haut de la montagne sacrée; on croirait entendre le roulement assourdissant d'un train de chemin de fer.

La belle Fatoumata est enfin mariée. Le marabout a donné les bénédictions nécessaires. Il était temps!

VIII

Mardi 18. — Malade toute la nuit. Sélika l'Africaine, où êtes-vous pour me délivrer? Aïda, que ne venez-vous mourir avec moi? Il est vrai que je n'ai pas vu le grand amiral se noyer, et que je n'ai pas livré le secret du col de Napata. Espérons que la liberté viendra, et que je pourrrai l'employer à ouvrir ce beau pays à la civilisation. Les plus heureux dans ce marché seront les paisibles habitants qu'on ne spoliera plus impunément. Les paresseux guerriers iront ailleurs, ou vivront tranquilles et inutiles. — Le pays ne peut pas prospérer sans captifs, me dit le roi. C'est ce qu'on a dit partout où il y a des captifs. Il ajoute : « Les Foulahs ne sont pas assez forts pour travailler. » Un fait certain, c'est que la race noire du pays ou des pays voisins travaille et n'en paraît pas fatiguée, tandis que les Foulahs de race arabe, aux attaches fines, ont moins de force.

On m'annonce qu'il est arrivé *un* porteur de Sarreboval; *un* porteur, ironie du sort! Si j'avais la permission de partir, c'est-à-dire le papier royal qui doit m'ouvrir, dans chaque village, une case où m'abriter, je partirais sur l'heure, — avec ma concession de chemin de fer en poche, bien entendu. Comble d'ironie, les gens du roi demandent ce que je fais ici, et pourquoi je ne pars pas. Le roi proteste qu'il me laissera m'en aller dans trois ou quatre jours. — Ma rage va s'exaspérant d'heure en heure.

Le vieil Ibrahim Saury a été fort en peine, sa femme s'était enfuie. On lui a dit qu'elle était dans une de mes cases. Il est venu faire sabbat dans nos alentours. Armé de son fusil, il a fait, quatre jours durant, des rondes de

nuit; puis il s'est lassé sans doute, car il a fini par s'excuser. Maly ne m'a raconté cet épisode qu'aujourd'hui, de peur que je ne misse le vieux à la porte un peu lestement. Cet Ibrahim est riche et assez influent, mais c'est une pauvre tête sans cervelle. Quand le roi veut faire quelque chose, prendre une décision quelconque, les autres fils d'Omar sont consultés, et donnent leur avis. Dans tous les cas, consultés ou non, ils sont puissants; ils disent au roi : « Nous sommes frères du même père, tu ne feras pas telle chose qui nous déplaît. »

Ce Modhi-Ibrahim-Saury commande la moitié de la ville de Timbo, où je suis; un Modhi-Mamadou commande l'autre moitié, où demeure la belle Fatoumata. Pauvre Fatoumata! le mariage fait hier par le marabout a encore rencontré des obstacles : le dit Mamadou voulait de la guinée; une vieille voulait un pagne; un autre voulait je ne sais quoi, et ainsi de suite. On leur répète depuis quinze jours qu'il n'y en a pas, qu'il n'y a rien, ils n'en restent pas moins là, bouche béante et entêtés comme des brutes qu'ils sont! Et ils voulaient emmener Fatoumata. Le mari de celle-ci, que sa belle passion rend intéressant, a tant pleuré depuis un mois sur ses amours contrariées, qu'il reste là inerte et sans force, ne sachant plus que se désespérer. Mais la belle a du sang; elle a vigoureusement résisté, paraît-il, et le marabout a déclaré que le mariage était fait et bien fait. Dans la discussion un peu vive, le petit garçon de Fatoumata s'est mis à pleurer; ces pleurs agaçant les nerfs de sa chère maman : « Ah, toi aussi tu t'en mêles! a-t-elle dit alors, et bien ce ne sera pas long! » Et vivement, mais cependant sans brusquerie, prenant le bambin par la main, elle l'a conduit à sa belle-mère, en déclarant que chacun devait avoir son tour : « Je l'ai gardé trois ans, fit-elle remarquer à la bonne femme; c'est maintenant à son

père à s'en occuper. » En somme, Fatoumata a parlé d'or et dit à chacun ce qu'il fallait dire. Elle quittera demain la case de sa famille et viendra habiter ici avec son mari. Elle devait déjà, selon l'usage, venir aujourd'hui, qui est le lendemain du mariage. Mais ces discussions ont occupé la journée. Elle a pris son mari chez elle pour ce soir. C'est une luronne qui ne laissera pas piller sa case. Tudieu ! quelle verve et quelle action ! Elle a dit au roi de son coin, le gros Mamadou, que s'il venait troubler son mariage, elle irait troubler les siens à son tour.

Tout ceci est l'image des mesquineries du pays. Mêmes commérages, même étroitesse d'esprit, à la cour, pas le moindre entendement. Mais Mamadou-Paté est intelligent et fin ; s'il prend le pouvoir, il sera un petit Méhémet-Ali ; il se déferait vite de ses préjugés et de ses superstitions de race s'il venait en France.

Ledit Mamadou-Paté m'a fait deux visites dans la journée. J'ai reçu aussi deux sœurs du roi, qui demeurent au Versailles particulier où le souverain noir passe son temps quand il n'est pas de service. Le Versailles en question est Donguel-Fellah, près de Sokotoro, au sud de cette dernière localité.

Mercredi 19. — Mamadou-Paté est venu me prendre à part pour me faire ses confidences. D'abord il est atteint d'un fort désagréable mal contagieux (je suis habitué à ce genre d'aveu ; c'est toujours la première chose que chacun me dit ici), il demande des remèdes. Ensuite il me raconte des histoires du pays. Le premier homme faisant salam venu ici arrivait de Stamboul, de Bagdad, de la Mecque, de Médine. Il avait vu en songe la montagne de Timbo, il l'a cherchée longtemps du côté de Labé, et ailleurs dans le Foutah ; c'est un vieux solitaire

qui la lui a indiquée moyennant payement. Il a donc choisi ce point non au hasard, mais après avoir parcouru toute la région. Il a eu deux fils : Karamakou et Saury. Mamadou-Paté est arrière-petit-fils de Karamakou par les mâles, et fils de l'arrière-petit-fils de Saury, frère de Karamakou, par les femmes.

Il y a quelques années, sont morts des gens très vieux qui ont connu Karamakou dans leur enfance. Bakar-Bury, Modhi-Alliou, Mamadou-Pété et Abdul-Ay, sont frères de père et de mère ; ils sont fils de l'almamy Omar.

Ces quatre personnages avaient un cinquième frère, Amadou, l'aîné, qui les dominait par son intelligence supérieure et occupait toute la place. Abdul-Ay fut d'avis qu'il fallait le tuer ; sans cela, jamais les autres ne seraient rien. Tous consentirent. On convint de se réunir chez Paté le soir, pour partager de l'or laissé par leur père Omar. Alliou, le plus jeune, le plus généreux, se retira du complot et alla prévenir son frère de ne pas aller au rendez-vous ; mais Amadou ne fit aucun cas de l'avertissement, disant que ses frères n'étaient que des femmes ; il refusa de prendre des armes et partit bravement.

Abdul-Ay et Bakar-Bury étaient cachés derrière la case avec une troupe de captifs prêts à obéir. A peine Amadou, le frère, était-il entré, et alors que Mamadou-Paté lui offrait du riz et des kolahs, la case fut envahie et le malheureux prince étranglé.

L'almamy, furieux, voulait d'abord faire mettre à mort les trois assassins ; mais Diogo-Méka lui dit : « Tue Paté et Abdul-Ay si tu veux, mais garde-toi de toucher à mon protégé Bakar-Bury. » Le roi, dans sa sagesse, trouvant qu'il ne pouvait punir les uns et épargner les autres, se détermina à ne punir personne, et l'affaire

en resta là. Ne se croirait-on pas aux premiers temps de l'histoire de France?

La case où j'ai vu Bakar-Bury, près de Conkobala, est une de celles qu'il a prises à l'assassiné. Mamadou-Paté est très bien vu dans le Labé; il a épousé la fille d'Alpha-Ibrahim, roi très aimé de cette province. Il est très bien vu aussi dans la province de Tymbi.

Les hommes de Modhi-Alliou sont les meilleurs tireurs, les mieux exercés.

L'autre almamy, Amadou, descend aussi de Karamakou.

La belle Fatoumata a enfin la paix, elle est installée ici, dans une de mes cases. Je lui ai fait cadeau d'un collier d'ambre, en lui recommandant de n'en rien dire jusqu'à ce que j'aie quitté Timbo.

Jeudi 20. — Le grand marabout, consulté par le roi, a répondu qu'on pouvait permettre l'établissement d'un chemin de fer de Kakandy à Timbo, mais pas plus loin, parce que les blancs n'ont jamais pu aller à la Mecque par aucun côté et qu'ils cherchent un chemin pour y aller; c'est même là probablement mon secret dessein. Que répondre à de pareilles inepties? Je m'évertue à leur expliquer que, pour aller à la Mecque, les *djoulbés* (musulmans) viennent s'embarquer en France. Mais, pour comprendre cela, il leur faudrait avoir dans l'esprit une foule de notions qui leur manquent.

Paté me prête les lettres apportées par Hecquard. J'en prends copie. L'une est du gouverneur du Sénégal à l'almamy Omar; elle est datée de Saint-Louis. L'autre est écrite par Hecquard à l'almamy, à son retour à Saint-Louis; elle porte la date du 17 septembre 1851 [1].

1. Hecquard, qui arrivait à Saint-Louis avec les ambassadeurs foulahs, écrivait à leur sujet à l'almamy de Timbo : « Je les ai présentés

Paté me dit qu'il a d'autres lettres et papiers qu'il me prêtera; il les enverra chercher dans son village, où ils sont.

J'ai commencé un filet-hamac pour me distraire. Paté, expert en tout, me montre le moyen de faire la maille plus élégante. Maly, en deux heures, achève le hamac. Le Paté est intelligent. Esprit souple et observateur, il est supérieur à son entourage. Ses frères sont aussi bien au-dessus du vulgaire. Il y a encore par-ci par-là quelques autres individus relativement assez intelligents.

A bout d'expédients pour influencer le roi, je montre à Paté les nippes de soies et de velours que j'ai là, lui disant que ce sont mes propres boubous, ceux que je porte chez moi, que je les aurais mis si le roi était venu me saluer à mon arrivée.

Vendredi 21. — Comme j'y comptais, Paté n'a rien eu de plus pressé que d'aller dire au roi que j'ai des boubous magnifiques. Le roi veut les voir. Je m'en affuble donc et j'ajoute un manteau de velours bleu bordé d'hermine, longue traîne portée par deux noirs, trois plaques en pierres précieuses, galons d'argent, etc., etc. J'ai l'air d'un marchand d'eau de Cologne, mais je suis évidemment un bien grand potentat. Ce reflet de la civilisation a fait, sur ces sauvages, l'effet d'un rayon de soleil dans une cave. Tous se sont regardés et se sont trouvés laids. Leurs grossiers boubous, semblables à ceux du peuple, leur ont paru indignes de leur rang

« au Gouverneur, à qui ils ont remis ta lettre et les cadeaux que tu « lui envoyais. Les envoyés te rapportent une lettre du Gouverneur « et un joli cadeau, etc. » Et le Gouverneur écrivait en même temps à l'almamy : « Je te remercie de la promesse que tu veux bien me « faire de diriger les caravanes du côté de Boudou et de Golam (Sé- « *négal*), etc. »

de rois et de princes. Ils veulent tous des boubous de soie (toujours comme cadeau, bien entendu).

Le vieux roi, de plus en plus gonflé, enflé, crevé de tous côtés, s'est dressé tout ému sur les genoux pour faire son discours. Les vieux ont voté le chemin de fer, mais pas plus loin que Timbo... à cause de la Mecque. Le roi, en s'excusant, explique qu'il n'a pu aller me saluer à mon arrivée; la loi religieuse le lui défend, etc. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne m'attribuait pas un haut rang; il voit bien que je suis vraiment roi, il va faire rédiger la concession tout de suite; il attend les porteurs et *dioni* et *diango*, et patati et patata, et... on ne me lâche pas davantage, mais on est ému.

Un marabout que le roi a fait venir d'un village voisin pour rédiger le papier que j'exige (c'est sa fonction, à ce digne homme, de rédiger les actes importants) vient me voir, et me dit que l'Anglais venu ici (à quelle époque?) est venu demander le passage de caravanes anglaises jusqu'à Ségou, avec prière à l'almamy de diriger celles de retour vers Sierra-Leone. L'Anglais a en outre invité tous ces gens-là à venir voir la Tamise.

Mon déguisement a produit un très bon effet. Ces gens ne respectent et ne craignent que ce qui est bien évidemment au-dessus d'eux.

Samedi 22. — Hier est venu le forgeron que j'avais vu à Fougoumba. Je lui ai donné une loupe de cristal et un thermomètre à maxima. Il me promet des bracelets de fer; son atelier est à Sokotoro.

Mamadou-Paté vient, comme à l'ordinaire, passer son temps avec le toubab, à batifoler. Il apporte des livres où je copie sa généalogie [1]. Il me propose de

1. Voici ce document :
Généalogie de Mamadou-Paté. — Secou-Habana, roi de la Mecque;

jolies filles fort accortes, et il insiste, ne comprenant rien à mon refus. Je le remercie. Cette proposition m'inquiète; je crains que ce ne soit pour me faire oublier la longueur des heures et me retenir plus longtemps. Il me révèle que la plupart des Foulahs sont de bonne heure d'une rare insuffisance conjugale. Lui-même, malgré la vive ardeur de son cerveau, qui n'a pas d'autre sujet de rêverie, se plaint que « la nature trahit son cœur ». Il me demande même à ce propos un remède pour mettre d'accord avec les désirs ardents de son imagination ses facultes physiques en décadence. Il me montre ensuite la loupe et le thermomètre que j'avais donnés au forgeron, son esclave. Je les lui enlève des mains avec colère et les jette dans le champ voisin en lui disant que si j'avais voulu les lui donner à lui, et non au forgeron, je le pouvais tout aussi bien. Il me répond doucement, poliment et d'un air étonné que l'esclave et tout ce qu'a l'esclave appartiennent au maître.

Dimanche 23. — Le vieil Ibrahim a vu le roi hier; il vient me chercher à six heures. Je prends ma dose de quinine et me rends chez le monarque. Ce digne souverain m'annonce que tous les papiers sont prêts. Il autorise le chemin de fer! Il soulève un coin de son boubou et me montre ses plaies hideuses. Son corps ferait bonne figure au musée Dupuytren. De ses paroles

Youssouf, fils du précédent; Abasi; Malyki; Abdul-Ay; Amadou-Mokthar; Fodi-Essedi; Ibrahim-Sambégou; Amadou-Kali; Kikala; Malyki; Almamy Ibrahim-Saury, le premier qui soit venu à Timbo avec Karamakou; Almamy Abdul-Guadiri; Almamy Omar; Mamadou-Paté.

Cette généalogie n'est pas d'accord avec ce qui est noté plus haut, où Paté paraît comme fils de l'arrière-petit-fils de Saury et petit-fils de Karamakou; mais elle est inscrite sur le Koran de Mamadou-Paté, *je la crois* plus exacte que l'autre.

royales je ne crois rien; quand je tiendrai le fameux papier, et que je verrai mes bagages sur la tête des porteurs, alors seulement je croirai à la liberté. Jusque-là, philosophons et divaguons à loisir, pour tromper les heures.

J'ai donné une grosse loupe en cristal au vieil Ibrahim, ravi de pouvoir lire avec ce verre grossissant comme avec ses lunettes. Il dit que je n'ai plus à m'inquiéter, que je vais partir, qu'il était opposé à mon départ, mais qu'il voit bien à mon argenterie, à mes vêtements de soie, à mon cadeau, que je suis roi comme l'almamy, et qu'il ne faut pas qu'on me retienne (air connu).

Je vais faire une visite à Assane. Il m'invite à déjeuner; grand merci! Je lui donne Maly, qui tient ma place et patauge fraternellement dans la calebasse avec le vieux prince. L'habitude leur a appris à manger assez proprement, pour des gens qui mangent avec les doigts. Lorsqu'ils s'endorment sans s'être lavé les mains après le repas, les rats viennent leur ronger les doigts. Le riz à la sauce aux arachides a d'ailleurs bon air, et n'était le prestige à garder, je mangerais très bien aussi, même avec les doigts. Mon estomac serait disposé à toutes les concessions. Je sens qu'il s'attendrit et me trouve sévère. La petite fille du vieil Assane vient aussi plonger dans l'écuelle sa petite patte timide. Elle a nom Mariamo, et se croit obligée d'être intimidée pour manger devant le *portonkéio*, d'où grimaces et coquetteries enfantines assez gracieuses. — Le roi m'a donné un paquet de kolahs.

Omar-Bella est venu me voir. Je lui ai fait un petit cadeau. Il me renvoie de la graisse rance. Maly affirme que c'est ce qu'il y a de « plus meilleur » pour faire la cuisine. Je ne l'en priverai pas; l'odeur me suffit. Il est

très bien ce prince Bella, très discret. Jamais il ne m'a fait une question. Il a l'air indifférent et ennuyé d'un souverain d'Orient. Sa tenue est correcte, ses réponses toujours polies. Il dit qu'il est content des bonnes nouvelles qu'on me donne de mon prochain départ. Il demande des remèdes, lui aussi, hélas!

Lundi 24. — Le revolver d'un de mes hommes avait disparu de la case où il était, dans le même temps que l'esclave de Modhi-Oury s'y trouvait seul. Cet esclave a déjà volé deux fois, dit-on. Oury apprend le méfait, et vient tranquillement avec son couteau pour égorger le malheureux. Maly et mes Yolofs, qui savent que je ne veux pas de ces exécutions, s'interposent. Il est cinq heures et demie du matin; je sors de ma case attiré par le bruit. Le captif est là comme une bête, comme un mouton; personne ne le retient, il ne fuit pas et ne manifeste aucune émotion.

J'ordonne qu'on le laisse fouiller la case; il ne trouve rien; et l'autre avec son couteau persiste à vouloir se jeter sur le malheureux enfant. Je dis qu'il a dû cacher le revolver ou le vendre dans la ville; qu'il faut l'y envoyer. Il se sauvera, m'objecte-t-on. C'est justement ce que j'espère; au moins on ne le tuera pas. Je garde toutefois cette réflexion pour moi et je fais sortir l'enfant. Un quart d'heure après, cette tête dure revient, il n'a rien trouvé! Pendant ce temps on oblige le maître justicier à rentrer son couteau, en lui disant qu'il n'est pas permis de tuer un homme devant moi.

Modhi-Oury, assez calme d'ailleurs et ne faisant rien de plus extraordinaire qu'un bon bourgeois qui le matin émonde son parterre, saisit son captif par le bras, et armé d'un bâton, il fait pleuvoir les coups sur la tête et les épaules du pauvre diable, qui continue

à ne rien manifester de ce qu'il pense ou éprouve.

Je me précipite furieux, j'arrache le bâton et signifie à ce sauvage très étonné que je lui défends de frapper cet esclave tant qu'il sera sous mon toit (*mon* toit!). Il ne comprend pas mes paroles, mais le ton dont elles sont dites suffit; il lâche son captif et me fait ses excuses. Le captif se frotte un peu le cou; il ne manifeste ni joie ni peine; pas un mot, pas un cri ne lui échappe, il ne me dit pas seulement merci du regard. A son avis, si j'ai agi ainsi, c'est assurément pour mon bon plaisir; il est au-dessous de la brute: un chien aurait remué la queue. Quant au revolver, il finit par se retrouver dans une autre case; le captif ne l'avait ni touché ni vu.

Le vieux Saury a vu l'almamy. On me donnera la permission d'établir un chemin de fer au besoin jusqu'à la lune, on me donnera tout ce que je voudrai, et je vais pouvoir partir tout de suite, *dioni-dioni;* et comme je ne parais pas m'intéresser à ce qu'il me dit, le brave homme m'affirme que *fabé-diango* (après-demain) je ne coucherai pas ici.

On me dit que l'officier noir pris par les Portugais se nomme Ali, et l'almamy accuse Agui-Bou d'avoir manœuvré pour se débarrasser de cet Ali, qui est puissant et riche et qui lui porte ombrage. Il lui a déjà confisqué ses biens une fois, mais Ali, qui était alors à la guerre, se les est fait rendre à son retour.

Le prince Omar-Bella demande à acheter de l'ambre. Oury dit que Timbo n'a pas l'air riche, mais qu'il y a là cependant beaucoup de richesses cachées. — Il a raison. Timbo n'a pas l'air riche!

Mardi 25. — Il me semble que peu à peu je vais mieux. Est-ce un effet du climat? est-ce le jeûne, ou

plutôt le repos de mon système nerveux? Saury me dit que je partirai demain, que le roi me fera ses adieux *kikidé* (ce soir), que les papiers sont prêts, que les porteurs sont là. La concession du chemin de fer est chose faite ; tout, en un mot, est en ordre. — Mamadou-Paté me répète la même chose, et le prince Assane confirme leur dire à tous deux. Ils sont tous les trois du Conseil et doivent savoir ce qu'on y dit. Assane, d'ailleurs, est content; il a une mission de l'almamy auprès d'Alpha-Dion, roi de Labé, qui lui fera certainement un beau cadeau. Quand je serai en route je croirai à mon départ ; jusque-là je ne me livre à aucune joie, pour ne pas avoir à revenir à la désespérance.

Je vois là tout près un pauvre diable de noir qui est retenu à Timbo depuis quatre mois. Un parent du roi lui a pris huit bœufs ; il demande justice. C'est toujours *diango* et *fabé diango*.

Dix hommes de Timbo s'étant trop isolés du côté de Tymbi ont été faits prisonniers et vendus comme esclaves, ce qui arrive de temps en temps, paraît-il. Je comprends que ces aventures ne répandent pas précisément parmi ces populations le goût des voyages.

Il est venu ce matin des gens du parti de Diogo ; il y a eu, me dit-on, discussion, bataille, mort d'homme; le meurtrier est là, l'un de mes visiteurs. On a jugé la chose ce matin et il n'y a pas eu de condamnation :

Selon que vous serez puissant ou misérable....

Mamadou-Paté est amoureux de mon clysopompe, je vais être obligé de le lui donner pour n'être pas retenu. Il est aussi voleur que les autres, ce Paté, mais il montre plus de bizarrerie dans ses choix. Depuis huit jours, il ne rêve que de cette boîte jaune, sans savoir

ce qu'il y a dedans, car il ne l'a aperçue qu'à peine.

Envoyé Maly chez le roi. — Départ ajourné à *diango*, puis à *fabé diango*. Les porteurs ont prié qu'on leur accordât un jour de plus avant de partir (même refrain; air connu). Cela n'est même plus vraisemblable. — Ibrahim-Saury vient me voir à six heures du soir (il était allé dans un village voisin); il tient à ce que je croie à sa parole. Il se dit mécontent de ce retard, après la promesse qu'il m'avait faite. Il ira demain matin à six heures chez le roi. Il me parle de Kakandy : le roi en détourne les caravanes, dit-il, parce que le commandant du poste de Boké contrarie les Foulahs; ils n'ont pu dernièrement faire la guerre aux Moghi-Forès. Je lui réponds qu'il a été trompé, que les caravanes sont très bien accueillies, et seraient protégées par le commandant si cela était nécessaire; que le commandant a laissé toute la liberté de faire la guerre aux Moghi-Forès : mais Alpha Gassou, ayant été battu dans cette guerre, a dit que c'était le commandant qui l'avait empêchée.

Saury dit qu'on avait promis une rente annuelle en échange de la permission d'établir un poste, et qu'on ne leur donne que des coups de canon; son fils a été tué, etc. C'est encore inexact. On donne chaque année un cadeau pour l'almamy, mais l'envoyé le garde et dit n'avoir rien reçu. Même cette année, par suite d'un malentendu, le cadeau a été payé deux fois: par le commandant et par les habitants.

Nénéfice m'a envoyé un cadeau d'oranges et de riz et deux rations de maïs par Bosi que je lui avais expédié avec ma timbale d'argent, qu'il n'a pas voulu garder. C'est un bon point encore à son actif.

J'ai pris bonne note des demandes discrètes d'Ibrahim-Saury, savoir : remèdes pour vieilles plaies aux

jambes, aux mains, aux doigts qui tombent; remèdes pour ophtalmie naissante; enfin poivre pilé, comme excitant, et râpe à kolah.

Mamadou-Paté me dit qu'à Sokotoro, sur un plateau élevé, au pied duquel coule le Baléo (le plateau est sur la rive droite), je serais très bien installé. Il y a là des arbres, de la terre à *louga* (des cultures) à discrétion. La vue y est fort belle.

Mercredi 26. — Ibrahim-Saury et Paté viennent de bonne heure, en sortant de chez le roi. Le départ est fixé à demain matin, définitivement *diango subaka!* — Je commence à m'habituer à cette ritournelle. — Le roi a expédié en avant un exprès pour tout préparer, afin que je sache que si le Foutah n'est pas riche, le roi, du moins, a bon cœur.

Maly ne veut pas que le cuisinier emploie l'huile de palme que Paté m'a donnée la veille; il dit qu'elle peut être empoisonnée. Ceci me paraît être de la pure fantaisie.

Une femme d'un certain rang, parente des propriétaires de mes cases, vient me voir. Elle a le type européen, les traits réguliers, le nez mince. Elle est très aimable et a bonne tenue. Elle demande si je ne dois pas rester jusqu'à la fin de l'hivernage; elle a entendu parler de cela. Lugubre, la nouvelle de la brave femme! Il me semble cependant que je dois approcher du *diango* final. Je n'ose pas encore, néanmoins, donner l'essor à ma pensée et la laisser libre de traverser les mers pour me devancer auprès des miens.

Après huit jours de soupirs étouffés et d'instances indirectes, Mamadou-Paté tient enfin entre ses mains le clysopompe de ses rêves. *Allah ouakoubarou!* Il s'empresse de se faire expliquer le mécanisme de l'instru-

ment, et il asperge gaiement les figures impassibles des vieux courtisans qui l'accompagnent. Cette petite expérience de physique intéresse au plus haut point l'expérimentateur, qui ne se lasse point de manifester son ardent désir de posséder un si curieux joujou. L'égoïste sauvage! Et si je suis malade? Enfin! l'essentiel est d'avoir ma liberté. Charles d'Angleterre offrait son royaume pour un cheval : je peux bien offrir en holocauste mon clysoir breveté.

Évidemment le Foutah est une barrière qui empêche le Soudan de nous livrer ses produits. Quel commerce peut-on faire, quelles caravanes peut-on organiser dans un pays qu'il faut traverser mystérieusement, en se divisant par petits groupes, en ne disant jamais où l'on va, et en portant assez peu de marchandises pour pouvoir la cacher dans une peau de bouc accrochée en sautoir sur l'épaule — bagage qui n'attire pas l'attention, pareille sacoche étant portée d'ordinaire par les gens du pays?

Le Foutah deviendra de plus en plus puissant, et, survienne un roi intelligent, il sera un danger réel pour nos établissements de la côte. — La vigne, il me semble, réussirait ici à merveille.

La foi punique de ces brigands ne paraît pas avoir épuisé ses dernières ressources; il reste encore des *diango* et des *fabé diango* en provision. Rien n'annonce le départ. — Mamadou-Paté est revenu me conter des sornettes; il croit aux balles enchantées et m'affirme qu'une balle arrive toujours au but visé, si l'on a soin de la mordre et de dire *bisimillah* en l'introduisant dans le canon de son fusil. — Quant à Ibrahim-Saury, qui est encore venu deux fois aujourd'hui, il continue à affirmer que mon départ est toujours fixé à demain. — Autre farceur : le porteur unique venu de Sarreboval,

il y a douze ou quinze jours, se présente et me dit qu'il n'a pas encore mangé depuis son arrivée (!). Il veut s'en aller; il doit être bien dispos après ce jeûne!

Jeudi 27. — Le métier de prisonnier sans vivres n'a vraiment pas de charmes. Mon cerveau se fatigue, mon sommeil est hanté d'affreux cauchemars. Amadou, le chef des cases, revenu hier, m'a donné des oranges et un poulet. Bonne note à ce fonctionnaire généreux. Mais le bon roi, qui pense à tout, envoie au moment même le porteur de Sarreboval déjeuner avec mes hommes. Excellent monarque! un vrai père pour son peuple! Il faut que tout le monde profite de cette volaille étique : « Un pour tous, tous pour un. » Ce matin, ce prince auguste a fait appeler Maly pour lui montrer les deux gardes du corps qu'il a désignés pour m'accompagner et veiller à ce que je ne manquasse de rien. Quant à l'époque du départ, il n'en a pas été question.

Mamadou-Paté vient me dire qu'il retourne à Sokotoro. Il ne voit plus rien à prendre; il s'en va! Qu'il aille en paix! Je lui souhaite bon voyage. Si le trône tombe entre ses mains, ce gaillard-là mènera le pays bon train, et il n'est pas impossible qu'il s'impose comme seul roi. Il n'a pas quarante ans; avec le pouvoir en mains, il pourra se débarrasser de ses concurrents au moment opportun.

Le vieux Saury amène lui-même le porteur de Sarreboval pour me montrer cette preuve vivante qu'il n'a pas menti en annonçant mon départ. Mais toujours pas un mot dudit départ, pas le moindre *diango*. Aujourd'hui donc, ce matin du moins, pas d'avis officiel à ajouter à tous les précédents.

La faim, qui fait sortir le loup du bois, fait taire bien des scrupules; mes hommes ont cuisiné avec l'huile

supposée empoisonnée de Mamadou-Paté. Ce soir, il n'y a même pas à songer à la cuisine; nous n'avons pas un grain de mil à nous mettre sous la dent. Il est difficile ou impossible d'acheter; les habitants n'ont presque rien non plus. C'est le temps des semailles, et l'heure de la famine pour les imprévoyants.

Arrive le fils de Nénéfice, avec un esclave porteur de petits gâteaux et d'oranges. Ce cadeau vient à point. Par malheur, si les gâteaux et le mil grillé sont bons, ils sont absolument indigestes, pour moi du moins, car mes hommes, eux, digèrent parfaitement ces petits grains de sable. De mon côté, je réponds par un petit cadeau, et j'en veux faire autant à l'égard du chef des cases. Mais Maly me fait observer que je lui ai bien assez donné.

Vu le roi; il m'a lu ses papiers en grand Conseil; ils sont rédigés avec minutie comme s'il s'agissait du sort de l'État. Le premier papier me conduira jusqu'à Madina; le second, jusqu'à Kakandy. Chacun d'eux, confié à un porteur différent, partira avant moi, afin que tout soit prêt sur mon passage et que rien ne me retarde. Le troisième papier, relatif au chemin de fer, fera le tour du pays, chacun donnera son opinion. Demain, un quatrième papier dira que lui, Almamy Saury, almamy de Timbo, concède à Aimé Olivier l'autorisation de construire un chemin de fer. Ce document me sera remis et je pourrai alors partir. — Il me semble que me voilà déjà arrivé en France et tout prêt à revenir à Timbo. Il a dit *diango subaka* (demain matin).

La soirée est belle; les étoiles, quoique à leur place accoutumée, me paraissent être d'une gaieté folle et me cligner de l'œil d'un air ami.

Le sentier que mes pas ont tracé dans la ligne d'ombre de mon préau, pendant les longues heures de

ma promenade quotidienne sous mon oranger, va disparaître sous les pieds nus des noirs. En route, je rêverai de ces deux mois de royauté, roi prisonnier, mais roi.

Il est difficile de savoir ce que peut produire un captif. Maly dit qu'un captif et sa femme (car il faut acheter mâle et femelle, sinon le marasme s'empare vite du malheureux et il ne songe plus qu'à fuir) cultivent assez pour nourrir trois personnes toute l'année à raison de 3 kilogrammes par jour.

Un captif coûte ici 64 francs (prix d'Europe). On le nourrit la première année, c'est-à-dire qu'on lui paye pour cela une valeur de 30 à 40 francs; c'est tout. Passé cette première année, il se nourrit lui-même moyennant qu'on lui laisse ses nuits, et le samedi et le dimanche pour cultiver son champ. Dans le temps où il n'a rien à faire aux champs, on l'occupe à faire caravane, mais quelle sécurité peut-il y avoir avec des pillards tels que les princes de l'endroit? L'usage les autorise à prendre tout ce qui leur plaît, et le roi les dévalise de même à leur tour.

Vendredi 28. — Malade toute la nuit ; estomac fatigué par cette huile de palme, dont j'ai voulu goûter pour encourager mon peuple hâve. — Pluie. Température 18°.

Les nuages sont ordinairement très haut, et quelquefois j'entends à peine le tonnerre, dont les éclairs sont verticalement au-dessus de ma tête. Mais d'autres fois quels majestueux éclats! le son est plein, retentissant, la terre tremble.

Le roi m'appelle pour me faire répéter pour la cinquantième fois ce que je veux. Il fait venir un marabout qui va écrire le quatrième papier convenu. Il n'est pas question de départ. On m'assure cependant que ce sera *diango*.

Sa gracieuse Majesté me dit que les Anglais lui demandent la permission de lui envoyer un voyageur. Si les Anglais se mettent en mouvement, ils auront bientôt passé devant nous, et s'ils font un chemin de fer par là, le Soudan leur appartiendra. La France est d'une indifférence désespérante, rien ne l'intéresse que les faits du boulevard.

Quel affreux personnage que ce roi ! Il a des ongles de deux centimètres, et ce n'est pas trop pour y loger tout ce qu'il gratte de son corps pustuleux. Il me dit avec une admirable bonhomie : « Se gratte-t-on chez les blancs? » Puis me montrant mes gants : « Tu ne peux pas te gratter avec cela. » Ces gants — qui me préservent du contact nègre dans l'échange obligé des poignées de mains — lui paraissent cacher quelque mystérieuse magie.

Maly a tué trois pigeons dans mon enclos. J'ai une faim des plus sérieuses, une faim à crier et qu'il ne faut pas confondre avec un bon appétit. Quel moment agréable que celui où il n'y aura plus à se préoccuper de trouver des vivres ! Cette question, toute secondaire dans les pays civilisés, est capitale ici.

Le vieil Ibrahim-Saury est venu encore dire *diango*.

Samedi 29. — Nuit fraîche pendant laquelle j'ai bien reposé, tout en rêvant à mes chères affections, et qui m'a remis de ma lassitude compliquée de malaise, d'inquiétudes, de frissons bizarres qui me venaient, je crois, de cette horrible huile de palme rance.

Maly, qui a encore tué un pigeon, a acheté un poulet et de délicieux cossam vierge dans sa calebasse d'origine. Le roi a envoyé un peu de petit mil cuit faisant bien le grain, avec de bon fromage blanc et une sauce au piment qui le relève ; c'est délicieux.

La belle Fatoumata m'apporte du petit mil cuit avec du boroboro. J'en fais mon second déjeuner. L'amie de Maly, une des nombreuses vieilles dont il a su gagner les bonnes grâces, apporte encore une poule, du mil en paille, et une grosse calebasse contenant vingt-cinq litres de cossam.

Mamadou-Paté m'a dit qu'on n'avait ici ni plomb, ni moules à balles. On charge les fusils avec des balles de fer forgées à la main. — Si j'étais sûr d'être soutenu par la France contre l'Angleterre, je ferais, sans tarder, la conquête du pays. Les chefs sont divisés, le peuple indifférent, tous sont avides et superstitieux ; que faut-il de plus pour assurer le succès? Il est bien permis de forger de ces plans quand on a vingt-quatre heures de loisir par jour pour rêver à Dupleix et au marquis de Bussy, tout en regardant défiler devant soi ces vilains nègres à demi nus qui viennent vous saluer, drapés dans leurs guenilles, leur vanité et leur ignorance, armés de fusils à pierres et confiants dans leurs montagnes, qu'ils croient uniques au monde et imprenables à leurs ennemis. Aussi s'étonnent-ils fort et croient-ils à peine que je sois venu à pied sans jamais monter sur mon cheval. — Ce soir, orage et pluie.

Dimanche 30. — Nuit calme, mais sans sommeil. Douleurs partout. Pluie le matin. Température : 25°. Bien que voilé, le soleil a toute l'intensité nuisible de ses rayons chimiques, et m'a tenu hier enfermé comme s'il avait été chaud.

Les esclaves du roi qui devaient arriver hier soir ne sont arrivés que ce soir. Le roi, furieux, s'excuse ; il est bien fâché de ce retard, il ne veut pas passer pour un hâbleur à mes yeux et fait, dit-il, donner cinquante coups de corde à chacun de ses huit esclaves en retard.

Je n'en crois pas un mot. Si cela était, je resterais bien quelques jours de plus pour épargner cette dure correction à ces pauvres diables. Non pas que ces noirs, maîtres ou captifs, soient bien intéressants; mais l'humanité a ses droits et l'éducation ses habitudes. Qui n'a jamais péché? — Cinquante coups de corde, quand on n'en meurt pas, laissent des blessures ouvertes pendant plusieurs mois.

Je vois que les chauves-souris ont faim, elles tournent autour de moi à me frôler, et inspirent des effrois mortels à la flamme de ma bougie.

Le vieux roi n'a jamais pu comprendre quel intérêt il pouvait y avoir pour moi, à un moment donné, à partir sans retard pour arriver à temps au bateau du 25 juin. Ces notions d'exactitude, de jours précis, sont étrangères à ses habitudes de penser; autant parler calcul intégral ou mécanique céleste à une jolie femme.

Lundi 31. — Nuit passable. Froid; tout est humide, mouillé même. On a pilé du mil toute la nuit, en le faisant sécher peu à peu dans une marmite à griller. — Que diraient les habitués de Bignon si, se trouvant par hasard en appétit, ils se voyaient servir, à l'heure du dîner, du blé et rien que du blé, avec un pilon pour l'écraser?

Un vieux noir de mes amis a dit hier au roi qu'il avait tort de me retenir. Le roi s'émeut à sa façon de ces représentations, il dit qu'il regrette, qu'il est désolé, que je vais partir *dioni-dioni*, et qu'il envoie tout de suite un homme à Sokotoro travailler l'or qu'il me destine. J'ai dû partir après le départ des gens de Colladé; puis après l'arrivée, puis après le départ des gens de Cohine; puis après qu'il serait guéri, après l'arrivée des porteurs de Sarreboval, après l'arrivée du grain, après que les papiers seraient faits, et toujours après que les ca-

deaux seraient prêts — livres et étuis de cuir dont il avait soin de me faire savoir l'état d'avancement, etc. — Maintenant c'est après le retour de Sokotoro de X, de Y, de Z, etc.

Et dire qu'il y a des malheureux qu'il retient ainsi des mois et des mois! car je ne suis pas seul à vouloir partir, et je suis le dernier pris; mais les autres sont noirs. J'ai rêvé de Louis XI à Péronne!

C'est demain le 1er juin. Peut-être est-ce aussi le dernier jour que je passerai ici. — Le vieux conseiller qui défend ma cause a dit au roi que s'il m'offrait beaucoup d'or pour que je restasse, je préfèrerais ma liberté et le laisserais là, lui et son or. Le digne monarque a trouvé cela bien étonnant.

Le diaventou m'apporte trois mangots, les premiers de la saison ; la peau de ce fruit est fine comme une pelure de poire; la chair tient de la poire, de la pêche, de l'abricot, avec un arrière-goût de térébenthine.

Mardi 1er *juin.* — Nuit passable. Des gens autorisés assurent que le départ est fixé à demain, *diango* suprême. C'est possible, mais cela ne me donne plus d'émotions. J'attends comme une bête à l'écurie, éloignant toute pensée amère, et refusant toute issue à ma colère qui bout sourdement au dedans de moi et voudrait tout faire sauter. C'est par vanité que ce vieux potentat me retient. Ennuyer un blanc n'est pas un plaisir ordinaire, et puis ses voisins n'en ont pas! Jamais un grand chef blanc n'irait les voir, ces voisins! ils sont trop petites gens! Ce soir, l'astucieux souverain a envoyé le diaventou compter, soupeser les paquets, comme si j'allais être libre sur l'heure; il ne sait quelles singeries inventer pour paraître me retenir malgré lui. Il y a bien

peu de cervelle dans cette tête : une grande défiance qui prend parfois des airs de ruse, de finesse, d'intelligence ; mais, en somme, nature de nègre, plus faible et plus imparfaite que la nature du blanc.

J'ai été malade tout le jour, de colère rentrée. Les femmes disent que demain n'est pas un bon jour pour se mettre en route. En voilà bien une autre ! — J'ai donné un bracelet à la sœur de Bakar-Bury qui m'a envoyé quatre fois du lait frais (*biraddam*).

Pluie toute la nuit et deux heures durant dans la journée. Une vieille,

Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue,

m'a apporté du maïs crevé en grain sur le feu, ressemblant de loin à des fleurs d'oranger. Le roi Omar-Bella m'a envoyé du suif nauséabond de sa cuisine ; mes hommes s'en sont repus.

J'ai envoyé *six fois* chez le roi dans la journée. Il a épuisé tous ses prétextes.

CINQUIÈME PARTIE

DE TIMBO A LA COTE

I

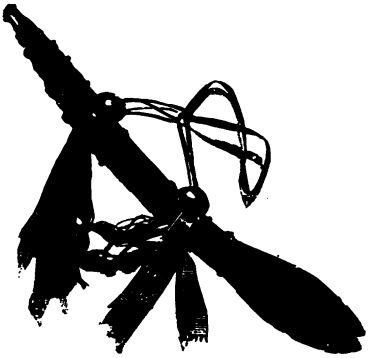
Mercredi 2 juin. — Brises embaumées, enivrante nature, libres espaces, soleil de la liberté, je vous aime et je vous salue ! Le captif a recouvré son indépendance, sa vie.

Le paysage s'est paré des couleurs du printemps. Douce illusion, sirène enchanteresse, la vie nouvelle et ses promesses font oublier la réalité des maux passés. Mon cœur est déjà loin de moi, aux rivages lointains, sous le beau ciel de la Provence que j'aime et qui m'attend. Ma pensée, folle et sans frein, a fait le tour du monde et se repose déjà où je sais, où je vais.

Merci à celui qui a fait le bonheur, la vie et les souffrances, qui nous la font aimer. Suis-je donc resté deux mois à Timbo ? Il me semble l'avoir rêvé. Chacun s'étonne d'un si court séjour.

Le roi dit qu'il ne me fait pas de cadeau, parce que la concession du chemin de fer qu'il me donne en est un très important. Il dit que les Anglais et les Portugais sont disposés à demander la même concession, mais que c'est à moi, son ami le toubab français, qu'il la donne ;

il m'attendra pendant plusieurs années si je ne peux pas revenir l'année prochaine.



SABRE INDIGÈNE DANS SON FOURREAU DE CUIR

Dès le matin, j'ai fait préparer ballots, sacs et paquets

SABRE INDIGÈNE DANS SON FOURREAU DE CUIR

et renvoyé chez le roi dire que j'étais prêt. Il s'est dé-

cidé à m'envoyer quelques-uns de ses plus vigoureux captifs, qui portent double charge et me conduiront à Missida Bouria.

A 7 heures, audience solennelle et dernière. Le premier ministre me lit le traité consenti par le roi, l'assemblée donne son approbation, le roi me remet le précieux autographe, écrit en arabe, qui engage les deux almamys et toutes les autorités du Foutah, réunies pour le discuter et l'approuver. Je dicte à Maly les adieux les plus magnifiques. Il les transmet au président du Conseil qui les répète à l'assemblée. (Le nombre et le rang des intermédiaires doivent être proportionnés au rang de celui qui parle le premier.)

Pendant ce temps le roi a cru devoir imiter la scène que je lui ai faite à Sarreboval, il a jeté violemment une pierre à terre en me regardant fixement. Il a pensé que je lui avais jeté un sort, dont la conséquence avait été la maladie qui l'a accablé aussitôt après. C'est pour conjurer ce sort et rompre le charme qu'il a jeté cette pierre en me regardant avec intention. J'ai bien ri en moi-même de cette naïveté.

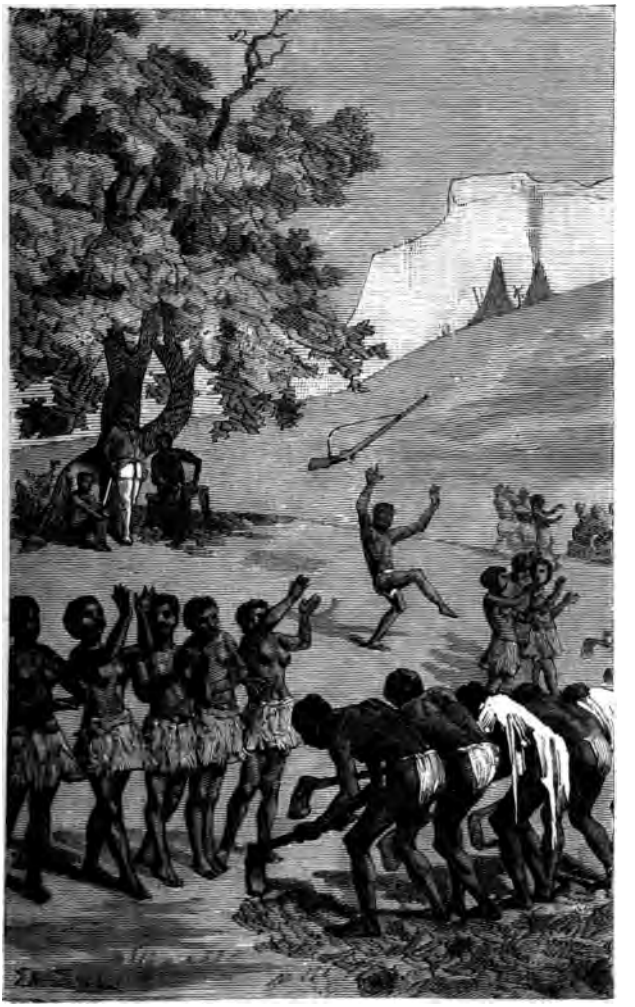
Deux membres du Conseil et quelques amis m'accompagnent sur le sentier de Timbo à la côte. Je dis adieu à la femme du vieil Assane dont j'ai, je crois, sauvé le petit enfant mourant. La bonne créature ne veut plus me laisser aller : elle m'apporte les gâteaux et les bananes qu'elle a dans sa case, elle s'attendrit, me suit sur le chemin en me serrant la main, et un peu plus elle m'embrasserait de ses grosses lèvres charnues.

Comme le chemin est beau, la vallée pittoresque ! La forêt paraît heureuse de me revoir. La végétation a été réveillée par la saison nouvelle. Il semble qu'avec les lianes verdoyantes, elle retombe en cascade du haut des grands arbres.

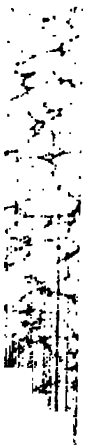
Rencontré des captifs qui font des *lougas* (culture des champs). C'est un très curieux spectacle : cinquante ou soixante noirs en ligne, le dos courbé, frappent la terre ensemble avec leur petit fer, qui reluit au soleil. A dix pas en face, marchant à reculons, les femmes chantent un air bien rythmé en battant des mains comme pour la danse, et les pioches suivent le chant. Entre les travailleurs et les chanteuses, un homme court et danse, les jarrets repliés comme un clown, et fait le moulinet et autres fantasias avec son fusil. Deux autres dansent aussi en pirouettant et en frappant la terre de ci de là, avec leur petite pioche. Tout cela est nécessaire pour conjurer les esprits et faire pousser le grain. D'autres groupes de trois ou quatre piochent pendant ce temps, toujours en ligne, mais sur des alignements divers, les parties que la grande ligne n'a pu atteindre. C'est tout une fête organisée et très originale. Puis une procession de femmes sortant du village, qui est peu éloigné, apporte des calebasses et des baganes de mil, de riz, de cossam, etc. Survient une forte averse, mais ce déluge d'en haut importe peu aux noirs.

A une heure et demie, nous arrivons à Missida Bouria. Cette promenade m'a réchauffé le sang. Soit effet de la petite différence d'altitude, soit effet de mon changement de situation, je respire mieux. La série de vallons et de collines de Timbo ici est très agréablement dessinée ; elle rappelle le chemin de Paris à Versailles. Dans cette saison, la vie est partout; nulle part la roche ne se montre à nu, pas de réverbération fatigante ; une herbe verte, douce à l'œil, recouvre tout.

Jeudi 3. — Hier soir, au moment où j'allais goûter



ENVIRONS DE TIMBO
LA CULTURE DES CHAMPS (*louga*)



un doux repos que les émotions du jour me faisaient savourer d'avance, une averse subite est venue surprendre le chaume sec et, le traversant comme un crible, inonder par torrents mon lit, mes habits et ma personne. Je venais précisément de faire sécher avec soin mes vêtements sur mon feu de sauvage. Je jetai précipitamment tout mon attirail de coucher au milieu de la case, — où il pleuvait moins, me semblait-il, — et je me mis en quête d'un peu de bougie pour éclairer mon désastre. Celui-ci était si complet, si réussi et, dois-je ajouter, si malencontreux, qu'involontairement je me pris à rire de ma déconfiture. J'ai remarqué qu'on gagnait beaucoup, dans certaines circonstances, à se transformer par la pensée en spectateur de son propre malheur : on juge plus sainement, il vous vient des idées meilleures sur la situation et souvent aussi le rire l'emporte sur la contrariété. Il est rare, en effet, qu'on ne soit pas un peu ridicule. Depuis que je suis libre, mon contentement paraît inaltérable.

Quand mes effets furent secs, je rétablis l'ordre de mon mieux et m'endormis du sommeil des justes, sous mon parasol devenu parapluie, et recouvert de mon manteau de caoutchouc, échappé par miracle aux rapines de Timbo.

Vient un fils de Mamadou-Paté, un gentil petit noir de sept ou huit ans, absolument nu, avec des boucles qui frisottent autour du front. Dans la toute petite peau de bouc pendue à son épaule, l'enfant m'apporte des arachides. C'est un ami de mon précédent passage ; sa mère et lui m'avaient apporté des vivres. — La petite Kadi-Diéta, et Fatouma Bambara, au profil grec, autre amie de la même date, apportent aussi du cossam.

Enfin ! le messager que j'ai expédié à la recherche de

Tchernousita, le vieux chef, le ramène avec lui ; il était dans un autre village.

Il y a là un pauvre diable venu de Sierra-Leone en commission. Un Peuhl l'a pris et vendu ; le voilà esclave. Il fait pitié ! Il a eu l'imprudence de demander son chemin. Le Peuhl, le voyant perdu, s'en est emparé. C'est une histoire toute simple et de commune occurrence.

Le roi de Missida Bouria, qui m'avait plu d'abord par sa figure plus énergique, est un simple rustre. En rentrant de la promenade, je l'ai rencontré assis devant sa case ; sa barbe grise et sa figure béate me prévenant en sa faveur, je lui ai serré la main. J'ai eu tort, j'aurais dû rentrer chez moi et lui faire dire de venir ; il m'a tenu pour un inférieur et en a usé avec moi à sa guise. Ils sont étonnants d'arrogance ces petits potentats nègres. Il est vrai que leur seigneur et maître de Timbo leur donne l'exemple de toute façon. Lorsqu'on s'est permis, par exemple, d'enlever la couche crémeuse qui se forme sur le cossam qu'on sert au vieux roi, cet excellent prince fait appliquer cinquante coups de corde à son laitier. Par ce moyen pratique élémentaire il a toujours de la crème irréprochable.

Vendredi 4. — Parti enfin, non sans peine. Mes porteurs, en nombre insuffisant, sont de mauvaise humeur. Ils abandonnent mes bagages sur le sentier et se sauvent dans les bois. Je suis obligé de parlementer pour en ramener quelques-uns, et de fouiller les environs pour trouver des cases habitées où je puisse me procurer d'autres porteurs. Expédient héroïque, je fais doubler les charges ; mes gaillards refusent d'aller jusqu'à Fougoumba, et me laissent à Porédaka. Je suis courbatu, j'ai la fièvre, j'enrage ; mais je suis libre :

all right ! A Porédaka, je fais chauffer de l'eau pendant qu'on cherche des porteurs. Je bois un peu de thé, sans sucre (faute d'en avoir), et en route ! Je soigne ma fièvre et ma courbature en m'enveloppant dans mon plaid et en buvant de temps en temps à la théière. Au plein soleil, en montant la côte, je sens que graduellement je vais mieux ; encore deux ou trois heures de ces soins et j'irai tout à fait bien. Mais, hélas ! avant que j'arrive au Missida de Sankarella, un orage éclate et la pluie tombe à torrents. Je me réfugie tout mouillé sous le petit chaume qui sert de mairie près du Missida, et, nonobstant la pluie qui nous fouette (car le chaume n'est qu'un toit étroit monté sur piliers), nonobstant la présence des dames et des messieurs et de la foule des curieux pressés sous le même abri, je change mes vêtements mouillés contre des vêtements secs. La pluie diminue ; on nous donne des cases, et le propriétaire m'apporte du bois sec pour mon feu. Cela n'a l'air de rien, c'est considérable.

Me voilà avec une bonne fièvre. Impossible de continuer sur Fougoumba. Il est onze heures, les hommes sont aux champs ; pas de porteurs. A demain donc la suite du voyage.

Fatoumata est malade ; je l'autorise à se reposer près de mon feu. Elle paraît souffrir cruellement.

Je reçois la visite du roi et de sa suite. Il était déjà venu me voir à Timbo ; je lui avais donné deux plumes de fer, je suis son ami.

Samedi 5. — La nuit m'a reposé. Elle a été froide. Le soir à 5 heures, il ne faisait que 21°. Ma case a deux portes, dont une seule est en partie fermée par des morceaux de bois, et l'autre ne l'est pas du tout. Cette disposition établit un courant d'air humide, aussi dé-

sagréable que malsain. Je combats l'effet de cette ventilation en buvant de l'eau chaude sans sel ni sucre, breuvage écœurant!

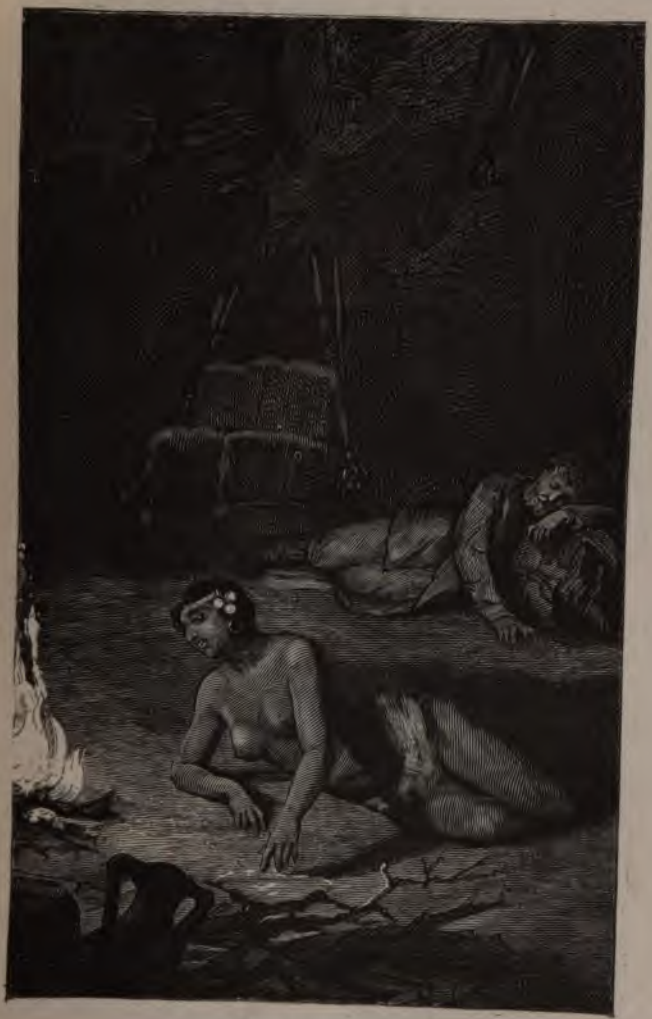
La matinée est passable. Les maladies auront, je le pense, peu de prise sur mon organisme bien « décapé » par un long jeûne.

Levé à 5 heures et demie. Pas de porteurs ; pas de porteurs non plus à 7 heures ; pas davantage à 10 heures. Je pars et laisse Maly avec une partie des bagages. J'erre un peu à l'aventure ; le vieux roi de Sarreboval, qui a nom Kanfori S'na, chargé de représenter l'almamy auprès de ma personne, dit qu'il connaît le chemin, et il nous perd à merveille. Mais le temps est frais, tout est couvert de rosée ; de jolis nuages courent au fond de la vallée en s'accrochant le long des montagnes. L'air est bon. Le sentier, tantôt serpente dans les bois, tantôt traverse des prés et de jolis vallons découverts. Wakam se précipite, en faisant grand bruit, sur une troupe de singes qui prend ses ébats dans une clairière. Il espère que, comme cela arrive quelquefois, les mères effrayées jetteront, pour fuir plus vite, leurs petits, dont il s'emparera. Kauly tue un gros pigeon vert, fort joli.

Arrivé à Fougoumba à 11 heures, je retrouve ma même case, qui a brûlé et qui a été reconstruite; elle est bien neuve; araignées, rats, fourmis, chenilles, cricris, cancrelats, crapauds, etc., en ont disparu. Tout y est propre.

Je fais demander des vivres au roi; cela le fait rire. Je vais moi-même le trouver au milieu d'une assemblée de vieillards qu'il préside, il me dit qu'il va m'envoyer à déjeuner.

Agui-Bou, de Labé, vient d'arriver. — La belle Tahibou me fait saluer par le chef de sa maison et, un peu



A SANKABELLA

après, par deux de ses femmes et leur suite. Elle demande que j'aille la voir. Je fais répondre que j'irai, mais que j'attendrai d'abord la visite d'Agui-Bou.

Rien de plus gracieux, de plus pittoresque, de plus touffu, de plus riant que ce Fougoumba, vu à la distance de cinq cents mètres. Le village est adossé à une petite colline. Les cases, noyées dans la sombre verdure de cette nature exubérante, ne laissent voir que le sommet d'or pâle de leurs toitures de chaume entre les palmiers, les bananiers, les mampatas, les orangers, etc., qui les entourent. La vue, qui de ce point s'étend sur la vallée, est merveilleuse avec ses alternatives de lumière et d'ombre, dont le jeu se continue jusqu'au dernier plan de l'horizon.

Gravi la petite montagne voisine pour oublier le déjeuner qui n'est pas venu et le dîner qui ne viendra peut-

POMME D'ACAJOU

être pas. Je me hâte pour éviter un gros orage qui s'amoncèle derrière moi, mais un ouragan surgit tout à coup de l'autre côté de la montagne, et accourt à la rencontre du premier. Le choc est terrible et superbe. Le ciel noir sillonné d'éclairs, les éclats retentissants du

tonnerre, la pluie diluvienne fouettée par la tempête, me font oublier les aiguilles de granit, qui forment à cette petite montagne une crête dentelée.

Sur ma route je vois, sur une espèce d'youka, un fruit semblable à une grosse pomme de pin. Kauli me dit que quand ce fruit est mûr, il prend feu en tombant, et incendie quelquefois les champs. Si je rencontre plus tard un de ces fruits mûrs, je vérifierai ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'histoire invraisemblable de cet obus végétal.

Rentré au pas de course, mais non assez tôt pour éviter l'averse. Obligé, malgré la fièvre qui me secoue, de coucher sur la terre dure : une partie de mon bagage est avec Maly à Sankarella.

Le lendemain ma faiblesse est extrême. Le jeûne complet de la veille m'a brisé. Je suis en proie à un violent mal de tête. Je me mets à l'ipéca et à la quinine. Les soins intelligents d'une aimable masseuse sont plus efficaces. Quelques frictions et quelques passes m'ont enlevé, comme par enchantement, mes douleurs cérébrales, et j'ai fini par m'endormir profondément. Tout d'abord, je voulais éloigner ce démon noir qui me faisait l'effet d'un cauchemar ; mais j'étais comme anéanti, je n'avais pas la force de dire un mot, d'ouvrir les yeux, de faire un geste ; et c'est heureux, car le démon noir a parfaitement réussi à me guérir la tête. Mais la fièvre est inexorable. Je n'ai pas là de remèdes sous la main. Je suce toutes les bouteilles de mes hommes qui ont chacun une panacée, mais la plupart ne contiennent que de l'eau bénite (le marabout écrit sur sa petite planchette une pieuse prière, spéciale et suivant la demande et le prix, pour guérir ceci ou cela, ou obtenir telle ou telle réussite ; puis il lave l'écriture encore fraîche avec de l'eau, et c'est cette eau recueillie

par le croyant qui constitue le préservatif). Un de mes hommes, qui est marabout, fait son gri-gri lui-même ; mais il a soin d'ajouter à son eau une sorte de chiendent très parfumé. Je me suis arrêté à ce produit qui m'a paru bon, amer, rafraîchissant, et qui ressemble fort au chiendent dont les Napolitains boivent l'infusion à l'arrivée du printemps. Mon homme a préparé son gri-gri pour se préserver de se mettre en colère. Hélas! j'en ai bu, mais sans succès.

Visites sur visites de tous les parents et amis du roi Agui-Bou. — La belle Tahibou vient quatre fois par jour. Elle envoie une calebasse de riz, de la sauce, quatre poules, du lait délicieux, et déclare à sa dernière visite qu'elle viendra passer la nuit avec moi. Vingt personnes présentes trouvent cela tout naturel et envient mon sort, les hommes du moins. Elle m'a envoyé une natte neuve. — J'abandonne les vivres à mes noirs, — une bouchée pour chacun, — et je garde la natte, ce n'est pas plus tendre que la terre dure, mais c'est plus propre.

Je suis un naïf, je n'ai pas compris, paraît-il, les engageantes avances de la reine. L'aimable princesse ne reparaît pas, mais le lendemain matin elle arrive et s'excuse ; elle n'a pas été libre, ce sera pour cette nuit. Tant de bonté me confond et je me fais répéter si c'est bien là ce qu'elle a voulu dire. Sa réponse est explicite et pressante, et j'ai mille peines à éviter le royal baiser, sans froisser la belle capricieuse. J'en frémis encore. J'ai dû faire appel à toute mon éloquence pour faire admettre mes explications, mais ce n'est pas sans de profonds soupirs que sa gracieuse majesté s'est rendue à mes froides raisons. La présence de la belle Fatoumata, qui gémissait là, étendue sur une natte, — comme il convient à une femme enceinte de

deux mois (et mariée cependant depuis bien moins de temps... Mystère!) qui fait quotidiennement quinze kilomètres à pied en plein soleil, en passant des rivières où il y a plus d'un mètre d'eau, — intrigue la reine. Elle demande d'un ton dédaigneux si c'est une captive achetée ou que l'almamy m'a donnée. Elle pense que s'il y a du Blanc pour une esclave, *à fortiori* il doit y en avoir pour une tête couronnée. Il est complètement superflu de lui expliquer que c'est par humanité que j'abrite Fatoumata dans ma case, — avec son mari d'ailleurs, — afin qu'elle ne soit pas contrariée par mes noirs, comme il arriverait si elle était dans quelqu'une des cases qu'ils occupent.

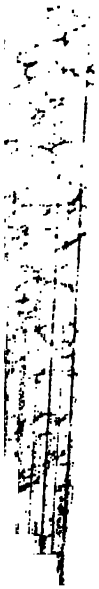
La belle Tahibou est riche et puissante du fait de son père, qui a refusé pendant dix ans de céder à tout intérimaire le trône du Labé qu'il occupait. L'almamy a dû en passer par cette résistance et subir le prince têtu. Elle a hérité tout à la fois du prestige paternel, et de celui que donnent de grands biens et sa descendance des rois de la Mecque.

J'ai perdu le compte des jours, paraît-il, pendant ma fièvre ; je suis resté quarante-huit heures sans connaissance. Maly m'assure que nous sommes aujourd'hui à vendredi, et je n'arrive qu'à mercredi, en réunissant mes souvenirs.

Les gens de Fougoumba me rappellent les sauvages qui trompent les navigateurs pour faire échouer le navire et piller les naufragés. Le roi, après maintes belles promesses, ne m'a rien envoyé, ni matin ni soir, ni le premier jour ni les autres, et chacun espérait que je ne guérirais pas et que le roi, après ma mort, allait confisquer et partager mes bagages; et là-dessus tout le monde de se frotter les mains.

Le goinfre de Kauly, après avoir mangé en cachette

ROUTE DE KÉBALI. TRAVERSÉE D'UN MARIGOT



une calebasse de riz et de sauce, envoyée par Tahibou, a imaginé de se révolter avec trois de ses camarades et de faire bande à part. Pauvre diable! je n'aurais qu'un signe à faire, ou même à m'abstenir de le protéger, le roi s'emparerait bien vite de lui, et avec plaisir. Mais je les ramènerai tous sains et saufs à bon port, et leur passerai quelques caprices. — J'ai donné à la belle Tahibou un collier de corail et une jupe de satin bouton d'or bordée de cachemire; elle a mis la jupe aussitôt. Je crois que Kauly a volé le collier.

Départ pour Kébaly. Traversé le marigot de Dité, gonflé, large de 25 mètres. Mon porteur a de l'eau jusqu'au cou. Assis sur ses épaules et les jambes horizontales, je suis moi-même mouillé. — Voûte merveilleuse de verdure et de lumière.

Je me tiens à peine, la fièvre et le jeûne m'ont enlevé mes forces; mais le paysage est si beau, ruisselant de soleil et de pluie! Partout une amoureuse verdure, les falaises sont couronnées de forêts; vallées, plaines, collines et montagnes, tout est vert. Le brouillard qui nous enveloppait d'abord s'est un peu éclairci, et, dans la brume transparente qu'il laisse, les bœufs se meuvent comme des ombres fantastiques. L'air est pur et frais comme celui des montagnes de la Suisse. Que ce pays merveilleux n'est-il possession française avec toute la civilisation de la France! Cela viendra quelque jour. Gardons-en l'espoir.

Les noirs disent à Maly : « Ton blanc sera guéri quand il verra la mer », et Maly se réjouit de mes extases d'admiration qui me donnent des forces. Il essaye de s'y associer, mais il admire tout de travers, et son enthousiasme naïf et de bonne intention est d'un comique achevé.

Belle vallée de Tenné! Merveilleuse nature! Il est ridicule de mourir de faim dans un tel paradis. Mais le

noir est imprévoyant et paresseux, il travaille le moins possible, et chaque année reviennent, pendant trois mois, la disette pour tous et la famine pour quelques-uns. Souvent, à moi, qui n'ai pas de *lougas*, on est venu offrir des captifs, des bœufs, du caoutchouc, pour avoir du mil. Si j'ai faim, c'est donc comme tout le monde, c'est dans l'ordre, seulement je n'y suis pas encore bien habitué.

J'ai grand désir de me remettre en route; j'espère que ce sera pour demain. Je serai certainement retenu par les rois qui, par ordre de l'almamy, doivent me donner des bœufs. Mais si je ne suis pas malade, je n'attendrai pas, je laisserai les bœufs et je passerai le plus vite possible.

Pendant vingt-quatre heures j'ai entendu les éclats du tonnerre absolument sans interruption, continus et stridents comme un combat d'artillerie ; c'est pour moi un spectacle nouveau ; impossible de dormir.

Au sud du chemin de Fougoumba à Kébaly est une belle chute d'eau qui se précipite de 100 mètres du haut des falaises; le torrent tombe dans la vallée avec le volume d'eau de la Handeck. Si le pays était habité et ouvert par des routes, on irait là comme on va au lac d'Oo.

J'envoie Maly à Balibok, village de caravane, où il se débarrassera des marchandises échappées à la rapacité du roi, de celles du moins dont je n'ai que faire pour le retour et qui m'embarrassent.

II

Dimanche 13. — Je me sens mieux. — Combat de caméléons devant ma porte, à Kébaly.

Lundi 14. — Je fais prévenir Maly qu'il me retrouvera à Bomboli, et je pars. Je passe à Hériko et je m'arrête à Giuria, perdu dans la verdure d'une gorge profonde.

J'ai conseillé à Fatoumata d'aller se reposer longtemps à Doubel, où elle a des parents; son mari l'accompagne et reviendra demain.

Au départ de Kébaly je demande où est Bomboli; on me dit que c'est très loin, qu'il est impossible d'atteindre ce point dans une journée, qu'il n'y a pas de villages sur le chemin, etc., etc. Or, la distance n'est pas du tout longue, et voilà déjà deux villages que je traverse, Hériko et Giuria, et quelques cases éparses. Les noirs, avec leurs manies de vous retenir et de toujours mentir, feraient perdre patience à un saint.

Mardi 15. — Nuit passable. — Chasse aux crapauds lourdeaux, dans la case humide. — Temps couvert, agréable. — Monté à Bomboli. — Bonnes terres à culture, belle vue, bon air.

Le climat doit être meilleur ici. — Température, 23°. — Les bois que je traverse exhalent le doux parfum de certain flacon de Sèvres dont le souvenir m'encourage au retour.

Halte à Bomboli où je déjeune de deux bentaras cuits sous la cendre et d'oranges que j'ai envoyé chercher dans un foulasso voisin et que je fais peler par Omar-Bella (100 et quelques pour 1 franc de marchandise). — *Nota bene :* il faut deux heures, sans perdre une minute, pour manger cent vingt oranges pelées.

Après avoir reçu quelques visiteurs, je me remets en route pour Broual-Tapais. Je me hâte dans ce court trajet, afin d'éviter la pluie, qui accourt vers nous. Le village de Broual-Tapais est très bien situé au sommet d'un mamelon isolé, d'où la vue s'étend au loin. Sur le

point culminant du village est un gigantesque bentenier, il a 6 mètres de diamètre, c'est tout une forêt, un monde habité de mille animaux divers, remuants et bruyants. Je suis sorti vingt fois pour aller l'admirer derrière ma case. — Le soir, le roi envoie un peu de riz et de sauce.

Mercredi 16. — Il est joli garçon, ce roi; son profil rappelle le médaillon de Charlotte Corday : lèvres minces, nez aquilin, beaux yeux. Je lui fais un petit cadeau, il me doit un bœuf d'après les ordres de l'almamy. J'habiterais volontiers son village. Il y a une bonne place à prendre au sommet, entre les benteniers ; la vue y est admirable.

A dix heures du soir, par une pluie battante, le roi M'Omar escorte lui-même la calebasse de vivres. — Kanfori a des rhumatismes.

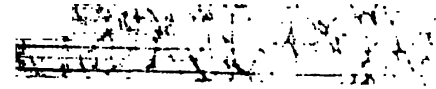
Je suis resté ici pour attendre Maly. Je partirai demain, qu'il soit ou non de retour.

Jeudi 17. — Le bœuf promis n'est pas là. Je pars. On cherche à me retenir. Les vieux de l'endroit usent de diplomatie pour me faire accepter, comme malgré eux, un tout petit bœuf (car l'almamy a dit un *gros* bœuf). Pour avoir la liberté, je me déclare content, très content, et enfin à 7 h. 1/2 je suis en route.

A six ou sept kilomètres, je rencontre le village de Broual-Oualarbais. Au delà, je traverse le village de Pitta puis le torrent de Koby, dans lequel un de mes noirs tombe à la renverse avec son fardeau. Je laisse Bendougou très à droite, et je passe à Bourkadja, me dirigeant sur le torrent de Kokoulo.

Un paysan que nous rencontrons au milieu des champs nous dit que le pont a été emporté après les

LE TORRENT DE KOBY



dernières pluies, qu'il faut coucher dans son village et attendre que le pont soit rétabli. Or, à ce pont personne ne travaille, on ne se mettra peut-être à le réparer que dans six mois, après la saison des pluies. Il ne faut donc pas songer à attendre. Je demande s'il existe un gué, on me dit qu'il est très éloigné Je m'y rends et je ne suis pas étonné de le trouver à une courte distance ; c'est un détour de deux heures seulement.

Nous traversons le Kokoulo au milieu même des rapides en suivant une série de gradins formés par des assises de rochers. Nous faisons ainsi 150 mètres dans un dédale de pierres glissantes, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Bouria (l'étranglé) est entraîné, par la force du courant, en un point où il faut passer sur le rebord d'une marche étroite, sous le choc d'une vigoureuse cascade qui nous frappe de la ceinture aux pieds. Il est repêché au bas de la dernière chute d'eau avec une partie de sa charge, composée de ma pharmacie et de diverses collections. Rien de pittoresque comme cette longue file des porteurs, les uns enfoncés dans l'eau jusqu'à la poitrine, les autres perchés sur des îlots presque à sec, tous glissant sur les rochers, et gardant à grand'peine leur équilibre, tout cela sous le plein soleil de midi. La scène est d'un entrain fort amusant.

Il est 1 h. 1/2 quand nous arrivons à Tymbi-Toumy. Le soleil est ardent. Maly, de retour de Kébaly, m'a rejoint en route avec M'Omart-Djean, Çanucy, frère de celui-ci, qu'il a engagé, Fatoumata qui nous revient, et une esclave qui a été donnée en payement de je ne sais quoi, comme monnaie faute d'or. Ce Çanucy, ou simplement Çana, est un vigoureux et beau garçon bronzé, à figure avenante. Il prend par les cornes les bœufs récalcitrants et les fait obéir à son gré.

Je m'arrête à quelques pas du village, pendant qu'on

va chercher et préparer des cases. En entrant, je passe, sans le savoir, dans le préau du roi, lequel est assis devant sa case avec ses familiers. Maly qui m'attend là vient à à moi en me disant : « Voilà le roi ; il nous a donné de bonnes cases, tu peux lui serrer la main et nous irons nous reposer. » Mais le soin de ma dignité et l'expérience s'opposent à cet arrangement si simple. « Non, dis-je, que le roi vienne d'abord dans ma case, je lui rendrai ensuite sa visite ; jusque-là, je ne le connais pas. » Maly insiste, cela lui paraît si naturel : le roi est là à deux pas de moi. Je crois devoir persister dans mon refus et dis à Maly de me conduire à ma case.

Le roi se lève alors, et passant devant nous avec quelques personnes de sa suite, il me montre le chemin et me fait la visite exigée, que je lui rends aussitôt ; nous sommes très bons amis. Il envoie deux calebasses bien pleines de riz et de sauce, et encore autant le lendemain. En raison de l'abondance des vivres, je lui fais un beau cadeau. Il est intelligent ; il monte bien à cheval et fait caravane quelquefois vers le Rio-Pongo et Kakandy.

Vendredi 18. — Après avoir cherché à me dissuader de partir, le roi à cheval et cinquante personnes de sa cour m'accompagnent à une heure de marche pour aider au passage du Kokouby, marigot profond qui coupe la vallée au fond marécageux. Le pont est rompu : il faudrait attendre, me dit-on. Attendre quoi ? on ne peut passer à la nage à cause des fardeaux ; il reste du pont deux troncs d'arbres qui vont chacun d'un bord jusqu'au milieu, et flottent sur l'eau. Mes porteurs essayent, hésitent. Le roi pense qu'il faut renoncer à l'entreprise et attendre la baisse des eaux ! Je m'élance sur le premier plateau qui s'enfonce à mesure que j'avance,

j'ai de l'eau jusqu'à la ceinture en arrivant au bout; je monte alors sur le deuxième plateau en l'enfonçant sous mes pieds et j'achève de passer; mes porteurs suivent avec mille précautions qui ne sont point inutiles. Le marigot traversé, je salue de la main le roi et je poursuis ma route. Depuis le village, pendant tout le trajet, le roi, par politesse, m'a donné le spectacle d'une fantasia à outrance, galopant à fond de train, tirant des coups de revolver en se penchant jusqu'à terre comme pour s'abriter derrière son cheval. (Les noirs de sa suite ont immédiatement cherché et retrouvé toutes les balles.)

Le soleil ne tarde pas à me sécher et me réchauffer; mais un quart d'heure avant d'arriver à Tymbi-Madina, une forte averse vient de nouveau mouiller mes vêtements comme si j'étais tombé à l'eau.

Le roi de Tymbi essaye de me faire aller le premier chez lui; il a pour cela d'ingénieux prétextes; mais je sais ce qu'il faut en penser. Il envoie des vivres le soir.

Samedi 19. — Très bonnes cases. — Le roi vient jusqu'à la poterne de l'enclos, essayant par ambassade de m'y attirer; je l'y laisse parfaitement libre de retourner chez lui. Il se décide dès lors à venir avec ses vieux conseillers. Naturellement, je lui rends sa visite. Il se montre très aimable et m'envoie un mouton et du riz. Il me fera accompagner jusqu'au meilleur passage du Kakriman.

Belles plaines bien cultivées entre les deux Tymbi. En décembre, il y fait six degrés la nuit.

Passé par le village de Kouro et ensuite par Niéguelendé. Ce village est, me dit-on, le dernier qui ait encore des oranges jusqu'à Kakandy. Le roi de Niéguelendé était à Tymbi-Madina; il m'a accompagné, et m'envoie

le soir du riz et du cossam pour moi et mes hommes (presque une ration pour chacun), des bananes et du vin de songala. Je lui envoie une épaule de mouton. — Nous avons traversé une forêt et des bois de citronniers dont les fruits, gros comme de grosses noix, ont beaucoup de jus.

Dimanche 20. — Départ à 8 h. 1/2. J'ai mangé des oranges toute la matinée, ce sont les dernières. Nous atteignons Gningkam, après une heure de marche. Le roi, un vieux bonhomme, m'accompagne pendant quelques minutes. Pour me faire honneur, il a mis son bonnet de laine rouge, et porte à la main une vieille bouilloire qui paraît dater des Dieppois établis à la côte en l'an 1300; ce sont ses habits de fête, ses bijoux.

Il pleut. Nous arrivons à un amphithéâtre rappelant le cirque de Gavarnie et, jusqu'à sa plus haute crête, boisé de grands arbres qui sortent de toutes les fissures du rocher.

Arrivé, au bout de quinze kilomètres, à Télibofi sur la rive droite du Kakriman (hauteur barométrique, 720^{mm}). que j'ai traversé en pirogue. Le Kakriman se jette à la mer à Caporo. Large ici de 40 mètres, il a plus de 2 mètres de profondeur et coule à raison d'un mètre à la seconde. Même dans la saison sèche, on ne peut pas le traverser à pied. Obstrué par des rapides, il n'est pas navigable dans cette partie de son cours, mais c'est un volume d'eau important qui pourrait servir de route depuis la mer jusqu'au cœur du pays.

Sur l'arbre qui m'abrite bavardent de jolies perruches vertes à ventre jaune. Impossible de savoir les distances des villages voisins; les habitants ne sortent jamais de leur coin.

Couché à Télibofi. Le roi fait savoir à ses sujets qu'ils

LE KAKRIMAN

aient à me fournir des vivres. Lui-même me donne du riz ; d'autres m'en apportent de leur côté. Le forgeron me donne des bentaras. Il fait plus chaud que sur la montagne.

Lundi 21. — Parti à 6 heures du matin par un brouillard assez épais, qui cependant n'a pas rafraîchi l'atmosphère. Le thermomètre marque 26°. Montée très à pic dans les rochers, puis prairies jusqu'à Hennéré, qu'on atteint en deux heures. De là à Kouhïan, il faut une heure et demie. Le baromètre est à 667^{mm} ; il a marqué 663 au sommet.

Les vivres font défaut. Sauf quelques citrons âpres, j'ai dû me passer de déjeuner et de dîner ; je n'ai qu'une misérable hutte pour abri et suis couché sur des bâtons. Tout mon monde se ressent de la fatigue de notre ascension. Il y a bien des orangers partout, mais il n'y reste plus de fruits.

Mardi 22. — Parti à 6 heures un quart par le brouillard. Arrivé à Missida-Téliko, à vingt kilomètres. Rien à manger. Continué jusqu'au foulasso de Kobé, à 10 kilomètres, où est le roi ou chef de Téliko.

Nous sommes morts de faim et de fatigue. Il a fallu attendre une heure pour avoir des cases où nous loger, et cela en plein soleil, ce qui n'empêche pas mes noirs, gens sans nerfs, de répondre bien tranquillement à toutes les niaiseries qu'on leur débite. Ayant avisé un vieux bouc, je donne l'ordre de l'acheter au prix qu'on en demandera. Le propriétaire a mis trois heures à se décider ; c'est de l'ambre qu'il veut, puis c'est du corail, puis c'est du corail et de l'ambre, puis des gourdes, etc., et chaque fois, il faut qu'il aille montrer à sa femme, dont la case est plus loin, ce qu'on lui offre. Enfin, à

5 h. 1/2, il se décide. Le bouc est livré au cuisinier. Dix minutes après, il était dépecé et les morceaux mis dans la marmite qui attendait. Mes noirs n'ont pas eu un seul mouvement d'impatience contre le stupide et entêté vendeur ; ils ont discuté et parlé de mille choses indifférentes, comme l'auraient pu faire des gens repus.

III

Mercredi 23. — Parti malade, j'arrive malade à Kouratondo. Je n'ai pas la force de noter quoi que ce soit.

Jeudi 24. — A Kouratondo, très mauvaise nuit. Fièvre. La pluie traverse le chaume neuf. Je m'abrite en partie sous mon manteau de caoutchouc. Je souffre mort et passion. Je pars malade, faible, gémissant; mais au bout de trois kilomètres, il m'est impossible de continuer; je tombe dans le chemin, vaincu par la souffrance. Heureusement, des cases de bergers sont à cent pas dans le bois voisin. C'est Donguel. Je m'y fais porter. Là, mon malaise fait d'effrayants progrès. Je me lamente piteusement durant trois jours. Trois vomitifs et autant de purgatifs n'améliorent en rien mon état. De larges plaques noires commencent à apparaître sur mes jambes : il conviendrait évidemment d'arriver dans un gîte meilleur. Le temps s'écoule cependant et je souffre moins. J'arrive à pouvoir avaler un peu de lait frais ; je me sens renaître à moitié. J'espère partir demain, malgré ma faiblesse. On me dit que je suis à cinq jours de Boké; cela me paraît impossible. La santé ne revient pas ; je suis de nouveau anéanti.

Le vieux Kanfori-S'na m'a préparé un gri-gri ; il a

écrit un verset choisi du Koran et lavé sa planchette avec soin. Je le remercie vivement et fais jeter le breuvage un peu plus tard, pendant qu'il n'est pas là. Le brave homme m'en offre une deuxième dose ; je crois avoir montré assez de complaisance pour sa marotte et son dévouement, et je remets la médication à un autre moment.

Je souffre à crier pendant quatre jours et quatre nuits sans un instant de répit. J'ai bien cru mon heure dernière sonnée. Enfin je pars, mais c'est pour tomber épuisé sur le chemin, au bout de deux heures de marche. Kauly me porte un instant, mais je n'ai pas la force de me tenir sur son dos. Je me traîne, pendu à son bras et soutenu par Thiasi, jusqu'à Songnais, qui n'est qu'à 2,500 mètres.

Là je fais une nouvelle halte et ne repars que le surlendemain avec l'espoir de trouver quelque petit village peu éloigné. Mais mon espoir est déçu. Après m'être traîné cinq heures en gémissant tout haut, la nuit me surprend et la pluie se met à tomber. Je m'arrête exténué chez un berger. Le village n'est qu'à deux kilomètres, je l'ai su le lendemain ; mes hommes qui sont en avant y sont avec mon bagage.

Je me couche tout mouillé sur mon matelas pendant que Kauly va chercher mes couvertures, et je dors, sans faire un mouvement, jusqu'au matin, à peine abrité par un maigre chaume, en pleins courants d'air et au milieu des bruits du troupeau, du beuglement des bœufs. Bien reposé, je quitte ma cabane misérable mais hospitalière, pour gagner lentement Oreven, où je couche.

Je commençais à aller mieux. Mais voilà que mon estomac ne veut plus rien accepter. J'épuise toutes les séductions de ma pharmacie ; mais, sans manger, comment reprendre des forces ? Je fais chercher un cheval ;

le mien est resté à Timbo. Mort ou vif, j'arriverai à Boké. — Pas de cheval ici, il faut aller en chercher dans un village éloigné.

Je voudrais bien ne pas mourir en route afin de sauver mes notes, alors surtout que j'approche du terme de mon voyage. Je ferai le compte des jours plus tard, je ne sais plus où j'en suis ; je garde mon temps pour le repos et j'épargne ce qui me reste de forces pour gagner en avant.

Le chemin de fer pourrait partir du Rio-Pongo, et de là remonter, traverser le Kakriman en un point à choisir, et enfin gagner le versant ouest en s'élevant peu à peu pour redescendre ensuite jusqu'au Niger.

J'ai traversé en route un champ cultivé qui intercepte le sentier. Un captif s'oppose à notre passage. Le noir qui est en tête de la colonne tire son couteau et veut écarter l'obstacle comme s'il s'agissait d'une chose. Le captif pare le coup et a la main à moitié coupée. Les gens du village accourent. Palabres, cris, querelle, tapage. Ils sont nombreux, ils veulent tuer l'agresseur. Je les en laisse libres, sachant bien qu'ils n'oseront pas. Le chef du village leur dit, en effet, que s'ils faisaient cela, le blanc les tuerait tous. Ils veulent alors rendre blessure pour blessure, ce à quoi je m'oppose. Enfin, tout s'arrange moyennant dix francs et trois sous et un pansement. Le blessé souffre peu (les noirs sont à peu près insensibles), et sa vanité est satisfaite de ce qu'il est cause de tant de bruit.

Nous continuons notre chemin et traversons un joli torrent de dix mètres de large et peu profond, dont l'eau limpide court sur un lit de gravier. De grands joncs bordant les deux rives rejoignent leurs palmes à une grande hauteur, en formant une voûte féerique de verdure qui tamise au-dessus de l'eau les rayons du soleil.

TOBRENT SOUS LES BAMBOUS

Vendredi 9 juillet. — Je pars après une nuit médiocre, ce qui est cependant une amélioration. J'ai la pluie sur le dos tout le long des vingt kilomètres que je fais pour atteindre un petit hameau de six cabanes, nommé Féto-Bergué. Avant d'y arriver, on rencontre un joli et rapide torrent de vingt-cinq mètres de large, qu'on traverse avec de l'eau jusqu'aux genoux, ou sur un pont de lianes, au choix.

Les cabanes du hameau sont de misérables huttes de bergers. Je suis néanmoins fort heureux de les trouver. Mais ce n'est pas sans peine que j'y obtiens une place. Il a fallu pour cela de bruyants palabres, et les ordres du vieux Kanfori S'na, représentant son roi, étant restés sans effet, mes hommes ont pris la place de vive force. — Un tigre avait, une semaine auparavant, emporté d'un coup de patte la moitié de la figure d'un berger de l'endroit. Le pauvre diable si brutalement réveillé avait bon espoir de guérir son horrible blessure.

Le lendemain, je traverse Missida-Pellel, dont le vieux roi à barbe blanche vient me saluer au passage. Je m'arrête pour gourmander Wakam qui a assommé à moitié Adama, un de mes porteurs. Je lui dis de jeter là ses marmites et de prendre le fardeau du porteur assommé. Les marmites, en effet, sont bien inutiles : bon gré, mal gré, nous sommes si sobres !

J'ai là le cheval qu'Omar-Bella était allé chercher. Je l'ai monté une minute, mais, trop faible pour tenir la bête dans le très mauvais sentier, j'ai préféré marcher. On met le fardeau sur le cheval ; Adama nous suit, et au village suivant, il reprend son service. Maly voulait que je congédiasse le cuisinier. Jamais ! c'est le seul homme un peu gai de la troupe.

Malgré l'état misérable de mon estomac, je continue jusqu'à Boudou, où je laisse le cheval, qui appartient

au chef de ce village. J'ai dû payer 200 francs pour avoir fait promener cette bête inutile.

Je demande des cases ; il est midi, le soleil est ardent. Tout autour de moi, sous l'auvent d'une case, les femmes bavardent, les enfants jouent, les hommes réfléchissent. Le chef est absent. Au bout d'une heure, que je passe à l'abri pendant que Maly et Kauly parlementent, on m'offre une case neuve dont la terre grasse toute fraîche cède sous le pouce. Si je marchais sur ce mortier, j'y enfoncerais jusqu'à la cheville. Il faut être nègre pour faire une offre pareille. Je m'éloigne ; on m'offre une meilleure case, mais il est trop tard, les porteurs sont en ligne, tout est prêt : je pars.

Après avoir descendu 200 mètres et traversé une jolie rivière sur un pont de lianes, j'arrive à Costettam. Le roi de l'endroit vient au-devant de moi hors du village ; il me fait donner de bonnes cases, entourées de beaux orangers, mais qui n'ont plus de fruits. Je me repose là tout un jour. Je suis en effet harassé, mais j'ai fait la route sans trop souffrir. La fièvre m'a soutenu ; sans elle je n'aurais pu arriver au bout de ces vingt-deux kilomètres.

Je me couche en arrivant. Je n'ai rien mangé, ce qui n'empêche pas que toute la nuit je suis pris de vomissements incoercibles. Maly vient à mon secours. Je lui dis que ce n'est rien, que je le fais exprès, qu'il peut aller dormir tranquille. Après quatre heures d'efforts aussi violents qu'involontaires, mais que je me garde de contrarier, je m'endors. Je reste anéanti toute la journée du lendemain et ne pars que le deuxième jour. Il n'y a ni lait ni poulet dans ce village : il faut bien aller plus loin.

J'avais acheté un singe ; on me dit qu'il s'est sauvé. Il est bien permis aux singes autant qu'aux hommes d'aimer la liberté.

En route, mes souffrances deviennent intolérables. Le soleil, embusqué derrière les nuages blancs éblouissants, aspire le reste de mes forces. Je ne fais qu'un long cri, je tombe deux fois épuisé, j'étouffe, je vois du sang partout ; la mort me serait une délivrance. Je fais à nouveau mes recommandations à Maly pour que mes papiers arrivent intacts en France, où ils peuvent être utiles à mon pays. Du moins mes enfants y verraient à peu près dans quel coin je suis mort; ils y verraient aussi que le but que je m'étais proposé valait bien un sacrifice. — Je me réfugie dans la forêt, sur le bord d'un petit ruisseau, et j'attends. L'ombre profonde me soulage d'abord ; je me rafraîchis la bouche avec de l'eau que je ne bois pas et dont je ne garde que la fraîcheur relative. Au bout d'une heure, je puis me tenir debout ; je repars pour Toumy.

Là je prends encore un jour de repos bien nécessaire, et un deuxième, imposé par la pluie, n'est certes pas de trop. J'ai l'estomac complètement endolori. Je prends dans une grande bagane un bain chaud qui me rassérène un peu le corps et l'esprit. Ma caravane a rencontré un serpent sur le chemin ; cela est arrivé souvent d'ailleurs. Les noirs ont peur de la bête mystérieuse du père Adam. Le nègre en tête de la colonne a tourné le dos en attendant que la bête eût passé, et c'est alors seulement que la troupe a continué sa route.

Les singes sont audacieux ici. A midi, un singe, gros comme un mouton, vient à six mètres de ma case couper un maïs et s'enfuit. On voit son manège trop tard.

En sortant de Costettam, j'aperçois sur le chemin une prune jaune, tombée d'un très grand arbre; ce fruit assez bon réunit le goût de la framboise et celui de la térébenthine. Cette prune, tombée à mes pieds, a été

pour moi la manne céleste, elle a constitué tout mon déjeuner; Bignon ne fait pas meilleur.

Le roi ou chef de Toumy est un aimable homme, il m'envoie du riz cuit, du cossam et des petits gâteaux au piment.

IV

Jeudi 15. — Pluie tout le jour. Le chef de Toumy s'est montré obligeant; il m'a fait accompagner jusqu'à Oussiré, que je gagne à grand'peine en mettant quatre heures à faire les huit kilomètres qui m'en séparent. J'espère continuer demain vers Bambaïa. — Je laisse là Maly avec Çana, M' Omar Djean, Alama et Fatoumata; il attend un captif que l'almamy lui a promis en payement de son collier d'ambre.

Je me suis reposé dans une petite case, et, comme j'y comptais, je suis parti le lendemain pour Bambaïa, éloigné d'environ seize kilomètres, que j'ai franchis très lentement, en me traînant pour ainsi dire tout le long du chemin, ne m'arrêtant que fort peu, et seulement quand j'étais absolument terrassé par de trop vives douleurs. Ce trajet m'a pris sept heures!

Comme son collègue de Toumy, le roi d'Oussiré me fait accompagner jusqu'au premier village, où un deuxième guide me conduit au missida prochain. — Là, le vieux roi qui commande vient avec ses gens me saluer sur le chemin; je reçois et retourne le compliment, et je continue vers Bambaïa.

Le roi de Bambaïa pense que je dois aller le saluer, disant que, comme il me loge et me nourrit, il ne peut en outre me faire une visite. Sa Majesté attend encore.

On me fait payer les choses cinq fois leur valeur dans

ce village ; les gens sont curieux, indiscrets ; je suis obligé de me fâcher pour les faire sortir de ma case. J'ai trouvé quelques oranges d'espèce tardive. Outre qu'elles ne sont pas bonnes, il y en a très peu.

Dimanche 18. — Je pars. Mes hommes sont en avant, avec un guide qui les trompe. Après trois heures de marche, toujours escorté de Kauly, un drôle qui n'a pour lui que sa docilité, je m'informe chez des bergers. Le sentier que je suis conduit à Kakandy, mais il est plus long que mon tracé. Pour regagner ma ligne, il me faut franchir deux collines, traverser deux larges torrents, exploits fatigants pour moi, mais compensés par la vue de sites fort pittoresques. Enfin, après six heures de marche, j'arrive à Kourakato. Je m'assieds, non sans une pointe de mélancolie, sur la place du missida, et j'envoie Kauly quérir un habitant, car je n'aperçois personne et n'entends aucun bruit. Bientôt il reparaît, escortant un grand vieillard coiffé d'un chapeau. C'est le frère du roi. Il a l'air grognon, mais je ne suis pas, moi non plus, d'humeur bien joviale. Je dis à Kauly de l'engager à passer s'il n'a rien à dire, ou à parler vite et net, s'il a un discours à me débiter. Kauly, beaucoup trop noir pour être vif, et trop circonspect pour bousculer l'unique échantillon de l'espèce nègre qu'il ait pu découvrir, se garde de traduire mon message ; il sait bien que le vieux parlera. Il a raison d'ailleurs, et moi tort ; mais je me crois excusable, car la poésie des ravins et des collines — et même celle des marais sans fin (marais d'eau courante et qui n'existent que pendant les pluies, car il n'y a pas de marécages dans ce pays), où je barbote depuis si longtemps — ne saurait, si elle tient l'esprit en joie, satisfaire en même temps l'estomac, cet organe ridicule qui ne sait pas se résigner.

Le vieux bonhomme au chapeau me dit, avec un grand accent de bonté : « Si tu veux rester ici, je vais te faire loger; si tu veux continuer, je vais te faire accompagner. » On ne trouve de pareils vieillards que dans Homère ! — Je voulais aller plus loin, mais je reste là pour soulager mon âme par la vue d'un être humain.

Mes porteurs ont été conduits à Dara, qui n'est pas sur le chemin de Kakandy, mais bien sur celui de Sierra-Leone. — J'envoie un noir à Dara les prévenir; le paresseux messager reste tranquillement chez lui et vient le lendemain matin me dire, avec une rare assurance, qu'il n'a trouvé personne. Je l'interroge, il ment, cela se voit. J'expédie aussitôt un autre noir moins menteur qui rencontre mes gens en route.

Le chef de Dara voulait s'emparer de mes bagages, sous prétexte que ces hommes étaient perdus, et appartenaient par conséquent au premier qui s'en emparerait. Mon sextant surtout intriguait le bonhomme. Heureusement tout s'est arrangé, ils ont parlé du toubab et le fils du roi a guidé la troupe jusqu'ici.

Mon voisin de case, Bambo, m'apporte une orange nouvelle presque mûre, la seule qui soit dans le village. Je me délecte à la manger, c'est une fête gastronomique et hygiénique tout à la fois. Le chef de case m'a encore donné du riz et de la sauce très bien faite le matin de mon départ, — fait rare ! Celui de Bambaïa, qui avait pris quelque soin de moi et que j'ai largement payé, en raison de ses intentions, ne m'a rien apporté au moment où je suis parti. A la rigueur, cela est assez logique : l'étranger s'en va, inutile donc de perdre du riz pour lui. Un Européen dira qu'il était bien facile de prévenir l'homme la veille et de le payer; mais chez les noirs prévenir ne signifie rien, et payer demande des explications et des discussions interminables. En admettant

même que le blanc accepte toutes les conditions, encore faut-il y mettre des formes spéciales, sinon le noir croit à un piège. On perdrait ainsi huit jours dans chaque village, si ce n'est plus.

Arrivé à Ounsiré, à sept kilomètres. Ce pauvre petit missida a plutôt l'air d'un village de berger. — J'ai été retardé au départ de Kourakato par un long palabre pour avoir un guide. Le roi est enfin revenu de son foulasso, où je l'avais envoyé chercher, et il m'a fait aussitôt accompagner. Maintenant il est midi, le soleil est ardent; je reste là. Le chef de case donne une ration de riz et de sauce. Je suis pris toute la nuit de douloureuses crampes d'estomac, — rhumatisme ou autre chose, je ne sais. Au jour je me distrais en regardant tomber la pluie qui fait entendre son roulement de tambour sur les larges feuilles des bentaras. L'eau s'accumule dans ces coupes naturelles, puis la feuille perd l'équilibre, et l'eau s'écoule en perles joyeuses d'une feuille à l'autre, jusqu'à terre.

Au départ, le grillon chante, la grenouille lui répond. Qui l'emportera du champ ou du marais? Aurons-nous le soleil ou la pluie? Le soleil nous a longtemps regardés d'un œil glauque, puis le grillon est devenu plus timide: les clameurs du marais l'ont emporté. Une forte pluie nous a accompagnés. Le soleil a ensuite reparu, à mon grand regret. Dans la saison sèche, tout est rocher près du sentier, le sol qu'on foule est découvert et nu. Dans le temps des pluies, tout est marais et hautes herbes, ce qui rend la marche fatigante.

Les premières herbes poussées sont déjà flétries, et tout le jour je respire une horrible odeur, âcre, persistante, qui remplit l'espace et dont il faut absolument prendre son parti.

Le chef me fait accompagner à Tindoï; c'est un détour

qui allonge mon chemin d'une heure et demie, sans parler des ravins qui le coupent. J'arrive à Ouzou. Je suis mal logé, et la vieille case puante mise à ma disposition est pleine de poules et de crapauds, en plus des bêtes habituelles. Mais il me semble que j'approche de la côte ; qu'importent donc les poules et les crapauds! Demain, nous atteindrons peut-être Thiapidé, et *fabé diango*, après-demain, Boké. Arriver à Boké, cela ne me paraît guère vraisemblable ; mais tout est possible.

J'ai chassé assez facilement les poules de mon appartement. Les crapauds ont mis plus de façons à déguerpir, et l'odeur est restée. Le chef m'envoie une petite ration de riz et de cossam. Le lendemain, je suis obligé de me fâcher pour avoir le guide qui m'avait été promis. Le chef me dit qu'il ne comprend pas. Je fais, du bout de ma canne, résonner le fusil que Kauly tient là : le chef comprend. Il fait venir le guide qui, après lui avoir parlé, dit qu'il va déjeuner bien vite et puis nous rejoindre. Mensonge probable. Je me fais conduire par le premier venu jusqu'au Tiguilinta (haut cours du Rio-Nunez). On traverse en bateau ; il ne faut pas manquer le point où est ce bac. Voilà ce qui explique l'utilité du guide. Nous traversons la rivière dans une petite pirogue en plusieurs voyages. Les arbres surplombent l'eau à dix mètres de la rive, et encadrent le fleuve de leur sombre verdure, les branches descendent jusque dans l'eau. La largeur du Tiguilinta est d'environ quarante mètres. Là, notre guide improvisé nous laisse, disant que l'autre va arriver. Je n'y compte guère.

Je suis tout mouillé par les herbes et l'eau des marais ; il fait un soleil de plomb ; je pars à travers les hautes herbes, confiant dans ma boussole. Plusieurs sentiers se présentent. La difficulté de choisir donne

UN PONT A KAKANDY

lieu à de longs palabres. Enfin, au bout d'une heure, nous trouvons le vrai sentier, dont les rochers, polis d'une certaine manière ; indiquent le passage plus fréquent des noirs. Je le suis vers l'ouest d'abord. Thiapidé est à l'est, mais c'est une direction qui ne me plaît pas. Vers deux heures, une caravane que nous rencontrons nous dit qu'elle va à Kakandy. C'est parfait.

Après avoir marché neuf heures et traversé sur des ponts de bois, entre deux eaux, quatre torrents profonds, plus le Tiguilinta en bateau et un large marigot, près de Kakandy, sur un pont fait d'un arbre gigantesque, nous arrivons enfin à Kakandy. Le village, à moitié abandonné, est à peu près en ruines. Les cases sont délabrées et en partie démolies. Les Peuhls ont découragé les habitants par leurs exigences et leurs vexations continuelles. Deux ou trois de ceux-ci, qui sont restés malgré tout, n'ont pas grand'chose à manger pour eux-mêmes. Nos cases n'ont plus de portes, la toiture est à jour. La pluie entre à petit bruit, les cancrelas vont par troupes. J'achète du riz en paille que je fais battre pour obtenir du grain à faire cuire à l'eau. Pas de feu pour me sécher. Prendre plus ou moins gaiement mon parti de ce dénûment est la seule distraction qui me reste. On comprend que je ne tienne pas à m'éterniser dans cet agréable séjour. — Je pense que là, sous la sombre verdure, sont les tombes de Peddie et de Campbell.

Départ le lendemain. Nous n'avons plus que vingt-deux kilomètres devant nous jusqu'à Boké. Le lendemain matin, nous nous mettons en route. Un honnête Kakandien me dit qu'il n'y a pas de marigots à traverser; c'est un dernier mensonge de Peuhl. Nous en traversons quatre, avec de l'eau au-dessus de la ceinture. Il y a des ponts, heureusement; sans cela il fau-

drait se mettre à la nage. Mais ces ponts étroits et glissants sont entre deux eaux dans la saison des pluies, et il est difficile de s'y maintenir en équilibre. Je dois renoncer à passer sur le dos de mon noir : nous serions sûrs, le noir et moi, de faire le plongeon dès le premier pas. — Le sentier, depuis plusieurs jours, est un ruisseau profond à travers un marécage.

Enfin voici Boké ! J'arrive accablé de rhumatismes. Il est une heure un quart; à cette heure le poste n'est pas ouvert. Je vais chez Moustier; il est absent. Mais je suis reçu avec le plus affectueux empressement par M. Bonnard, que j'ai vu lors de mon premier voyage dans le Rio-Nunez; là je trouve un excellent gîte, une bonne table et, ce qui vaut mieux, d'excellents amis. J'ai les pieds meurtris et les jambes enflées; ma faiblesse est intraduisible; mais qu'importe! je suis arrivé! La mer est là, au bas du fleuve; le vapeur chauffe à Gorée; je suis en France. Il me faut encore cependant un bateau pour rejoindre Boulam.

M. Bonnard dirige la factorerie en l'absence de M. Moustier. Il m'accueille avec de très sympathiques démonstrations, mêlées d'un certain sentiment de curiosité. Évidemment, d'après les on-dit, il me croyait mort, et je lui produis l'effet d'un revenant. Je lui fais part de toutes mes observations, et il partage bientôt ma conviction que le chemin de fer, s'il s'en fait un, doit passer par le Foutah-Djallon.

J'ai voulu aller, vers le soir, voir le commandant du poste, M. Galibert d'Auque, officier d'infanterie de marine; mais l'enflure de mes pieds m'interdit toute chaussure, et je suis obligé de rester étendu sur place, plus mort que vif. — Ma tâche est accomplie !

Dès mon arrivée, à une heure et demie, le premier soin de mon hôte est de me faire déjeuner. Le couvert

est mis, voilà donc une chaise, une table, une nappe ! — il faut avoir mangé, écrit, vécu à terre, pour savoir ce que valent ces choses, qui distinguent l'homme à table de la bête à l'étable; voilà du pain, du vin, des œufs préparés, etc. Je mange sans bien me rendre compte de ce que je fais; je suis ivre de faiblesse. Tout m'apparaît comme un lointain souvenir, comme un renouveau de la vie. Voilà mon *semblable!* je puis échanger mes pensées. Tout le monde n'est donc pas nègre, comme je commençais à le croire?

J'ai tiré de ma personne tout ce qu'on peut tirer d'un homme, il ne me reste que les apparences d'un être humain; je suis une coque vide. Cette longue diète cependant ne paraît pas m'avoir trop nui. J'ai des rhumatismes, la goutte. Je suis sans forces; mais excepté cela, je ne suis pas malade; on ne fait pas sans s'user un peu un long voyage les pieds dans l'eau, avec la pluie et le plein soleil alternativement sur le dos. Il est vrai que j'aurais dû m'habituer à ce régime, que je suis progressivement depuis Timbo.

Le premier jour et le deuxième, je reste sur place comme une chose inerte; mes hommes sont las aussi, mais cependant moins que moi, car l'eau et le soleil leur sont familiers; mais la peau de leurs pieds nus s'en va par lambeaux.

Le troisième jour, j'expédie deux d'entre eux à Bel-Air, au bas de la rivière, chercher un bateau. Pas de bateau en rivière, pas de *Jean-Baptiste*. J'envoie un homme du pays jusqu'à Boubah avec des lettres pour Expert, Aly-Kébé, Amadou-Boubou et Ripert à Boulam. Je n'ai plus qu'à attendre, mais cela peut être long. Il faut cinq jours pour aller à Boubah, sans perdre une minute, et mon courrier en perdra plus d'une; puis, de Boubah à Boulam, deux jours, cela fait sept jours.

Si le *Jean-Baptiste* est là, il appareillera aussitôt. Quatre jours pour venir à Victoria, et de là un jour jusqu'à Boké, cela fait douze; ajoutons trois jours au moins de perdus, cela fait quinze.

En attendant, je cherche une pirogue pour passer par les marigots. Il la faut un peu grande, car il faut sortir en mer de temps en temps d'un marigot à l'autre; j'y serai assez misérable, sans nul doute, mal abrité contre la pluie, et souffrant de la fièvre et du froid humide de la nuit, et cela cinq jours durant, sans bouger de mon banc. Les rameurs que je trouve me demandent des sommes énormes; ils finissent par accepter de me conduire pour 800 francs, encore faut-il que je me procure une pirogue.

Dimanche 8. — Je descends au rez-de-chaussée de la maison. Le moindre petit exercice m'exténue. J'ai mille peines à remonter; cela me contrarie. J'espérais renaître plus vite, mais mon estomac est paresseux. Mon long régime d'oranges et de lait, de bouillon de poulet, de mil bouilli, le tout en quantité insuffisante, m'a mis à bas. J'ai cependant mangé, dans les derniers temps du voyage, vingt-quatre poulets en huit jours, trois par jour. C'était, à vrai dire, de très petits poulets. Sans ce supplément opportun de nourriture, j'aurais eu de la peine à arriver jusqu'ici. Je suis plein d'espoir, malgré tout, et je crois que peu à peu l'état normal reviendra.

Trois blancs viennent de mourir de la fièvre à Benty, et un quatrième à Lagos, M. Réal, qui m'avait fait un excellent accueil à mon premier voyage.

Le commandant du poste est venu me voir : c'est un officier distingué en même temps qu'un homme fort aimable. Il a été envoyé en mission, il y a très peu de

temps, dans le Sénégal. Il a remonté la rive gauche du fleuve. Les populations, m'a-t-il dit, sont très hostiles aux blancs; lui et les autres officiers de la mission ont été insultés, menacés; ils étaient cinq au milieu de la foule compacte des noirs; ils n'ont dû leur salut qu'à leur fière contenance. — La limite des inondations du Sénégal est, à 10 kilomètres du lit, marquée tout du long par une berge de sable et de terre de quelques mètres de hauteur. Il serait facile d'établir là-dessus un chemin de fer. Le pays est riche; on y voit des villages extrêmement peuplés. Au delà de cette limite, vers le sud, est un désert sans eau où il ne faut pas chercher à établir quoi que ce soit. Le commandant reconnaît que la salubrité et le doux climat du Foutah-Djallon, dont je lui parle, sont un puissant avantage en faveur de mon projet.

Rien ne me semble indiquer que ce Boké soit malsain; il est sur la hauteur et l'on y jouit d'une belle vue. La végétation est vigoureuse; les jardins regorgent de fruits. Je vois là un arbre de la taille de nos orangers, qui porte des fleurs semblables à nos œillets (mais cinq fois plus grosses), avec le même parfum et les couleurs de l'arc-en-ciel.

Trois semaines se sont écoulées déjà depuis le départ de mon courrier vers Boubah, et je suis sans nouvelles. J'expédie Thiasi et Man-Diaye. J'irais moi-même par cette voie; mais je n'ai pas de force, et j'ai beau vouloir, il me faut prendre patience. Un grand détour serait nécessaire pour éviter les Yolas qui barrent le chemin direct. Plusieurs de mes hommes seraient certainement tués s'ils rentraient par le Foréah, où la guerre dure encore.

Une barque amène des noirs de Kandiafara; les uns me disent que mon courrier a été tué; d'autres, qu'il

n'a pas pu passer. Alors je n'ai plus rien à faire ici, je n'y attends plus rien, il faut partir. Quand on n'a pas le choix, les décisions sont faciles à prendre, c'est le sort qui en a toutes les responsabilités. Mon état de santé est toujours fort triste : je suis couvert de clous sur la tête et sur la poitrine. Voilà qui n'est pas commode pour se mettre en route. Adama a un érysipèle ; je le laisse et le fais soigner à Boké.

Je descends à Bel-Air ; pas de pirogue. Je loue, moyennant 500 francs, une barque non pontée à Médum-Baye, un brave noir, et cinq hommes à Céro-Thomas. Médum-Baye me fait observer que son bateau est vieux et hors d'usage ; le mât est endommagé, et ce qu'il en reste est en mauvais état ; la voile est une loque. Qu'importe ? Tout cela, la nuit, ne se verra pas.

Je m'embarque à sept heures du soir, par un beau clair de lune. Le jour, le temps est incertain, le soleil et la pluie alternent. La barque fait eau de toutes parts ; je suis dans un bain.

Visite à Jérôme et à Robert Laurence de Kandia-Cassini. Ils sont brouillés, ils ont fait une course ensemble dans le Tambaly, et pendant qu'ils étaient à terre, le fils est remonté dans la pirogue et est parti laissant son père trente jours sur la côte déserte. Le vieux père, on le conçoit, n'a pas goûté la plaisanterie. Il me donne un pilote qui me conduira à Bambaïa.

Je ne puis pas aller jusqu'à Boulam ; le patron craint avec juste raison que deux esclaves de Céro-Thomas qui comptent parmi les rameurs, ne se sauvent à l'abri des canons portugais.

Le cuisinier essaye d'entretenir un peu de feu dans une moitié de barrique remplie de sable. Les poulets embarqués se noient dans le fond de la barque ou meurent de froid. J'avais du genièvre pour les rameurs ;

ce brigand de Wakam en boit les trois quarts ; — il est vrai qu'il rame comme quatre ; tout n'est donc pas perdu.

Pour boire ce qu'on ne leur offre pas, ces noirs ont une méthode classique : ils cassent la bouteille et remettent les morceaux dans la caisse, — sinon tous, au moins celui qui porte le bouchon intact et cacheté ; ils disent alors que les bouteilles sont arrivées ainsi de France. Ou bien, pour ne pas déclouer la caisse, ils la heurtent jusqu'à ce que le choc ait brisé quelques flacons, et, la soulevant au-dessus de leur tête, ils boivent le liquide qui en coule. Je vois bien, par exemple, que mon genevièvre diminue et que mon Wakam a l'œil allumé. Kauly est malade, et c'est heureux, car il boirait tout. Je prends patience et feins de ne rien voir. Mais voici que, assis sur les planches qui m'abritent, Wakam casse ses bouteilles au-dessus de ma tête. C'est vraiment trop de liberté. Je lui fais observer que je l'ai entendu casser la bouteille : il nie ; je lui montre que le liquide en coulant entre les planches disjointes tombe sur mes bagages : cela l'étonne ; je lui déclare qu'hier il y avait vingt-quatre bouteilles entières dans la caisse, et je lui fais voir que maintenant il ne s'y trouve plus que des morceaux et les morceaux de trois bouteilles seulement, et que le son d'emballage n'est pas mouillé : il ne dit pas le contraire. Magnifiques d'impassibilité ces noirs ! Le plus bête cependant serait le blanc qui dans un noir voudrait voir son semblable et à ce titre prétendrait lui parler comme à un autre blanc. Si vous montrez à un chien le plat où il a volé le rôti, il s'agite en signe d'assentiment ; si vous le châtiez, il comprend qu'il ne faut pas qu'il renouvelle son larcin. Pour les hommes comme pour les bêtes, l'enseignement doit différer suivant la nature de l'intelligence ou de l'instinct.

V

Après avoir successivement traversé le Compony, le Cassini, le Combédia et le Tambaly, j'arrive enfin, le cinquième jour de ma navigation, à Bambaïa, à l'embouchure du Rio-Grande, près de Boulam. Ce trajet s'effectue par une série de marigots, les uns larges de plusieurs kilomètres, les autres étroits, au point qu'il semble que le mât ne passera pas entre les branches, qui, en se rejoignant presque d'un bord à l'autre, ne laissent de visible entre elles qu'une étroite bande de ciel. De temps en temps on est obligé de sortir en mer presque en dehors des brisants.

Chez Laurence, je prends deux avirons supplémentaires pour hâter la marche. Dans la nuit, j'aperçois à l'avant la silhouette d'une embarcation portugaise. J'encourage mon équipage, et durant cinq heures nous nous livrons à une lutte de vitesse, pleine d'ardeur ; c'est autant de kilomètres de gagnés. Les Portugais sont battus. — Je change de rameurs. Tantôt à la voile, tantôt à la rame, je poursuis mon chemin sans trêve ni merci, ne m'arrêtant que sur quelques points où le courant par trop contraire m'oblige à attendre le changement de marée. Ma barque d'ailleurs est prête à la lutte. Efflanquée, bossuée, ses ais disjoints, elle se tient de son mieux et tout d'abord semble se rire de la tâche qu'on lui impose. Mais dans ces brisants de Tambaly la mer n'entend pas être défiée. La voici qui tout à coup monte à l'encontre du vent, grossit ses vagues et s'oppose à nos efforts.

C'est bel et bien la tempête. Un coup de vent plus *serré*, un torrent d'air tombe dans les voiles. Il faut

sombrer ou franchir l'obstacle. Ce n'est ni l'un ni l'autre. La vieille barque s'emplit ; les voiles en lambeaux disparaissent emportées par le vent : ce doit être la fin. Je m'allège de quelques vêtements. La côte n'est qu'à 3 kilomètres. Le mer qui monte m'y portera ; il fait un beau soleil, c'est un bain seulement. Eh bien, non, pas même cela ! J'aperçois, tournant autour de nous, l'aileron noir et sinistre d'un requin, qui sans doute connaît l'endroit et s'y pourvoit souvent. Je reprends mon vêtement. C'est l'heure de la réflexion ; mes noirs n'ont pas l'air trop effrayés. Tant que le blanc est là, pour eux rien n'est perdu.

Le petit-fils du roi Youra, qui dirige l'équipage, demande des ordres. J'indique sur la côte le point dont il faut se rapprocher pour sortir des brisants et doubler le cap de Bisasma ; il faut ramer et ramer ferme sans perdre un instant. Mes noirs voudraient renoncer à la lutte et retourner en arrière.

En arrière ! Je me serais volontiers mis en colère ; mais le noir est sans malice. Il y a à bord un patron et deux pilotes, double équipage, dix hommes en tout. Je ne veux pas sacrifier ces pauvres diables à mon désir d'arriver. J'explique encore ce qu'il faut faire, et pourquoi, et comment. Je rappelle que la côte est déserte, qu'on n'y trouve rien à manger, pas d'eau à boire, et j'attends que l'évidence pénètre dans ces têtes dures. Mais, ô comble d'ironie ! un noir jette l'ancre ! Cette fois ce sera miracle si la barque, retenue par ses chaînes et repoussée par la mer toujours plus grosse, ne s'ouvre pas en deux.

Quelle bonne leçon de patience, et comme le caractère sort de là assoupli ! L'équipage délibère. N'était le requin, nous y serions encore.

Mais la vilaine bête, argument vivant, hâte les con-

clusions. Mon plan est adopté. On lève l'ancre ! Le bateau fait eau de toutes parts sous ce suprême effort; cependant il tient encore.

Le fils du roi est plein de résolution, il excite ses hommes tout en donnant l'exemple ; sa voix domine la tempête, son chant sauvage soutient constamment l'ardeur de l'équipage, exténué de ces cinq jours d'efforts.

Après six heures de lutte, nous doublons enfin le cap et nous entrons en eau calme.

Le soir enfin j'aperçois les lumières de Bambaïa. A cette vue j'oublie tout. Encore quelques instants, et mon vaillant petit cotre délabré désemparé, vient s'échouer sur le sable. Il était temps, son flanc ouvert est tout béant. Nous voici à Bambaïa ! Il est 9 heures du soir.

Mon bagage, trempé d'eau de pluie et de l'eau de mer où je baigne moi-même, est dans un état pitoyable. Nuit et jour, un noir muni d'une grande calebasse a rejeté sans relâche l'eau qui nous envahissait partout. Un certain nombre des spécimens que je rapporte sont perdus. Le baril de biscuit a été défoncé et rempli d'eau par un paquet de mer. La pluie et les embruns ont éteint tout le temps le feu du cuisinier....

SIXIÈME PARTIE

LA COTE. — RETOUR EN FRANCE

I

O merveille ! la factorerie Ytier-Blanchard est éclairée à giorno ; j'entends de loin les accords du piano. Je nage en pleine civilisation. Le directeur me fait un chaleureux accueil. Il me prête des vêtements secs et propres, et me fait servir un dîner succulent, un vrai dîner, avec dessert, et vins exquis, et champagne frappé, etc. Mon séjour à Boké m'avait déjà rendu ces biens ; mais ici surprise entre toutes, parfum d'Europe ! une jeune et jolie Portugaise aux grands yeux, venue là avec son mari pour respirer l'air de la forêt voisine, rappelle à mon esprit et à mes yeux tout ce que le vieux monde civilisé a de charme et de grâce. — Tout finit donc dans cette vie, même les heures les plus longues.

J'ai dit quelle admirable hospitalité je trouvai dans la belle factorerie de Bambaïa, en débarquant. Le lendemain, sous mes fenêtres, je constatais les traces d'un tigre indiscret qui avait poussé de ce côté sa promenade nocturne.

Pendant tout ce temps, mon courrier est arrivé à

Boubah, et a envoyé Aly-Kébé à Boulam. Le *Jean-Baptiste*, expédié aussitôt, est arrivé dans le Rio-Nunez peu d'heures après mon départ, et de Bambaïa je le vois passer revenant sur ses pas.

II

Après un bon déjeuner, je pars dans la baleinière de la factorerie, la mieux montée de la côte. En quelques instants j'arrive à Boulam. Je passe là quelques jours, et enfin, le 31 août à 8 heures du soir, je monte à bord du *Jean-Baptiste*, le cap sur Gorée.

Notre navigation est pitoyable : pas de vent, calme constant, grosse mer ; je n'avance que sur les courants, profitant des marées, flot ou jusant, et jetant l'ancre à tout instant.

Un tornado cependant vient rompre la monotonie de cette traversée, fatigante sous un soleil de plomb. Il est 3 heures du matin ; je venais de descendre dans ma cabine lorsqu'un cri du timonier appelle l'équipage. Les noirs, paresseux d'ordinaire, sont aussitôt sur le pont. Il est déjà trop tard. Surpris, toutes voiles dehors par l'ouragan, mon cotre, à demi renversé, traîne dans la mer sa grande voile à peine descendue.

Le moment est critique, mais le *Jean-Baptiste* est neuf, tout en chêne, solide et bien lesté. Couché par la tempête, il oppose aux efforts de celle-ci son large flanc, et, perdu dans la nuit profonde, au milieu d'une mer en furie, il attend, plein de confiance dans l'issue de la lutte. Il n'a cure de la tourmente, il triomphera des éléments déchaînés et ramènera son maître sain et sauf.

SUR LES BRISANTS DE TAMBALY

L'équipage, sans volonté, se met en prières et pleure. Le capitaine relève les courages. Armé d'une hache, un matelot plus hardi se hisse dans la hune et coupe les cordages. On parvient à rallumer le feu du compas. Nous faisons route au nord ; c'est au mieux. A l'éblouissante clarté des éclairs, j'admire cette lutte suprême engagée entre l'homme et la nature inconsciente. Enfin, les voiles tombent, et à sec de toile nous allons, emportés par le vent.

Six heures après, tout a repris son calme. L'ouragan est passé, mes voiles relevées battent les mâts, indécises et monotones. La journée s'achève, et enfin, dans la nuit, à l'horizon, au point marqué du doigt par le capitaine et à l'heure annoncée, les feux de Dakar nous apparaissent.

Dès 6 heures du matin, nous sommes en rade de Gorée. Le médecin de la santé arrive à bord à midi et m'envoie au lazaret faire cinq jours de quarantaine. Là, je trouve un jeune médecin de la marine venant du bas de la côte. Il prétend avoir le ténia, la fièvre jaune et diverses autres maladies, et il a demandé, en conséquence, que sa quarantaine fût prolongée. Cet agréable voisin me prévient que je ne serai libre de sortir que lorsque lui-même le sera, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours. Douce perspective !

C'est le concierge, administrateur de l'établissement, qui fait la cuisine, les lits et tout. Cet homme est fort gai, ce qui n'est pas inutile dans cette cellule de condamnés à mort. A la porte se montrent trois cimetières avec leurs croix. Je conseille au factotum en question d'écrire sur son enseigne : « École préparatoire pour le cimetière. » Je n'ai d'ailleurs pas à me plaindre, je suis bien logé, seul dans un pavillon isolé. La vue sur Gorée est admirable.

Au bout de cinq jours, à l'inexprimable ébahissement du jeune docteur aux maladies sans nombre, je quitte le lazaret.

A Gorée, je descends chez Chaussende. A côté de moi habitent un baron prussien et sa femme, une jeune et jolie blonde, deux savants. Ils pêchent avec ardeur et font des collections de coquillages. Ils ont trouvé des marginelles fort curieuses, différentes des autres variétés connues et difficiles à inscrire dans les classifications de Linné.

Les naturalistes allemands ne tardent pas à éveiller les inquiétudes patriotiques de la population française. C'est qu'on n'a pas oublié les fameux « informateurs » de la Prusse, dans la guerre de 1870-1871. Je crois cependant devoir recommander au maire de Gorée d'éviter tout prétexte à complications politiques, à propos du couple germanique.

De Gorée, je passe à Dakar, où je fais un court séjour, chez Mme Ginoyé, qui veut bien ne donner l'hospitalité, quoiqu'elle ne loge plus de voyageurs. Je retrouve là le capitaine Dehousse, qui commande l'infanterie de marine de Dakar, et le commandant d'artillerie. Nous déjeunons et dînons ensemble. Le temps passe gaiement, mais le soleil continue à m'être de plus en plus hostile. Comme les moribonds, je ne puis plus vivre qu'avec du champagne frappé. Je vois là une magnifique collection d'oiseaux de couleurs éblouissantes préparés sur les territoires de la Cazamance.

Enfin je passe le *Congo*. Arrivé à Gorée le 9 septembre, j'en repars le 25, à bord de ce magnifique bateau de la Compagnie des Messageries. Tout est là à souhait. C'est déjà la France : l'équipage est français, le plus grand nombre des passagers sont aussi des compatriotes. Mon voisin de table me trouve jaune-vert. Il n'est pas

éloigné de croire que je ne tarderai pas à essayer de la planche des morts, de laquelle, bien cousu dans un sac et boulet aux pieds, on glisse sans bruit dans l'abîme sombre. Je lui explique que je ne suis pas venu précisément pour cela. Bientôt, en effet, passant par toutes les gradations de ton, du vert à l'orangé, j'arrive presque au rouge.

Le temps se comporte à merveille à notre égard. La société est aimable ; les heures passent assez rapides, partagées entre les conversations, le jeu d'échecs, la musique et la lecture. On mange à 7 heures, à 9 heures, à 2 heures, à 5 heures, à 8 heures, tout le long du jour, à vrai dire.

Le navire fait escale à Lisbonne.

A Vigo, nous sommes retenus pendant huit jours (!) par la douane espagnole, qui réclame un million pour une erreur de 3 fr. 50.

Vigo est une charmante ville bâtie en granit. Toutes les vignes sont portées sur des poteaux de granit, comme à Palanza (lac Majeur) les fils du télégraphe. Il y a là de jolies promenades à faire aux environs. Je n'y manque pas et j'admire en passant les belles forêts de pins, et de nombreux sites extrêmement pittoresques. Heureux pays, on n'y voit pas de pauvres ! Les femmes ont des manteaux de chaume ; quand elles s'asseyent, ce long manteau reste debout et forme une guérite, abri sous lequel la marchande n'a rien à craindre de la pluie. Elles portent de jolies vestes rouges dont les coins allongés se croisent et viennent se nouer derrière le dos.

Enfin arrive la dépêche qui nous délivre ; une heure et demie après, les chaudières sont en pression, nous partons.

Arrivé à Pauillac le 11 octobre, je change de bateau

et suis à Bordeaux à 7 heures du soir. — Le lendemain, à la douane, je retrouve mon voisin de cabine, désolé, devant ses caisses défoncées : on lui a cassé des bouteilles d'une liqueur introuvable qu'il a rapportée de chez les Peaux-Rouges : 300 francs la bouteille ! Quel dommage !

Arrivé à Marseille le 13 octobre. — Qui l'aurait jamais cru ?

L'Europe fera certainement ce voyage, et la civilisation avec elle. Dans trois ans, le roi de Timbo mangera des cerises de Montmorency, comme firent autrefois les Romains des figues de Carthage :

CONSTITUENDA EST TIMBO.

APPENDICE

RECUEIL DE MOTS FOULAHS

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
darorgal	miroir	
doudi	ombre	Le son *u* français n'existant pas en foulah, tous les *u* se prononcent *ou*.
libitevual	chapeau	pluriel : libitigi
cufune	bonnet	*e* se prononce toujours *é*.
cunaketivual	mouchoir	pluriel : cunaketigi
curundâre	bague	
lémune	orange	
lemune cheude	citron	lemune kalema : citron
puchu	cheval	pluriel : pouchî
m'babba	âne	
nague ou **rêve vuote**	vache	pluriel : debbi (femelles)
garivuoti	bœuf	pluriel : gaï
kose	sanglier on porc	
bonoru	loup	
gnarivuoturu	chat	pluriel : gnarigi
vuadaru	renard	— vuadagi
sarirevuotere	lièvre	— sarige
rovuando	chien	— davuadi
mauba	éléphant	— maudi
gnîvua	éléphant	n'a pas de pluriel.
piovi	lion	pluriel : piogi
butori	tigre	— butogi
cularu	singe	— culagi
haudi	légumes, semences	
sucuru	sucre	
biradan	lait frais	
cossam	lait caillé	
hendi	lait de femme	
rebbanaï	beurre	
iedde	herbe	
tenère	lundi	
talata	mardi	
alarba	mercredi	
alkamisa	jeudi	
argiuma	vendredi	
aseve	samedi	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
halat	dimanche	
balde	jours	
gnialande	un jour	
gnialorma	journée	
bimbi	matin	
nàngue na ore	midi	nàngue (soleil) na (est sur) ore (tête)
fana	après-midi	
kikide	soir	
djema	nuit	
niure	été	
dungu	hiver	
leuru	mois	
itànde	année	
noramban	caïman	pluriel : nobi
galle	cour	— gallegi
yaurugal	escalier, échelle	— yaurude
sudu	chambre	gander sudu : dans la chambre (intérieur)
kaṇkira	armoire, caisse	pluriel : kaṇkirange
supituridun nebban	cheminée	supi (sortir) turidun (quelque chose) nebban (fumée)
ubinḍirte	foyer	*in* se prononce comme en latin.
bogol	corde	pluriel : bogi
silibatere	petite corde qui pend au cou d'un bœuf	
mesa	table	
yulere	chaise	
danki	lit	
gaulu	oreiller	
chunchi danki	drap	chunchi (étoffe), danki (lit)
chunchi	étoffe	
vuanare	couverture	pluriel : vuanage
ronki	fatigué	
nouru noppi	oreille	
n'ghandi	cervelle	
hunduco	bouche	
toni	lèvres	
gnire	dents	pluriel : nige
lenḡal	langue	
kenkenvual	menton	
dànde	cou	
vuabbo	épaule	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
jungo	main	
neure	creux de la main	
ondu	doigt	
g'hordudu	pouce	
sapordu	index	
acunderu	doigt majeur	
acunderu	annulaire	
sivuaturu	auriculaire	
mizkina	orphelin	
lachol	queue	pluriel : lachi
copi	genou	— copidi
bussal	cuisse	— busse
guelenvual	dessus de la jambe du genou au pied	— guelengi
dense	mollet	— densege
cohengal	jambe	— cohede
tepper	pied	— teppe
colbule	cheville	
tèdudi	talon	
bavho	dos	
hendu	sein	pluriel : hendi
bêche	poitrine	
dg'hial	os	
llillan	sang	mouillez les *ll*
yodirdun	chaise	
chacal	chemise	
tuba	pantalon	
dolokun	gilet, veste	
yulde	fête	pluriel : yuldegi
sumaye	carême	
pêra	petite fête	
donki	grande fête	
leïdi	terre, sol	
aduna	globe terrestre	
benndu	air, vent	
dian	eau	
kanghe	or	
kalissi	argent	
buduru	pièce de cinq francs	pluriel : budi
sila danegi	cuivre jaune	
sila bodegi	cuivre rouge	
n'llandi	fer	pluriel : n'llande
melisson	plomb	
bodegi	rouge	
bulu	bleu.	
dane	blanc	
bauli	noir	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
làri	noir	ne s'emploie que p. les moutons et les bœufs
yori	sec	
bubi	humide	
nian na llavi	pluvieux	dian (eau) na llavi (vient)
fargnatere	tonnerre	
fargnatere gipique	le tonnerre tombe	
camo na riga	le tonnerre gronde	camo (ciel) na riga (gronde)
camo	ciel	
magi	faire des éclairs	camo magi (il fait des éclairs)
hirnague	ouest	
funague	est	
nano	nord	
gnamo	sud	
chobal	pain	
chobal iorde	biscuit	iorde (sec)
nâque	bœuf	
bali	mouton	pluriel : balidi
linqi	poisson	— liggi
ledde	bois	
hudo	herbe	
niebbe	haricot	
tubi	pardon	mi tubi : je demande pardon
halado	corne	pluriel : galadi
dendeli	fourmi	
modori	serpent	
nângue	soleil	
leuru	lune	
leuru	mois	pluriel : lebbi
kode	étoile	
moyhi	beau	
horde	calebasse	pluriel : hore
kaidi	papier	
èio	oui	
o-o-hè	non	
lloni	tout de suite	mouillez les *ll*
ahuri	assez	
ïado	marcher	
dogu	courir	
ïadu	se premener	
murado	travailler	
ahó	planter, semer	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIO
ahodi	semence	
nunu	répondre	
sodu	échanger	(vendre ou ac
maide	mourir	
vuaru	tuer	ho vuarimo : il
co hondun	pourquoi	
guibi	parce que	
co hondu tuma	quand	
vuana honon	comment	
nèbata	tôt	
nèbaï	longtemps	
pôma	jamais	
gnande o gnande	toujours	
tumo o tumo	—	tumo : jour
sono o sono	—	sono :
onto	où	telin onto
co non venuri	c'est ainsi	
no vuodi	loin	
vuodha	près	
bavuodun	après	
jauno	vite	
ïa	va-t-en	
ho ïaï	il est parti	il s'en va
mi ïaï	je m'en vais	
ha ïaï	tu t'en vas	
men ïaï	nous nous en allons	
on ïaï	vous vous en allez	
bè ïaï	ils s'en vont	
har	viens	
mi hari	je suis venu	ha hari, etc.
yango mi haraï	je viendrai demain	
nàti	entrer	
ialti	sortir	
soku	fermer	
mi soki	j'ai fermé	
mi sokaï	je fermerai	
dambokal	porte	
lamdo	roi	
gnanyo	reine	
debbo lamdo	femme du roi	
debbo	femme	
gorko	homme	
hègge	faim	
mi do vuela	j'ai faim.	
selli	bien portant	ne pas mouille
sella	malade	— —
gnausi	malade	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
deguene	corail	
lambiri	ambre	
bagui	guinée	(étoffe bleue)
guyo	captif	
machudo	esclave	
vuli	chauffer	
mogina	faire	
vùouru sucar	pain de sucre	
hànde	aujourd'hui	
hànki	hier	
kakol	feuille	pluriel : hako
gnoli	pourri	
pitilol	bougie	
kagneri	cire	
djudaï chobe	boulanger	chobe (pains)
deffu	cuisinier	
gnieri	le manger	
gnamu	manger	
garanke	cordonnier	
lessobe	charpentier	
doku	canard	pluriel : dokuge
donton'hal	coq	— dontoye
gertokoï	poussins	gerto (poule), hoï (petits)
bi kun	jeune enfant	pluriel : bikoï
gaboru	pigeon	— gabogi
simbirre	aigle	— simbige
gigavual	espèce de corbeau	— gigaye
guellal	perdrix	— guelle
kaleru	perroquet	— kalegi
gonga	vérité	
horeyo	juge	
fenande	mensonge	
dundan	caoutchouc	
bène	sésames	
kaba	maïs	
mùturi	petit mil	
tencolo	amande de palme	
baheri	mil	
tanconvual	chaudron	pluriel : tanconge
boto	sac	
go	1	
didi	2	
tati	3	
naï	4	
iui	5	
iego	6	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
iedidi	7	
ietati	8	
ienaï	9	
sapo	10	
sapo e go	11	
nogaï	20	
nogaï e go	21	
chapantetati	30	
chapantenaï	40	
chapanteiui	50	
chapanteiego	60	
chapanteiedidi	70	
chapanteietati	80	
chapanteienaï	90	
temedere	100	
temedere e nogaï e go	121	
temede didi	200	
vulure	1000	
vulure e temede didi nogaï e go	1221	
vuluge temedere	100 000	
uyunnari	1.000.000	(ce que l'on ne peut plus compter)
iango	demain	
fad'hi iango	après-demain	
duma	quelque chose	adu dumaon (apporte quelque chose)
dimun	autre	adu dimundun (apporte l'autre)
hami	mon	nague hanguen (*en* se prononce comme *in* en français et *in* comme *in* en latin) : mon bœuf
mahan	ton	nague mahaguen : ton bœuf
maco	son	nague macoguen : son bœuf
hamen	notre	nague hamenguen : notre bœuf
mohon	votre	nague mohonguen : votre bœuf
mabê ou beyha	leur	nague mabêguen, nague beyhaguen : leur bœuf
mi	je, moi	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
han	tu, toi	
ho	il, lui	
menen	nous	
onon	vous	
cambê	ils, eux	
tana ala	ça va bien	tana (mal), ala (il n'y a pas)
moghi	bon	
gnadi	méchant	
vuata	ne pas	
mongin'ari	joli	
kani	laid	
yalli	étourdi	ne pas mouiller les *ll*
dàbbo	court	
yutudo	long	
lévi	adroit	
païkun	jeune	
nuavi	vieux	
oreyo	intelligent	
cohoyo	riche	
bahido	pauvre	
co non tigui	très bien	tigui tigui (bien, c'est cela)
donda	avoir soif	
yangol	froid	
vuli	chaud	
hersa	honte	ha hersata : tu n'as pas honte
berndé	cœur	
berndé vualake	mécontent	mi do bernde han vualike (je suis content)
bondun	gâté	
deftere	livre	
cagna	gâteau	
guerto	poule	pluriel : guertode
vuado	parapluie	
soku-grander	serrure	
sotirgal	clef	pluriel : sotirde
rutu	moins	
dudi	trop	
llandi	gros	
ê	avec, et	
ala	sans, il n'y a pas	
dole	force	ho no dolni : il est fort
kessun	nouveau	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
fitirdunyungo	serviette	
labi	couteau	pluriel : ladde
tufirundun teu	fourchette	de tuf (percer) et teu (viande)
bingavual	cuiller	pluriel : bingaye
landan	sel	
gnamaco	piment	
binuru	bouteille	pluriel : binigi
yangol	verre, gobelet	
baba	père	
nene	mère	
bido gorko	fils	
bido debbo	fille	
cotto	frère aîné	
mignan	frère cadet	
bandiraho maudo	sœur aînée	
banderaho mignerraho	sœur cadette	
sudido	femme, épouse	
bandiraho gorko	frère	
mondibo	mari	
câo	oncle	
llekiraho	tante	femme du frère aîné
têne	tante	
manasoro	grand-père	
pati	grand'mère	
ore	tête	pluriel : cohe
machudo	homme esclave	— machube
kordo	femme esclave	— korbe
dande	cou	
ga	chez	gahan (chez moi)
sucundu	cheveux	
yesugo	figure	
guite	œil	pluriel : guiteden
tinde	front	
sembaguite	sourcils	
gabude	joue	
kinal	nez	
yantaname	écouter	
burure	forêt	pluriel : burugi
fitare	prairie	— fitagi
legal. yanal	arbre	— ledde
hunsire	buisson	— hunsige
kene	champ	
nôkou	endroit	— nokougi
hodo	pays habité	
sunture	jardin d'hiver	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
nâco	jardin d'été	
fello	montagne	ne pas mouiller les *ll* pluriel : pelle
pellun	colline	ne pas mouiller les *ll* pluriel : pelloï
dantari ou g'holande	plaine	
acunde pelle	vallée	pluriel : dantage
acunde	moitié, entre	
mayo	rivière	pluriel : maye
baharu	fleuve	— baharugi
changol	ruisseau	— chandi
datal	chemin	— date
hudo sudu	case	
yand'hé	pont	
yande	s'il vous plaît, je vous prie	
sudu	maison	pluriel : chudi
caye	pierre	
gnamu	le manger	pluriel : gname
yaru	le boire	— yare
kottu doloke	habit	
kolevual	petit pont	(fait avec une seule planche)
âdare	pagne	
tigare	voile de femme	
yabiriduu	tabouret	
chalalal	chaîne	pluriel : chaleye
petu	sandales	
pade	souliers	
côtanu	boucles d'oreilles	pluriel : cotaneye
manchi	timide	
bevi ou niadi	hardi	
fevi-ore	prudent	de fevi (adroit) et de ore (tête)
fevua ore	imprudent	
sati-bernde	courageux	sati (dur), bernde (cœur)
puido	fou, bête	
fetudo	fou	
bundo	aveugle	
fadudo ou paho	sourd	
m'bobo	muet	
falavual labi	manche de couteau	
lebi cholli	plume d'oiseau	lebi (plume), cholli (oiseau)
carambol	plume pour écrire	
pedali	ongle	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIO
tchurki	vapeur	
ohi	allumer	
nebban	huile	
îtè	feu	
vueti	lumière, jour	
dari	voir	
ombirgal	couvercle	pluriel : ombi
djavuongon	bracelet	— djavu
finkari	fusil	— pinca
chundi	poudre	
bogoro	cadenas	— bogo
douru	rat ou souris	— domb
fedde, gnàtigi	camarade, ami	
bilbili	chauve-souris	
gaboru	tourterelle	— gabeg
sabunde	savon	
bondo redu	gourmand	bondo (mau redu (ventre)
seïtane	satan	
sâti nopi	entêté	sati (dur, fe nopi (oreille)
pahô	sourd	
fulan-cafu	hypocrite	fulan (un seul (mélangé)
chaun	village	
sâre	ville	
lallamere	capitale	ne pas mouille
barangie ou musi-dangal	famille	
tumaranke	étranger traversant le pays	
nelhabe	voyageur foulah	
porto ou portonkeyo	étranger civilisé	
jam	bien	
car jam vuali	bien dormir?	
tana ala	mal il n'y a pas	
tana o ala	mal du tout il n'y a pas	
mi do	je suis	mi do ê yan suis bien
hi do	tu es	hi do ê yam : bien
hi mo	il est	hi mo ê yan est bien
me den	nous sommes	me den ê yam sommes bien

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
hi don	vous êtes	hi don ê yam : vous êtes bien
hibê do	ils sont	hibê e yam : ils sont bien
co han con	j'ai	
co ma con	tu as	
co maco con	il a	
co hamen con	nous avons	
co mohon con	vous avez	
co mabê con	ils ont	
mi taki a han	je porte avec la main	
ha taki ema	tu portes —	
ho taki ema	il porte —	
menen taki a hamen	nous portons —	
onon taki emohon	vous portez —	
cambe taki emabê	ils portent —	
mi do bambi	je porte sur le dos	
hi do bambi	tu portes —	
ho no bambi	il porte —	
menen bambi	nous portons —	
onon idon bambi	vous portez —	
cambê idê bambi	ils portent —	
mi do rondi	je porte sur la tête	hi do rondi, etc.
nauki	aisselle	
gander ou leï	sous, dessous	
naga leï nauki	porter sous le bras	
mi g'hatete	je mords	
ha g'hatete	tu mords	
ho g'hatete	il mord	
men g'hataïmo	nous mordons	
onon ho g'hataïmo	vous mordez	
cabe bê g'hataïmo	ils mordent	
mi do daridarnde feunde	je me tiens droit	
ha hino daridarnde feunde	tu te tiens droit	
jodo	assieds-toi	prononcez llodo en mouillant les *ll*
djuvi	assieds-toi	
mi jodike	je me suis assis	
mi do vulude	je pleure	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATION
mi voulaï	je pleurerai	
fôtina	ne m'ennuyez pas	
djudaï	brûler	
vuargol tonto	boucher	
vuargol	tuer	
gamol	danser	
hamugol	piétiner	
fitu	balayer	
ontu	ouvrir	
habhu	attacher	
firtu	détacher	
afami	tu comprends	
akel nehemun	je crois	
mi no felliti	je crois	
mi no migi	je pense	
hoku, yonu	donner	
vuali	être couché	
mussi	avoir mal	
borno	habiller	mi bornike dolc (j'ai mis ma
bortu	déshabiller	mi bortike dolo (j'ai ôté ma
dani	dormir	
imo	se lever	
soyari	déjeuner	
gnialitari	dîner	
hirânde	souper	
holu	parler	
mi wïïe	je dis	
han wïïe	tu dis	
ho wïïe	il dit	
men wïïe	nous disons	
onon wïïe	vous dites	
bê wïïe	ils disent	
mi llangui	je lis	mouillez les *ll*
mi llangaï	je lirai	
vindugol	écriture	
mi vindaï	j'écris	
mi d'habaï	je cherche	
mi adoraï	j'apporte	adu : apporte
mi do ïduma	je t'aime	
han hido idimi	tu m'aimes	
hono idini	il m'aime	
menen iduma	nous t'aimons	
ïdamo	haïr	

FOULAH.	FRANÇAIS.	OBSERVATIONS.
nabu	emporte	
mi nabaï	j'emporte	
mi gnadi oreha han	je te gronderai	ore : tête
ha gnadi oreha mi	tu me gronderas	
ho gnadi oreha mi	il me grondera	
men gnadi orema han	nous te gronderons	
onon gnadi oreha mi	vous me gronderez	
bê gnadi oreha mi	ils me gronderont	
henyugol	cligner	
hellu	casser	
mi feni orema han	j'ai médit de toi	ore (tête), feni (mentir)
ha feni oreha mi	tu as médit de moi	
ha feni oremaco	il a médit de lui	

DIALOGUE FOULAH

AVEC TRADUCTION FRANÇAISE INTERLINÉAIRE

Modhibo cod jam vuoni? — Tana ala; Co
Mahométan, comment bien il y a? — Mal il n'y a pas; (*syllabe*
honto hivuata?
euphonique) d'où viens-tu?
Mi do hivua Timbo. — Cod tana ala ton? — Co
Je viens de Timbo. — Mal il n'y a pas là-bas? — (*syllabe*
jam tu. Co gama mi hari, co jam vuoni
euphon.). Bien seulement. Chez toi je suis venu, bien il y a
lavol han. — Vuona tana. — Co hinde ma mi nani.
chemin mien. — Il n'y a pas mal. — Nom tien j'ai entendu.
Co dhi mahi mi adi ga-mada yo ha sodanan. Huide
Ces bœufs j'ai apporté chez-toi pour que tu les échanges. D'ici
do hà en dian Dgialeba co hinde ma moyhere mi
jusque à l'eau du Niger nom tien bon j'ai
nanata, men cadi co dun adi mi. — Avuah! co sago
entendu, moi aussi cela ai apporté moi. — Eh bien! volonté
ma tu. Co tahoda avua! moghi.
tienne seulement. Ce qui vient ici eh bien! c'est bon.
Hotto nahi mahadin?
(quel) prix bœufs tiens?
Avuah! caho Alpha, on guelike goy.
Eh bien! oncle Alpha, vous avez compris.
Avuah! guellama, holle tu.
Eh bien! nous avons compris, parle seulement.
Gue e reve : co dalla sapo è ïuï; n'dhi bugiri :
Cette vache : gourdes dix et cinq; ce (gros bœuf) :

co dalla nogaï; dhi taporandi : co dalla sapo; cun
gourdes vingt; ce petit bœuf : gourdes dix ; ce
gahun togosun : co dalla ictati.
taureau petit gourdes huit.

Avuah ! moghi, mi nani, cono si tavi co ga-han
Eh bien ! mon cher, je comprends, mais si chez-moi
hardha, ha hari iohen sodu; ha haralilan
tu es venu, tu es venu pour échanger; que si tu n'es pas venu
darude, hoto nahimade nocu
pour regarder, (fixe) le prix des bœufs tiens comme aux endroits
thodi sodete. Avuah ! haraï dun gasi. Ha ii
où on les achète. Eh bien ! être arrivé cela assez. Tu vois
dun : mi lloni chogu moyhu, cono si tu hotike
cela : je donne un prix bon, mais si tu as fait un prix
nahi emadin todhi sodatake
pour les bœufs tiens (comme aux) endroits où on ne les achète pas
harahi ha vuembilan. E si mi yeti sollevual
il est arrivé que tu m'as troublé l'esprit. Et si je prends une pièce
dalla didi mi vihi co dalla naï, ha yabahi?
de gourdes deux je dise (elle est de) gourdes quatre, tu accepterais?
Mi yabata, cofi yunude do ha Sierra-Leone
Je n'accepterai pas, parce que depuis ici jusqu'à Sierra-Leone
fohop mi iahi, mi iahi Bengala; ha handi, mi do handi
partout j'ai été, j'ai été au Rio-Pongo; tu comprends, je connais
chogu, cono lloni, mi nani co vhidacon,
la traite, mais maintenant, je comprends ce que tu as dit,
mi llabi. Avuah ! murado dun mi llonima, cabi mi
j'accepte. Eh bien ! affaire cette moi je te confie, parce que je
vihinna : vuona do mi nani hindema; Futah
t'ai dit : ce n'est pas ici moi ai entendu nom tien; le Foutah
Dyallo fohop no vuoulude hindema moyhere. Avuah!
Djallon tout entier est parlant nom tien bon. Eh bien !
mi tumbi al halihan fohop e yungo ma. Avuah !
je ai mis le entier tout dans main tienne. Eh bien !
dun coni.
c'est ainsi.

TRADUCTION GRAMMATICALE

D. Mahométan, vas-tu bien? N'y a-t-il point de mal là d'où tu viens?

R. Je viens de Timbo; il n'y a point de mal là-bas, du bien seulement. Je suis venu chez toi; mon chemin a été bon, sans mal. J'ai entendu ton nom; j'ai apporté des bœufs chez toi pour que tu les échangeasses. D'ici jusqu'à l'eau du Niger ton nom est bon; je l'ai entendu moi aussi et j'ai apporté cela. Eh bien! c'est à ta volonté. Ce qui vient ici, eh bien! c'est bon.

D. Quel est le prix de tes bœufs?

R. Eh bien! oncle Alpha, vous avez compris.

D. Eh bien! nous avons compris, explique-toi (sur le prix).

R. Cette vache, dix plus cinq gourdes; ce gros bœuf, vingt gourdes; ce petit bœuf, dix gourdes; ce petit taureau, huit gourdes.

D. Eh bien! mon cher, je comprends, mais si tu es venu chez moi c'est pour échanger; si tu n'es pas venu simplement pour regarder, fixe le prix de tes bœufs comme aux endroits où on en achète. Eh bien! en voilà assez sur ce sujet. Je donne un bon prix, mais si tu demandes pour tes bœufs un prix comme dans les endroits où ils sont rares, il arrive que je ne t'écoute pas. Accepterais-tu une pièce de deux gourdes pour quatre?

R. Je n'accepterais pas. J'ai été de Sierra-Leone à Rio-Pongo. Je connais la traite maintenant, je te comprends, j'accepte. Eh bien! je te confie cette affaire; il ne s'agit pas de moi ici, j'ai entendu ton nom; le Foutah-Djallon dit que ton nom est bon. Eh bien! je remets tout dans tes mains. Eh bien! nous sommes d'accord.

CONTE FOULAH

AVEC TRADUCTION FRANÇAISE INTERLINÉAIRE

Nelhabe himbe tato be tavi budi bui gada-
Voyageurs personnes trois ils trouvèrent valeur beaucoup che-
tal, be vii : Hegue nangui men, haden goto d'habobi
min, ils dirent : Faim saisit nous, personne une cherche
co gnamete; be vuadi nide. Haden goto d'habhoïdo
de quoi manger; ils firent cela. Personne une cherchant
co gnamete himo vuoulude ore maco gadatal :
de quoi manger il parlait (à) tête sienne chemin :
gu teu, mi vuado co boni e teuon, be
cette viande, je mettrai ce qui est mauvais dans viande, qu'ils
mayha, co dun si mi lutira yaudindin. Co canco vuadi
meurent, ainsi à moi restera la valeur. Lui fit
dun, ho vuadi co boni co ho sodicon. Menen
cela, il mit ce qui est mauvais dans ce qu'il acheta. Nos
dido lutu be doben, si ho ïïha hari, vuaremo
deux restant là - bas, si celui qui est parti vient, nous le tuons,
senden yaudindin. Ho harti, ho haden ïïha
partageons valeur. Elle est venue, la personne qui était partie
nodo ho vuadi co boni e teuon, bê vuari
et elle avait mis ce qui est mauvais dans viande, ils tuent
dimomabeon, ca hibe vuarimo bê gnami teuon,
l'autre; quand ils l'eurent tué ils mangèrent la viande,
cambê cadi bê mahi : yaudindin lutidon.
eux aussi ils moururent : valeurs restèrent.
Kalabantebe tato no vuali gadatal bê mayhalitaho,
Scélérats trois étaient couchés chemins ils pas morts,

beravho e hido maco hibe feyha gadatal betahi-
un vieillard et fils sien ils traversent chemin, ils ont
bedon. Bê himbe tato mahi, beravhoon vuhoula-
atteint. Eux personnes trois sont mortes, le vieillard dit
nahi bido macon : Si ha ihi bê ê mahi co cambe
à fils sien : Si tu vois eux sont morts parce que eux
vuadani ore mabê co boni. Ha hebi yaudu
ont fait têtes leurs ce qui est mauvais. Tu possèdes richesses
bui hande, si ha regnali orè mada ha
beaucoup aujourd'hui; si tu ne fais pas attention à tête tienne tu
fadahi dihi yaudi. Me torike Allah vuotani fadu hunde
perdras ces richesses. Je prie Dieu qu'il ne perde rien
cadi e yaude! mi hida ihide co boni. Yobe
encore de richesse! je n'aime pas voir ce qui est mauvais. Qu'ils
renu fohumum. Cono sa ha fadi yaudindin vuata
gardent tout. Mais si tu perds richesses ne pas
iheyutu co hihata coho : sa ha fala hebude yaudindin
oublie ce que tu vois là : si tu veux avoir richesses
cadi vuata yetu co himbe yihei! Cofi
encore ne pas prendre ce que à quelqu'un appartient! Parce que
co huyudacon bernde vualataco han e goto
ce que l'on vole cœur ne se couche pas le tien et celui d'un
go.
autre.

FRANÇAIS GRAMMATICAL

Trois voyageurs trouvèrent un trésor sur la route, et dirent : Nous avons faim, il faut qu'un de nous trois aille chercher quelque chose à manger; ce qui s'effectua ainsi. Mais celui qui sortit dans cette intention se dit à lui-même : Je vais empoisonner la viande afin que mes compagnons meurent en la mangeant et que je puisse jouir seul de l'argent que nous avons trouvé ensemble.

Il exécuta son projet et mit du poison dans ce qu'il avait acheté. Or, il arriva que les deux autres qui, pendant son absence, avaient conçu à son égard une idée semblable à celle qu'il exécutait déjà, l'assassinèrent quand il revint vers eux, restant en conséquence maîtres de la trouvaille faite par eux tous. Mais, après leur crime, ils mangèrent les vivres empoisonnés que leur avait apportés leur ami, et ils ne tardèrent pas à éprouver de très violentes douleurs, si bien qu'au bout de quelques heures, ils moururent tous deux aussi.

Les trois scélérats n'étaient pas encore morts, lorsqu'un philosophe vint à passer par là avec un jeune homme qui était son élève. Ils reçurent les derniers soupirs des trois moribonds, et à peine ceux-ci furent-ils sans mouvement que le vieillard appela son disciple et lui parla de la manière suivante : Mon fils, par le sort de ces hommes étendus à nos pieds, voyez à quoi conduit la cupidité. Vous êtes riche aujourd'hui, mais qui sait si quelque jour, demain peut-être, vous ne deviendrez pas pauvre? Plaise à Dieu que cela n'arrive jamais! Je ne le désire pas du tout, croyez le. Mais enfin on doit tout prévoir. Ainsi donc, si vous aviez le malheur de devenir pauvre, souvenez-vous de ce que vous voyez maintenant : et pour recouvrer tous vos biens perdus, faites tout ce qui vous sera possible; mais, au nom du ciel, ne prenez pas le bien d'autrui! Les biens mal acquis ne rendraient heureux ni vous ni personne.

FIN

TABLEAU RÉCAPITULATIF DU VOYAGE DE L'AUTEUR

DE BOULAM A TIMBO ET RETOUR

DATES.	PAYS TRAVERSÉS.	DISTANCES en kilomètres.	DATES.	PAYS TRAVERSÉS.	DISTANCES en kilomètres.
1880			1880		
23 février.	Boulam, Boubah...		6 avril ..	M'Bouria.....	12
1er mars.	Boubah.....		7 au 16 av.	Timbo.....	22
2 —	Sambofil-Boubah...	60	17 av. au 3 m	Conkobala	19
3 —	Bakar-Foréah, Bambo, Bilem.....	9	3 m. au 2 j.	Timbo.....	19
	Tchikamba, Giudoli.	15	2 juin...	M'Bouria.....	23
4 —	Tchikampbil.....	9	4 —	Porédaka.....	12
7 —	Sâala.....	31	4 —	Sankarella.....	3
8 —	Dabalare.....	22	5 —	Fougoumba	16
9 —	Forêt.....	11	11 —	Kébaly.....	15
10 —	—	29	14 —	Guiria.....	14
11 —	—	38	15 —	Bomboli.....	7
12 —	Léla.....	18	15 —	Broual-Tapais	6
13 —	Paravali.....	14	17 —	Tymbi-Toumy.....	18
14 —	Téliri.....	22.50	18 —	Madina	10
15 —	Bouli	14.50	19 —	Niéguelendé.	15
16 —	Médina	23	20 —	Kakriman, Téliboft.	15
17 —	Ouro.....	16	21 —	Kouhïan	16
18 —	Roumdé	16	22 —	Téliko..	20
19 —	Saré Kankou.....	4	22 —	Kobé.....	9
20 —	Quélé, Cohara.....	18	23 —	Kouratondo	13
21 —	Songny.....	12	24 —	Donguel	3
22 —	Roumdé....	3	30 —	Songuhais.....	10
23 —	Roumdé Gougouron	16	3 juillet.	Oréven	20
24 —	Malanta..	6	9 —	Féto Bergué.... ..	20
24 —	Dounguédabi.....	12	10 —	Pellel , Boundou , Costettam.....	11
25 —	Télikouré	14			
26 —	—	14	12 —	Toumy.....	7
27 —	Bouromba, Djunto.	23	15 —	Oussiré..	9
28 —	Djuka...	12.50	16 —	Bambaïa	16
29 —	Dindera.....	13.50	18 —	Kourakato..	17
30 —	Cérima	6	20 —	Ounsiré.....	7
31 —	Dara Labé..... ...	16	21 —	Tindoï Ouzou.....	16
1er avril.	Petit et grand Bentiguel.....	15	22 —	Kakandy...	32
			23 —	Boké.....	22
2 —	Kahel.....	11	24 et jrs s..	—	
3 —	Kébali.	15	23 août...	Boulam..... ...	
4 —	Fougoumba	15	1er sept.	Gorée.....	
5 —	Porédaka.....	19	11 octobre.	Débarq. à Bordeaux.	

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS I

PREMIÈRE PARTIE : Gorée. — Le Rio San Domingo. — L'archipel des Bissagos 1

DEUXIÈME PARTIE : Boulam. — Bissao. — La côte. — La rivière Tambaly. — La rivière Cassini. — Kandia. — Le Rio Nunez. — Boké. — Retour à Boulam 23

TROISIÈME PARTIE : De la côte à Timbo 39

QUATRIÈME PARTIE : Timbo. — La cour et la ville 119

CINQUIÈME PARTIE : De Timbo à la côte 227

SIXIÈME PARTIE : La côte. — Retour en France 283

APPENDICE 291

Recueil de mots foulahs 291

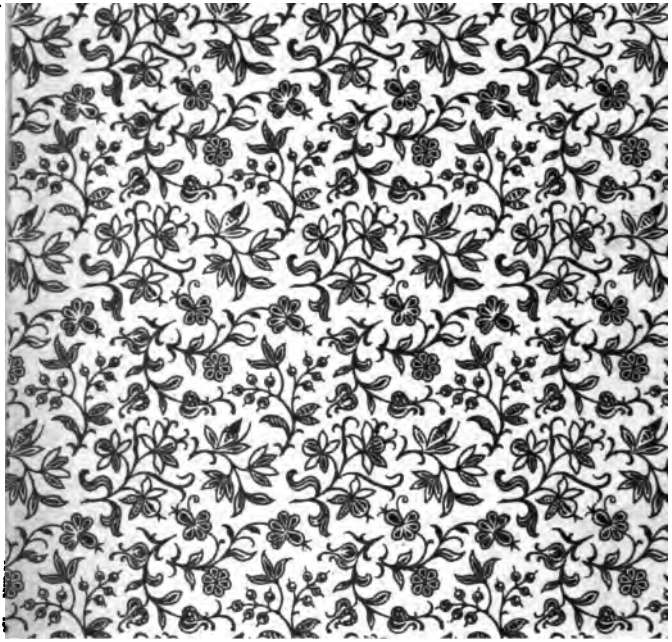
Dialogue foulah 305

Conte foulah 308

Tableau récapitulatif du voyage 311

FIN

7132-83. — CORBEIL, typ. et stér. CRÉTÉ.



3 2044 021 592 415